

l'instar de ce que peut laisser entendre le discours de Landow, considèrent l'hypertexte, au pire comme une forme d'intertextualité technologique et au mieux comme ce qui « (...) permettrait au lecteur de « visualiser » le concept d'intertextualité. » [Marcotte 00]

Nous voulons ici dissiper ce qui nous apparaît comme une double confusion : celle qui est faite entre les définitions des notions d'hypertexte et d'intertexte, et celle de la perception des réalités qu'elles recouvrent aujourd'hui au vu des définitions précédentes.

On peut envisager de deux manières différentes le concept d'intertextualité ; du point de vue du texte, en considérant que « (...) nul texte ne peut s'écrire indépendamment de ce qui a déjà été écrit et il porte de manière plus ou moins visible la trace et la mémoire d'un héritage et de la tradition. Ainsi définie, l'intertextualité est antérieure au contexte théorique des années 60-70 qui la conceptualise. » [Feuillebois 01]. Cette perspective tautologique équivaut, pour l'hypertexte cette fois, à celle de [Gazel 97] pour qui « Tout texte, d'une part appartient à et d'autre part contient un hypertexte ». Reste à déterminer la validité de cette assertion, ses supposés fondements théoriques et surtout les proportions et les rapports qui se jouent dans ce subtil mélange entre nature et fonction. Toutefois, affirmer ainsi que tout est intertexte – ou hypertexte – ne permet pas de répondre à la question de savoir ce qu'est l'intertexte – ou l'hypertexte.

L'autre perspective est celle qui consiste à choisir parmi les caractérisations de ceux qui ont conceptualisé cette notion d'intertexte. Trois acceptions différentes seront ici retenues.

Premièrement, celle de l'intertextualité comme phénomène perceptible au niveau de l'unité de l'œuvre et dépendant essentiellement d'une volonté de l'auteur, volonté identifiable donc, bien que la plupart du temps inconsciente. Cette vision, historiquement la première, est celle développée par Kristeva :

« l'intertextualité est un processus indéfini, une dynamique textuelle : il s'agit moins d'emprunts, de filiation et d'imitation que de traces, souvent inconscientes, difficilement isolables. Le texte ne se réfère pas seulement à l'ensemble des écrits, mais aussi à la totalité des discours qui l'entourent, au langage environnant. » [Feuillebois 01]

Deuxièmement, celle de l'intertexte envisagé comme un phénomène ne dépendant plus de l'écriture mais comme un effet de lecture. Pour Riffaterre : « L'intertextualité est la perception par le lecteur de rapports entre une œuvre et d'autres, qui l'ont précédée ou suivie. » [Feuillebois 01]. Cette revendication de la part lectorale est très proche de la réalité du phénomène lectoral tel que nous l'avons défini dans un environnement hypertextuel. Le basculement ici opéré se joue entre une écriture de l'implicite et une lecture de l'explicite, une lecture qui en activant l'un des possibles parcours textuels de l'œuvre, en actualise l'une de ses potentialités.

Enfin, troisième voie de l'intertextualité, celle qui isolément paraît la plus restrictive : une intertextualité non plus de l'œuvre, mais des textes, une intertextualité qui prend place au cœur même de tout ou partie de ces textes, au cœur même des « lexies ». « Je définis [l'intertextualité] pour ma part, d'une manière sans doute restrictive, par une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire, eidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre. » [Genette 82 p.8] Il explique ensuite qu'elle adopte différentes formes pouvant aller de la citation (« la plus explicite ») à



Les enjeux cognitifs et stylistiques de l'organisation hypertextuelle : le Lieu, Le Lien, Le Livre

Olivier Ertzscheid

► To cite this version:

Olivier Ertzscheid. Les enjeux cognitifs et stylistiques de l'organisation hypertextuelle : le Lieu, Le Lien, Le Livre. domain_stic.hype. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2002. Français. tel-00006260

HAL Id: tel-00006260

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00006260>

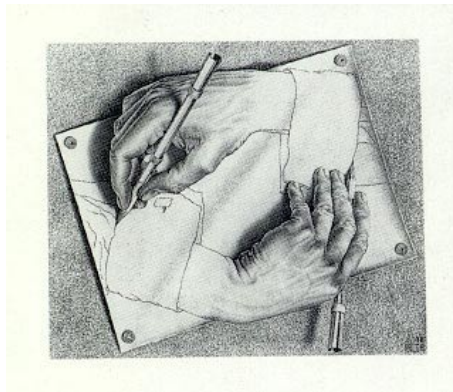
Submitted on 14 Jun 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE TOULOUSE II – LE MIRAIL
FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

Le Lieu, le Lien, le Livre



LES ENJEUX COGNITIFS ET STYLISTIQUES DE L'ORGANISATION HYPERTEXTUELLE.

THESE

Pour l'obtention du grade de : DOCTEUR.

Discipline : SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION.

*Présentée et soutenue publiquement par :
Olivier ERTZSCHEID.*

*Sous la direction de :
Mr François-Charles GAUDARD & Mme Jo LINK-PEZET*

Membres du jury :

Mr Michel BALLABRIGA. Professeur Université Toulouse 2.
Mr Jean-Pierre BALPE. Professeur Université Paris 8.
Mr Robert BOURE. Professeur Université Toulouse 3.
Mr François RASTIER. Directeur de recherche CNRS.

ANNEE UNIVERSITAIRE 2001 – 2002

instances d'énonciation⁶⁶ là où le texte classique devait se contenter de procédés rhétoriques et stylistiques limités en nombre (niveaux de focalisation, monologue, etc.), tous deux reposent sur un double engagement, une double contrainte, un pacte énonciatif initial et fondateur :

- un texte comme un hypertexte n'existent que s'ils mettent en jeu une combinatoire énonciative par rapport à laquelle ils se définissent.
- ce choix énonciatif est le premier et souvent le seul point par lequel la connivence entre un auteur et un lecteur prend corps et forme.

« *Le récit s'élabore sur plusieurs plans, à différents niveaux de connivence ; d'où ce décalage entre ce qui est dit - jamais tout à fait dit - et ce qui est perçu - jamais tout à fait perçu - ; de sorte que c'est dans ce qui est attendu, oublié, retrouvé et reperdu que le texte s'écrit.* » [Jabès 75 p.88] A l'inverse du texte classique, l'hypertexte permet, dans certains dispositifs, l'inversion définitive ou temporaire de la posture énonciative initiale. Mais à l'identique du texte classique, il n'existe que sur la base du pacte énonciatif initial qu'il définit pour ensuite le suivre, le dépasser ou le détruire.

Pour qu'un texte existe, il faut une dualité : que quelqu'un parle à quelqu'un. Même dans le cas d'un monologue, cette dualité est présente, puisqu'il s'agit encore d'un discours adressé – je me parle –. **Un texte est d'abord un discours adressé.**

L'hypertexte existe comme singularité. Il suffit que la question « Qui parle ? » puisse être posée pour qu'il accède à l'existence. Cette question l'est d'ailleurs la plupart du temps de manière auto-référentielle par l'hypertexte lui-même, gagnant sa justification. Ainsi, pour exister, il suffit à l'hypertexte d'être amorcé, le fait même de la trace, laissée par le dispositif qui l'engendre ou qu'il engendre, étant une preuve « ontologique » suffisante. **Un hypertexte est d'abord l'adressage⁶⁷ d'un discours.** « *Tout ce qui existe est situé.* »⁶⁸

5.2.3. L'hypertexte haut-lieu de l'intertexte.

« *Même si tous les textes (...) existent toujours en relation avec d'autres, avant l'arrivée de la technologie de l'hypertexte, de telles interrelations ne pouvaient exister que dans les esprits individuels percevant ces relations ou dans d'autres textes revendiquant l'existence de telles relations.* » [Landow 90 p. 426]

Dans l'article d'où est extrait l'exergue ci-dessus, Landow présente le système « Intermedia » comme l'un des fondements technologiques permettant d'exploiter l'hypertexte dans un cadre de travail coopératif, et conclut en indiquant que l'hypertexte est une explicitation de l'intertexte et des formes de collaboration induites par l'objet-livre ; cela s'explique essentiellement par l'utilisation qui peut être faite des liens hypertextes. « *(...) le lien électronique change radicalement l'expérience du texte en changeant ses relations spatiales et temporelles aux autres textes.* » [Landow 90 p. 412]. Nombreux sont ceux, qui à

⁶⁶ voir le point 4 de ce chapitre.

⁶⁷ on entend ici le terme « adressage » tel qu'il est utilisé sur les réseaux, c'est-à-dire, l'adresse physique d'un ensemble de données.

⁶⁸ Max Jacob, **Le cornet à dés**, Pais, Gallimard, « Poésie », 1980. Préface de 1916.

5.2. Qu'est-ce qu'un texte ? Continuités ...

5.2.1. Dans la dépendance du support ?

« (...) le texte n'est pas le livre ; il n'est pas enfermé dans un volume, lui enfermé dans la bibliothèque. Il ne suspend pas la référence à l'histoire, au monde, à la réalité, à l'être. (...) Je voulais rappeler que le concept de texte que je propose ne se limite ni à la graphie, ni au livre, ni même au discours, encore moins à la sphère sémantique, représentative, symbolique, idéale ou idéologique. Ce que j'appelle 'texte' implique toutes les structures dites 'réelles', 'économiques', 'historiques', 'socio-institutionnelles', bref tous les référents possibles. Autre manière de rappeler une fois encore qu'il n'y a pas de hors-texte. Cela ne veut pas dire que tous les référents sont suspendus, niés ou enfermés dans un livre (...) mais cela veut dire que tout référent, toute réalité a la structure d'une trace différencielle, et qu'on ne peut se rapporter à ce réel que dans une expérience interprétative. » Derrida, Limited Inc, Ed. Galilée, 1990. Cité par [Noyer 94 p.19]

Poser une nouvelle fois dans ce travail la question essentielle du support, c'est poser la question liée de la transcendance du texte. L'hypertextualité n'appartient pas plus au numérique, à l'informatique, à l'électronique, ou au digital que le texte n'appartient en priorité au livre, au journal ou au panneau publicitaire. Même la distinction établissant que le texte se donne à lire sous une forme matérielle – quelle qu'elle soit – et que l'hypertexte est d'abord une forme immatérielle nous paraît inadaptée. Quelle est en effet la vraie nature, le vrai support des **Cent mille milliards de poèmes** de Queneau : celui matériel de l'inscription appauvrie du texte dans l'espace d'un volume ? Celui exhaustif mais illisible – et donc aussi pauvre en signification que le précédent – de l'intégralité des poèmes en des dizaines de volumes ? Ou celui, potentiel, intime, poétique, immatériel de la projection instantanée et sans cesse reproductible de la potentialité que renferme cette mécanique textuelle dans un espace mental que reconfigure chaque nouvel abord du texte initial ou de l'une de ses combinaisons possibles ?

« Mais il ne faut confondre le texte ni avec le mode de diffusion unilatéral qu'est l'imprimerie, ni avec le support statique qu'est le papier, ni avec une structure linéaire et fermée des messages. La culture du texte, avec ce qu'elle implique de différé dans l'expression, de distance critique dans l'interprétation et de renvois serrés au sein d'un univers sémantique d'intertextualité, est, au contraire, appelée à un immense développement dans le nouvel espace de communication des réseaux numériques. Loin d'anéantir le texte, la virtualisation semble le faire coïncider à son essence soudain dévoilée. » [Lévy 88 p.48]

Dans le texte comme dans l'hypertexte, ce qui a à voir avec le support, c'est l'inscription. Et le texte demeure irréductible à sa propre inscription.

5.2.2. Le dépassement de l'énonciation.

« (...) le Texte est ce qui se porte à la limite des règles de l'énonciation. » [Barthes 84 p.73]

L'une des continuités les plus flagrantes entre le texte et l'hypertexte est celle de leur commune tentative de dépassement de l'énonciation. Si l'hypertexte permet effectivement l'émergence de nouvelles

Conventions de lecture.

Traductions.

Afin de faciliter la lecture, nous avons choisi de ne mentionner dans le corps du texte que les citations traduites en français. Ce travail en comportant un nombre important, nous avons choisi de ne pas utiliser les notes de bas de page pour faire figurer la citation originale. Pour chaque partie (avant-propos, introduction, chapitres un, deux, trois et conclusion), à la fin de chaque section, le lecteur trouvera des pages mentionnant les citations originales dans l'ordre dans lequel elles apparaissent dans le texte.

Seules figurent les mentions originales des textes consultés dans leur langue originale. Pour les textes consultés dans leur traduction française, nous n'avons pas fait figurer le texte original et renvoyons le lecteur à notre bibliographie.

Lorsque nous ne sommes pas arrivés à une traduction fiable de certains termes (vocabulaire technique, néologismes, jeux de mots ...) ou lorsque l'expression originale nous a semblé plus « parlante » nous avons fait figurer ces termes entre crochets dans le corps de la citation traduite.

Mentions bibliographiques.

Nous avons choisi d'adopter comme norme bibliographique celle faisant figurer dans les renvois, le nom de l'auteur entre crochets suivi des deux derniers chiffres de l'année de publication et d'une lettre de l'alphabet pour les publications d'une même année et d'un même auteur. Là encore pour alléger la lecture, lorsque les citations ne comportent pas cette mention bibliographique, elles se rapportent alors à la dernière citée.

Ne figurent dans notre bibliographie que les ouvrages et articles que nous avons consultés en première main. Les références bibliographiques des autres (principalement ceux cités dans des états de l'art) figurent en note de bas de page.

Pour les appels de référence bibliographique figurant dans des passages cités, nous avons conservé leur forme originale.

Glossaire.

La mise en place et en œuvre d'une organisation hypertextuelle renouvelle ou modifie nombre de notions issues des champs scientifiques sur lesquels repose ce travail. Elle contribue également à en forger de nouvelles. La présence d'un index systématique des notions nous est donc apparue plus problématique qu'éclairante.

Cependant, et afin de palier ce manque, nous plaçons un glossaire dans ces pages liminaires. Nous nous en tenons pour celui-ci au sens principal que revêtent, dans ce travail, les concepts qui y sont présentés. Nombre d'entre eux sont problématiques, voire polémiques et peuvent revêtir des acceptions différentes selon le contexte théorique dans lequel ils sont exprimés. Il s'agit d'un glossaire que nous avons voulu analytique et dans lequel nous précisons le sens des termes y figurant en indiquant le contexte dans lequel nous les utilisons et les perspectives qu'ils permettent d'ouvrir. Pour certains de ces termes, nous nous en tenons à la définition la plus « consensuelle » et renvoyons à notre texte pour une vue plus globale.

Nous nous sommes efforcés, dans le cours du texte, de définir systématiquement chaque nouvelle notion s'y présentant, par rapport à son champ d'appartenance initial et dans le contexte de notre thème d'étude.

Bonne lecture.

GLOSSAIRE.

Cardinalité.

Désigne la possibilité d'établir des liens hypertextuels non plus mono-directionnels mais multi-directionnels (depuis un ou plusieurs documents, vers un ou plusieurs autres), leurs ancres faisant alors office de pivot, de point central.

Cognition, Cognitif, Cognitivisme.

La cognition est une « fonction complexe multiple regroupant l'ensemble des activités mentales (pensée, perception, action, volonté, mémorisation, rappel, apprentissage) impliquées dans la relation de l'être humain avec son environnement et qui lui permettent d'acquérir et de manipuler des connaissances (associations, rétroaction, traitement de l'information, résolution de problèmes, prise de décision, etc.). » (source : <http://www.granddictionnaire.com>).

Selon [Varela et al. 93 p.35], dans le cadre de l'énaction, « (...) la cognition, loin d'être la représentation d'un monde prédonné, est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde. »

Il indique également à propos du cognitivisme que « [son] intuition centrale (...) est que l'intelligence – humaine comprise – ressemble tellement à la computation dans ses caractéristiques essentielles que la cognition peut en fait se définir par des computations sur des représentations symboliques. » [Varela et al. 93 p.73]

Quand nous parlons des « enjeux cognitifs » de l'organisation hypertextuelle, il s'agit d'étudier les modalités particulières étant disponibles pour des individus ou des agencements collectifs pour interagir et créer du sens dans un environnement donné : celui régi par les principes de l'organisation hypertextuelle.

Couplage structurel.

Le couplage structurel est un processus de comportement dynamique non figé, lié au sujet et qui permet « de faire émerger de la signification sur un arrière-plan de compréhension. » (Varela) Dans notre thématique, le couplage structurel permet de rendre compte de processus de navigation, de types d'organisations hypertextuelles et d'activités cognitives associées.

Critique génétique.

Approche de la critique littéraire se concentrant sur l'étude des œuvres au travers des différentes étapes de leurs processus de création (analyse des brouillons, manuscrits, etc.).

Écologie cognitive.

L'écologie cognitive dont nous parlons dans ce travail fait explicitement référence à l'écologie de l'esprit dont parle Bateson. Elle a simultanément à voir avec l'intelligence collective qui se donne à lire au travers de l'organisation hypertextuelle de la connaissance, avec les mémoires individuelles, documentaires et collectives qu'elle réagence autour de modalités et de styles cognitifs parfois inédits et souvent renouvelés, ainsi qu'avec les nouveaux agencements collectifs d'énonciation qui mettent en œuvre et disposent de ces mémoires et de ces caractéristiques cognitives.

Si nous parlons d'une « nouvelle » écologie cognitive c'est parce que l'organisation hypertextuelle, par la nature des éléments qu'elle met en rapport, par l'angle sous lequel ces éléments peuvent être pensés et perçus, et par la topologie particulière qui y prévaut, opère un renouvellement important des aspects sociaux et cognitifs de la communication, dans leurs déclinaisons individuelles aussi bien que collectives.

Énonciation, Agencements collectifs d'énonciation.

Selon [Dupriez 84], l'énonciation désigne « l'acte d'énoncer, de produire un ensemble de signes linguistiques. (...) L'énonciation comporte sept pôles susceptibles de l'orienter. Ce sont les pôles du schéma de la communication, à savoir le locuteur, le contact, le destinataire, la situation, le contenu du message, la langue utilisée et la forme esthétique donnée au message. »

Ce travail montre comment l'organisation hypertextuelle des textes réorganise et redistribue la nature et les fonctions de chacun de ces pôles. Dans cette nouvelle carte énonciative, les agencements collectifs d'énonciation jouent un rôle majeur. Du point de vue du lecteur/utilisateur, ils rendent compte de communautés d'interprétation renouvelant l'herméneutique textuelle ; du point de vue auctorial, ils autorisent des niveaux de coopération jusque là inédits.

Épistémologie.

« Réflexion critique sur la connaissance, notamment sur la science, ses conditions de possibilité et de développement, ses principes et ses règles de méthode, ses limites. » (source : <http://www.mcxapc.org/lexique>). L'herméneutique (voir ce terme) hypertextuelle dont nous tentons dans ce travail d'établir les spécificités, prend place dans un cadre plus large : celui d'un horizon épistémologique visant à positionner l'étude de l'organisation hypertextuelle en dehors d'une réflexion exclusivement et strictement interdisciplinaire.

celle que nous décrivions plus haut⁶⁵, une subjectivité culminante qui se décline autour des trois modalités du regard que sont l'introspection, l'in-spection et l'exo-spection. Comme nous continuerons de le démontrer dans les parties de ce travail consacrées à la place de l'image et aux générateurs de texte, la textualité de l'hypertexte fait le choix du *spectare* plutôt que celui du *scribere*. Rupture. Et dans son immense majorité, elle continue de donner principalement à voir ce qui est écrit. Continuité.

Un texte à un début et une fin.

Un hypertexte n'a ni début ni fin. Il dispose d'un ou plusieurs points d'amorçage. A partir de l'activation de l'un de ses points il se met en mouvement, jusqu'à l'épuisement de celui qui l'a créé, de celui qui le parcourt, ou de ses propres ressources.

5.1.2. Traçabilité.

« Mes livres sont une multitude de traces ; car j'ai fait et refait les mêmes chemins ; car je me suis souvent perdu. »
[Jabès 73 p.431]

« Nous appelons classique tout texte lisible. »
[Barthes 70 p.10]

« Qu'il appartienne à la littérature, à la philosophie ou aux sciences humaines, le texte classique, le texte lisible, est celui qui efface toute trace du dispositif qui l'a engendré. »
[Clément 95]

De l'assertion de Barthes à celle de Clément, se donne à lire, en abîme, l'histoire de l'un des aspects les plus problématiques de l'hypertexte : celui du statut qu'il faut accorder à la production hypertextuelle dans son ensemble. Celle-ci fonctionnant en dehors du circuit éditorial traditionnel qui permettait d'opérer une distinction salvatrice entre le texte-livre et le texte-brouillon, la question du statut « littéraire », « auctorial » ou tout simplement « fictionnel » de telle ou telle « lexie » hypertextuelle se pose avec une acuité déterminante et n'est plus l'apanage du critique ou du généticien des textes, mais également l'un des premiers enjeux de l'écriture comme de la lecture. L'ensemble de ce corpus de questions nécessite pour être résolu de s'intéresser à ce qui permet la multiplication des brouillons et autres esquisses ou fragments hypertextuels, c'est-à-dire les générateurs de texte. Nous y consacrerons le point 7 de ce chapitre.

Pour ce qui est de la rupture opérée en termes de traçabilité par l'hypertexte, retenons qu'à l'inverse du texte, l'hypertexte revendique, utilise, ou à tout le moins laisse ouvert, l'accès au dispositif qui a permis de l'engendrer.

⁶⁵ voir le point 3.2. « Approches coopératives de la lecture. »

« Les textes littéraires sont toujours planaires (et même généralement linéaires), c'est-à-dire disposés sur une feuille de papier. » François Le Lionnais [Oulipo 73 p.285].

Linéaire. Littéraire. Il y a derrière cette paronomase bien plus qu'une connivence sonore. Un lien structurel est en place qui fait que le linéaire est l'espace de déploiement du littéraire, et au-delà même du littéraire, l'espace de déploiement du discours, de la pensée mise en mots. Les raisons de ce lien sont celles que nous évoquions jusqu'ici, c'est-à-dire tenant essentiellement à la matérialité du volume dans lequel jusqu'alors, venaient s'inscrire les textes. Cette linéarité est aussi bien spatiale – elle tient entre les limites physiques du volume –, que temporelle – elle est celle où s'étire et se contracte le temps de la lecture –, que stylistique – on sait le statut critique particulier de l'*incipit* romanesque ou d'un vers de chute dans un sonnet – que cognitive – puisque cette linéarité a partie liée avec le fonctionnement de notre mémoire, de notre compréhension, de notre analyse et de nos représentations.

C'est la fin de ce type particulier de linéarité que marque l'hypertexte⁶⁴. En ôtant de fait à l'esprit et à la lecture « *cette merveilleuse béquille* » [Clément 95], il nous offre simultanément l'occasion de questionner les mécanismes (stylistiques, rhétoriques) qui assurent la cohérence, la validité et/ou la littérarité d'un texte et ce dans des paysages textuels que le structuralisme, la critique génétique et l'ensemble des approches critiques antérieures aux années 1990 n'avaient pu au mieux qu'anticiper, sans jamais pouvoir les expérimenter autrement que sous la forme de ces « *curiosae* » dont parle Balpe.

« Impensable en dehors d'une inscription temporelle, toute littérature a massivement à faire avec la linéarité. (...) Et l'écriture des textes littéraires est largement contrainte par cette matérialité. Même les recueils poétiques, qui sembleraient pourtant pouvoir échapper à cette contrainte d'ordre, dès qu'imprimés dans un ouvrage quelconque se trouvent soumis à cette loi générale.

Bien entendu certains auteurs (...) ont essayé d'y échapper [Roubaud, Saporta, Cortazar], mais les pesanteurs du média livre rendent ces lectures hypertextuelles problématiques, et relèvent davantage des « *curiosae* » que de modalités réelles : le lecteur n'est pas suffisamment contraint dans ses pratiques pour ne pas faire fonctionner la lecture de ces ouvrages suivant l'*habitus* culturalisé. » [Balpe 97c]

Là où la plupart des théoriciens, de Ducrot à Todorov considèrent que le texte se caractérise « *par son autonomie et par sa clôture*. » [Vandendorpe 99 p.87], ces deux notions deviennent caduques, à moins de les réinvestir de significations qui n'ont plus rien à voir avec leurs acceptions d'origine. Pourtant le texte, à l'inverse du temps ou de l'espace, n'est ni une notion apodictique, ni un cadre a priori de l'entendement : il faut donc bien trouver une explication, ou à tout le moins une dénomination, à son existence nécessairement bornée. « *Le texte informatique crée une forme nouvelle, sans incipit ni clôture, un texte qui, comme la parole, se déroule de son mouvement propre, un texte qui bouge, se déplace sous nos yeux, se fait et se défait : un texte panoramique.* » [Balpe 97d]. Pas plus qu'un texte, un panorama n'a d'existence en dehors de la subjectivité qui le fonde. Cette subjectivité qui contribue à fonder la légitimité textuelle de tout hypertexte est

Fractal, Fractales.

Selon Mandelbrot, « *se dit d'une figure géométrique ou d'un objet naturel qui combine les caractéristiques que voici : ses parties ont la même forme ou structure que le tout (...) à une échelle différente.* » L'un des axes de ce travail est de démontrer en quoi toute organisation hypertextuelle est nécessairement de nature fractale.

Générateur(s), Génération de texte.

Selon Blanquet, « *la génération de textes est la possibilité pour un ordinateur de générer par ordre de difficulté croissante des expressions, des phrases ou du texte, dans un style acceptable pour un être humain.* » Ce travail s'intéresse aux différents processus permettant de générer des textes, de voir à quel(s) genre(s) et à quelle(s) littérature(s) ces outils peuvent être rattachés, et s'interroge sur le statut littéraire des textes ainsi produits.

Gestion électronique de documents (G.E.D.), Génétique documentaire.

La gestion électronique de documents recouvre un ensemble d'activités qui vont de l'enregistrement électronique des textes (numérisation) à leur archivage (stockage, conservation, organisation) et à leur diffusion (le plus souvent via des systèmes documentaires). Avec l'augmentation exponentielle de documents existant dès leur création sous forme électronique, on parle désormais de GEIDE (Gestion Electronique de l'Information et du Document Existant – source : Dictionnaire encyclopédique de l'information et de la documentation), celle-ci s'enrichissant de nouvelles techniques (métadonnées notamment).

Nous parlons de génétique documentaire en référence à la critique génétique (voir ce terme) et à la thématique du versioning (voir ce terme). La génétique documentaire désigne alors l'ensemble des activités permettant de suivre l'évolution d'un document (ou d'un ensemble de documents) et de ses différentes versions dans une optique qui est cette fois celle de son accès et de sa diffusion.

Genres littéraires.

Si ce travail peut être rattaché à une réflexion sur la théorie des genres c'est dans la mesure où il choisit, à propos des œuvres hypertextuelles, de parler de modèle (« *pattern* ») plutôt que de genre, et distingue, pour chacun des modèles isolés, différents niveaux de génécité.

Herméneutique.

Science de l'interprétation. « *Appelons herméneutique l'ensemble des connaissances (...) qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens.* » (Foucault). Ce travail tente de démontrer l'existence d'une herméneutique hypertextuelle spécifique.

Hypertexte, Hypertextualité, Organisation, Organisation hypertextuelle.

- Hypertexte.
 - L'hypertexte est ce qui reste de l'édifice du sens, une fois la pierre du texte ôtée. Parmi les (nombreuses) définitions présentées et discutées dans ce travail, celle dont nous nous rapprochons le plus est celle le définissant comme « *la science des relations et de la gestion de ces relations.* » (Isakowitz, Stohr, Balasubramanian)
- Hypertextualité.
 - L'hypertextualité est un principe d'organisation dont l'interactivité est le mode principal et la condition première.
- Organisation.
 - Selon Edgar Morin (**La Méthode**), l'organisation désigne la « *propriété d'un système capable à la fois de maintenir et de se maintenir, de relier et de se relier, de produire et de se produire.* »
- Organisation hypertextuelle.
 - L'organisation hypertextuelle est ce qui permet de rendre compte de la nature rhizomatique de toute forme d'intelligence collective. Elle entretient, par bien des points, un rapport privilégié avec la notion de mémoire collective, cette dernière n'ayant de sens (en termes d'accès comme d'organisation) que si elle dispose de fonctions hypertextuelles (les liens). La dimension fractale est le point commun de la trilogie corps/réseau, mémoire/hypertexte, intelligence/rhizome choisie pour caractériser cette organisation.

Ingénierie des connaissances, Gestion des connaissances.

L'ingénierie des connaissances désigne l'ensemble des procédures et méthodologies mises en œuvre pour la conception et la réalisation de systèmes (outils logiciels le plus souvent) permettant de favoriser l'échange et le partage de connaissances à différentes échelles (entreprises, réseaux de collaborateurs, etc.). L'un des objectifs assignés de l'ingénierie des connaissances et de faciliter la coopération et de permettre de capitaliser de nouvelles connaissances sur la base de celles recueillies.

⁶⁴ Nous reprendrons et développerons cette idée dans le premier point de notre second chapitre : « *Dialectique de la ligne et du réseau.* »

Le dispositif FoRSIC (chapitre trois) est un projet qui a pour finalité la gestion collective des connaissances d'un collectif de formateurs à la recherche documentaire.

Interaction, Interactivité.

« L'interactivité est ce qui permet à l'utilisateur d'un système (...) de dialoguer avec lui afin de choisir, selon ses besoins et au moment où il le désire, le type d'informations souhaité et selon la forme appropriée. » (Dictionnaire encyclopédique de l'information et de la documentation). Dans ce travail, l'interactivité est la condition première permettant de parler de système hypertextuel.

Quand nous parlons d'interactions, elles peuvent avoir lieu entre plusieurs types d'individus isolés ou réunis en collectif, entre plusieurs types d'agencements (humains ou machiniques), entre plusieurs styles cognitifs, entre plusieurs types d'organisations, et entre tout ou partie des éléments précités.

Intertextualité.

L'intertextualité désigne (chez Kristeva notamment) « un processus indéfini, une dynamique textuelle : (...) le texte ne se réfère pas seulement à l'ensemble des écrits, mais aussi à la totalité des discours qui l'environnent (...). » Plus pragmatiquement, il s'agit de « la relation de coprésence de deux ou plusieurs textes. » (Genette)

L'hypertexte est souvent confondu ou assimilé à l'intertextualité. Ce travail pose qu'à l'inverse, l'intertextualité est un épiphénomène d'une organisation hypertextuelle des textes.

Invariant.

La notion d'invariant telle que nous l'envisageons dans ce travail se situe dans le cadre d'une approche ethnométhodologique¹. « (...) Il s'agit de dégager des invariants, c'est à dire des principes généraux, structuraux et fonctionnels, pouvant s'appliquer aussi bien à un système qu'à un autre. » [Rosnay 75 p.92], le système ici envisagé étant celui de l'organisation hypertextuelle et de ses constituants (hypertextes, pratiques sociales et processus de liaison).

Lien hypertexte, Ancres, Nœuds.

Un lien hypertexte se compose d'une ancre (clicable) reliant un nœud-source et un nœud-cible qui peuvent être deux documents ou deux parties de document. Ce travail propose une vue englobante de l'ensemble des formalismes permettant de lier deux ou plusieurs textes (documents).

Mémoire, Mémoire collective.

Stiegler rappelle que toute mémoire est affectée de technique, qu'elle est artificielle, qu'elle s'acquiert. Il est possible de distinguer entre mémoire interne (dans le cerveau de l'individu), mémoire externe (constituée par les documents dans un système où l'information est stockée), mémoires documentaires (qui mettent en jeu plusieurs technologies, différentes interfaces et donnent lieu à différents usages) et mémoire sociale ou mémoire collective [Link-Pezet 99]. De plus, et ce depuis l'antiquité, on parle des « arts de la mémoire » [Yates 75] ceux-ci ayant partie liée avec la rhétorique.

L'hypertexte entretient avec l'ensemble de ces activités mémorielles des rapports souvent renouvelés. Nous parlons dans ce travail de nouvelles organisations mémorielles rendant compte d'une évolution des rapports entre les œuvres (textes, documents) et les individus rassemblés en agencements collectifs d'énonciation.

Métadonnées.

Les métadonnées permettent d'harmoniser et de structurer l'indexation des données présentes sur le réseau (Internet) en balisant les documents à l'aide de titres, de mots-clés, de descriptions bibliographiques, etc. Ces informations (invisibles pour les utilisateurs) sont récupérées par les moteurs de recherche qui les utilisent pour fournir des réponses appropriées.

Navigation, stratégies de navigation, browsing, searching.

La navigation désigne l'ensemble des activités de repérage, de localisation, d'orientation et de circulation dans un hypertexte ou une organisation hypertextuelle. Elle peut être envisagée du point de vue de l'utilisateur (faisant alors référence aux styles cognitifs prédominants chez celui-ci), du point de vue de l'auteur (faisant cette fois référence aux structures narratives ou aux modalités d'interfaçage choisies), ou du point de vue des liens eux-mêmes et des possibilités de navigation qu'ils autorisent ou interdisent.

Le « browsing » et le « searching » sont ses deux modalités principales, chacune d'entre elles pouvant occasionner différents problèmes liés à la surcharge cognitive de l'utilisateur, problèmes auxquels ce travail apporte des éléments de réponse.

¹ Ethnométhodologie : « science qui a pour objet la dimension subjective des relations sociales. » (source : <http://www.granddictionnaire.com>)

évoquons plus haut. Ainsi [Bootz 96b] évoque et distingue les notions de « *texte-à-voir* »⁶² comprenant lui-même un « *texte-à-voir-lu* » et un « *texte-à-voir-non-lu* », et qui coexisterait avec d'autres « *texte-lu* »⁶³, « *texte-lu-pressenti* », « *texte-à-voir-virtuel* », etc. ... autant d'entités qui, à force de se vouloir plurielles, se singularisent à un point jamais atteint et qui ne nous paraissent plus pouvoir « *jouer le rôle du texte classique* », même si cette performance théâtrale est accomplie par un « *générateur* », comme c'est le cas dans l'argumentaire de [Bootz 96b].

Nous voulons donc ici nous efforcer de distinguer les principes d'organisation à l'œuvre derrière cette fatrasie conceptuelle, pour tenter d'en comprendre le fonctionnement et de déterminer si, à défaut de pouvoir isoler des invariants, il n'est pas possible d'inférer de ces principes une typologie des textes et des discours hypertextuels, pouvant alors servir de fondement à l'affirmation et à la définition de la notion controversée de « *genre hypertextuel* ». Nous montrerons que ce qui se transforme avec l'hypertexte, c'est ce que nous appellerons le troisième axe du discours : non pas celui, paradigmatique du sens-signifiant, non pas celui syntagmatique, du sens-signifié, mais bien celui, transverse, de cette direction qui fait sens, de ce sens qui oriente et détermine le placement des signifiants dans l'environnement mouvant des signifiés.

Il s'agit, pour faire œuvre critique de se donner les moyens d'apaiser une angoisse : avant l'hypertexte « (...) l'herméneutique était sinon une science, tout au moins un art et une discipline d'esprit ... Avec l'hypertexte qu'en sera-t-il ? (...) Dès lors que le nombre de parcours échappe à l'auteur lui-même, parler de sens a-t-il un sens ? » [Ganascia 97]. Le développement qui suit et qui mènera au terme de ce travail se fixe comme objectif premier de proposer à l'herméneutique les outils et les méthodes qui lui permettront de réaffirmer son discours et de l'appliquer, en toute rigueur, à l'étude de l'hypertexte.

5.1. Qu'est-ce qu'un texte ? Ruptures ...

« La Tortue : Vous avez sans aucun doute remarqué comment certains auteurs se donnent un mal fou pour faire monter la tension quelques pages avant la fin de leur histoire alors qu'un lecteur qui tient, physiquement, le livre entre ses mains, sent au toucher que l'histoire touche à sa fin. Il dispose donc de quelques informations supplémentaires qui constituent une sorte de préavis. La tension est un peu gâchée par la perception physique du livre. Il vaudrait nettement mieux, par exemple, qu'il y ait des pages et des pages de remplissage à la fin des romans, (...) servant à éviter que la position exacte de la fin ne soit repérée au premier coup d'œil ou au toucher. » [Hofstadter 85 p.452]

5.1.1. Clôture et finitude : un texte a un début et une fin.

« Le texte, quelque soit son degré d'organisation intellectuelle, tient ensemble par le simple fait qu'il est linéaire [...]. Le texte linéaire remplace la véritable cohérence intellectuelle par la succession qui en tient lieu avantagement. La différence qui se pose avec l'hypertexte, c'est que nous n'avons plus cette merveilleuse béquille qui tient lieu de raison. » [Clément 95]

⁶² qu'il définit comme « l'objet proposé au lecteur (sur son écran) »

⁶³ défini comme « la représentation mentale que se fait le lecteur. »

universel de ses destinataires ? Comment marquer, comment inscrire, la dissociation du texte avec celle de l'intention mentale de son auteur ?

Pour autant, l'autre chemin qui consiste à envisager la question du support comme élément suffisant pour l'établissement d'une typologie, ne résiste pas davantage à l'analyse. Cette perspective choisie entre autre par [Burrows 97]⁶⁰ ne permet d'isoler qu'une série d'éléments d'ordre « archivistique » au sens le plus pauvre du terme, puisqu'elle ne prend en compte, pour qualifier le texte électronique, aucune des possibilités spécifiques offertes par l'hypertexte. [Burrows 97] choisit ainsi de retenir comme base de sa typologie, des critères qui ne sont qu'une transposition d'un support (papier) vers un autre (numérique) :

- « le marquage employé (...) »
- la limite dans laquelle l'édition est dépendante d'un logiciel spécifique (...),
- la méthode de distribution ou de publication (...),
- la structure d'ensemble ou l'architecture de l'édition (...),
- le type d'édition [...]. »

La seule conclusion à laquelle ces critères permettent d'aboutir est l'affirmation selon laquelle « L'éclectisme est inhérent au format électronique et devrait persister pour un temps considérable (sic). »

Le premier à affirmer d'un point de vue critique, comme fait littéraire originel, le rapport d'interdépendance existant entre des significations plurielles et des textes plurivoques, est Barthes. Aux outils méthodologiques d'analyse du texte il apporte – notamment – l'idée de lexie.

« Le signifiant tuteur sera découpé en une suite de courts fragments contigus, qu'on appellera ici des lexies, puisque ce sont des unités de lecture. (...) La lexie comprendra tantôt peu de mots, tantôt quelques phrases ; ce sera affaire de commodité : il suffira qu'elle soit le meilleur espace possible où l'on puisse observer le sens (...) » [Barthes 70 p.18]

Avec l'annexion de la lexie par l'hypertexte, celle-ci demeure le « meilleur espace possible », mais elle acquiert, du même coup son indépendance vis-à-vis de la notion « d'unité de lecture », du fait de la nature aléatoire et non prévisible de cette dernière dans un contexte hypertextuel. Chez Barthes, la notion de lexie apparaît dans le sillage de ce qu'il appelle le « texte étoilé » (p.18), ce « signifiant tuteur » : celui-ci est encore une origine, un repère stable et fixe, même s'il tend à se dissoudre dans la masse de ses fragmentations successives et subjectives. Ce qui fait de la lexie l'une des modalités essentielles de la manifestation hypertextuelle des textes, c'est qu'elle est un fragment – une partie d'un tout – mais un fragment autonome, c'est-à-dire n'existant que dans le cadre d'un tout qui le dépasse, mais ne nécessitant pas, pour exister en tant que fragment, de connaître ce tout ou d'entretenir avec lui des rapports explicites⁶¹. Un fragment qui revendique son déni d'origine.

L'intuition de Barthes de l'existence d'îlots de signifiante autonomes et n'existant paradoxalement que dans une organisation réticulée qui intègre la nature, les modalités et le devenir de leur inscription, cette idée nécessite d'être réaffirmée avec force dans un contexte critique pour lequel la cohérence de cette organisation tend à se déliter derrière une fatrasie conceptuelle qui fait écho à celle, énonciative, que nous

⁶⁰ il propose une typologie des textes électroniques « qui ont existé précédemment sous forme imprimée ou manuscrite. »

⁶¹ cette thématique d'une littérature fragmentaire, fractale, sera le second point de notre second chapitre.

Ontologies.

Une ontologie est « une spécification formelle, explicite d'une conceptualisation partagée. » [Gruber 93]. Dans ce travail, les ontologies représentent l'un des moyens de disposer de modes d'accès aux connaissances qui soient en rapport avec les modes de classification et d'organisation de ces mêmes connaissances.

Les ontologies sont actuellement désignées comme l'une des voies de recherche les plus prometteuses dans le cadre du web sémantique et de ses applications. Elles posent cependant beaucoup de problèmes de conception et de mise en œuvre.

Le projet FoRSIC repose sur l'utilisation de plusieurs niveaux (types) ontologiques qu'une organisation hypertextuelle permet d'enrichir et de renforcer.

Recherche d'information, Recherche documentaire, Actes documentaires.

« La recherche documentaire désigne l'ensemble des activités de recherche et d'analyse des informations disponibles sur un thème donné. Elle désigne également le repérage d'informations spécifiques à partir d'un ensemble de documents. » (source : <http://www.granddictionnaire.com>) Par extension, on parle de recherche d'information.

La formation à la recherche documentaire est la base du projet FoRSIC décrit dans le troisième chapitre de ce travail. Nous avons déterminé une série d'actes documentaires permettant de rendre compte de cette activité de recherche en tant que processus d'apprentissage.

Réseau.

Nous parlons de réseau dans ce travail pour désigner tout phénomène organisationnel présentant simultanément : des éléments identifiés comme des relais, permettant de rendre compte d'une dynamique (flux), à des niveaux d'organisation d'échelle différente mais de structure semblable.

Il existe différents types de réseaux (hiérarchique, global, linéaire, etc.) qui peuvent être combinés entre eux, offrant ainsi différents niveaux d'organisation réticulée.

Rhétorique.

La rhétorique (initialement l'art de bien parler) désigne l'étude de l'ensemble des figures de discours (tropes) qu'il est possible de mettre en œuvre dans un texte. Nous montrons en quoi l'hypertexte reprend nombre des figures de la rhétorique classique mais fait varier leurs effets et les entités auxquelles elles s'appliquent.

Sérendipité, Sérendipité associative, Sérendipité structurelle.

La sérendipité (fortuité) désigne un phénomène rendant compte de « la découverte par chance ou par sagacité de résultats que l'on ne cherchait pas. » (Dictionnaire de l'Office de la Langue Française). Nous abordons cette notion sous l'angle de la navigation et de la recherche d'information, et distinguons alors entre sérendipité structurelle et associative.

Stylistique.

« La stylistique hérite de la rhétorique une description des moyens expressifs [que l'on pourra appeler « stylistiques »] susceptibles d'être formés par la langue (la théorie des figures) et des règles de sélection et d'utilisation de ces figures en fonction de types de discours (la théorie des genres). » [Gaudard 91 p.8]

Quand nous parlons des « enjeux stylistiques » de l'organisation hypertextuelle, il ne s'agit pas d'entrer dans les différents courants qui constituent la stylistique, mais de l'envisager comme la discipline qui tente d'établir les modalités et les motivations permettant de passer d'une représentation interne du sens à une forme de surface correspondante qui est celle du texte (de l'hypertexte) étudié.

Texte, Textualité.

La figure du texte, de la textualité, est l'objet d'étude de la critique littéraire. Elle peut être envisagée selon plusieurs points de vue, souvent croisés (stylistique, rhétorique, argumentation, etc.) Nous reprenons dans ce travail l'idée de Barthes selon laquelle le texte est avant tout un « champ méthodologique » et tentons de définir ce qu'il advient ou peut advenir de ce champ quand on lui adjoint le préfixe « hyper- ».

Topologie, Topographie.

La topologie est une branche des mathématiques désignée comme la « structure destinée à formaliser et à généraliser les notions intuitives de borné, d'ouvert, de continu, de frontière, pour un ensemble de points. Elle étudie les ensembles munis d'une telle structure. » (dictionnaire encyclopédique Quillet) Selon Gleick elle est « la géométrie des surfaces élastiques (...) et demande : si vous ignorez les mesures, que pouvez-vous dire sur la structure globale ? »

Ce travail montre en quoi l'organisation hypertextuelle, quelque soit le point de vue envisagé pour son étude (critique littéraire, sciences de l'information et de la communication) dispose de propriétés topologiques marquées, qui la caractérisent et suffisent à expliquer et à rendre compte de la plupart de ses modalités, en termes aussi bien applicatifs que perceptifs.

Transclusion.

Selon Ted Nelson, « *mécanisme qui permet à un document d'être à plusieurs endroits simultanément.(...) Le document ne sera pas dupliqué mais transclus, c'est à dire inclus simultanément dans divers environnements.* »

Versioning.

Le versioning désigne l'ensemble des manières de gérer, indépendamment de tout niveau d'échelle (d'un hypertexte local à l'hypertexte planétaire), les procédures permettant de rattacher différentes versions d'un même document à un (des) auteur(s), tout en permettant à chacun de s'appropriier tout ou partie des documents produits par d'autres ou par eux-mêmes, et en assurant un suivi des différentes modifications apportées.

Web sémantique.

Le web sémantique, développé sous l'impulsion de Tim Berners Lee, est la dernière des étapes de l'évolution du web. Il désigne un environnement de type web (hypertexte) dans lequel la recherche d'information s'effectuerait de manière plus « intelligente », notamment au moyen d'outils agents (reposant sur des ontologies), et qui offrirait plus de convivialité et d'interactivité que le web actuel. (voir le site <http://www.semantic-web.org>)

5. Le texte et ses nouvelles modalités.

« L'omniprésence du discours humain pourra peut-être un jour être embrassée au ciel ouvert d'une omniconnunication de son texte. » Jacques Lacan. Cité par [Bougnoux 93 p.319]

Les civilisations du livre reposent sur des textes. Ces textes font autorité. Cette autorité est fondée par la légitimité du Livre. Il s'agit d'un cercle vertueux qui s'auto-entretient. Il en va tout autrement pour la civilisation du texte. Le texte ne repose plus – ou plus exclusivement – sur le livre. Et si son autorité ne peut jamais être vraiment contestée, c'est avant tout parce qu'elle n'est jamais vraiment construite. Il faut pourtant s'efforcer de repenser non pas le texte – qui en tant qu'objet ou idée ne souffre aucune transformation ontologique –, mais plutôt le rapport à la réalité que recouvre le tissu de significations qui le constitue.

Comme Chartier et d'autres l'ont montré, l'environnement, le support, les modalités d'inscription du texte ne sont jamais neutres mais bien essentielles dans ces relations qui unissent la connaissance que les hommes ont des textes et les connaissances que les textes donnent aux hommes. On se souviendra en effet que :

« La représentation électronique des textes modifie totalement leur condition : à la matérialité du livre, elle substitue l'immatérialité de textes sans lieu propre ; aux relations de contiguïté établies dans l'objet imprimé, elle oppose la libre composition de fragments indéfiniment manipulables ; à la saisie immédiate de la totalité de l'œuvre, rendue visible par l'objet qui la contient, elle fait succéder la navigation au très long cours dans des archipels textuels sans rives ni bornes. (...) En cela elle n'a qu'un seul précédent dans le monde occidental : la substitution du codex au volumen, du livre composé de cahiers assemblés au livre en forme de rouleau aux premiers siècles de l'ère chrétienne. (...) Ce n'est qu'à partir du IV^{ème} voire du V^{ème} siècle que les codex grossissent, absorbant le contenu de plusieurs rouleaux. (...) Le codex autorise un plus facile repérage et un plus aisé maniement du texte : il rend possible la pagination, l'établissement d'index et de concordances, la comparaison d'un passage avec un autre, ou encore la traversée du livre en son entier par le lecteur qui le feuillette. De là, l'adaptation de la forme nouvelle du livre aux besoins textuels propres au christianisme : à savoir, la confrontation des Évangiles et la mobilisation, aux fins de la prédication, du culte ou de la prière, de citations de la Parole sacrée. » [Chartier 96 p.32]⁵⁹

Plusieurs chemins s'offrent alors pour penser aux transformations qu'occasionne cette mutation du support de l'inscription qui est l'un des aspects de la nature numérique de l'hypertexte. Le premier de ces chemins est celui de l'analyse structurale qui fait du texte un paradigme que caractérise :

- « 1. la fixation de la signification,
2. sa dissociation d'avec l'intention mentale de l'auteur,
3. le déploiement de références non ostensives et,
4. l'éventail universel de ses destinataires. » [Molino 89 p.36]

Pourtant, dans cette liste, chacun des ancrages paradigmatiques que l'analyse structurale permet d'offrir pose la question transverse du support. Où fixer la signification ? Par quel biais atteindre l'éventail

⁵⁹ voir aussi le point 1.3. « Entre mythologie et bibliocentrisme »

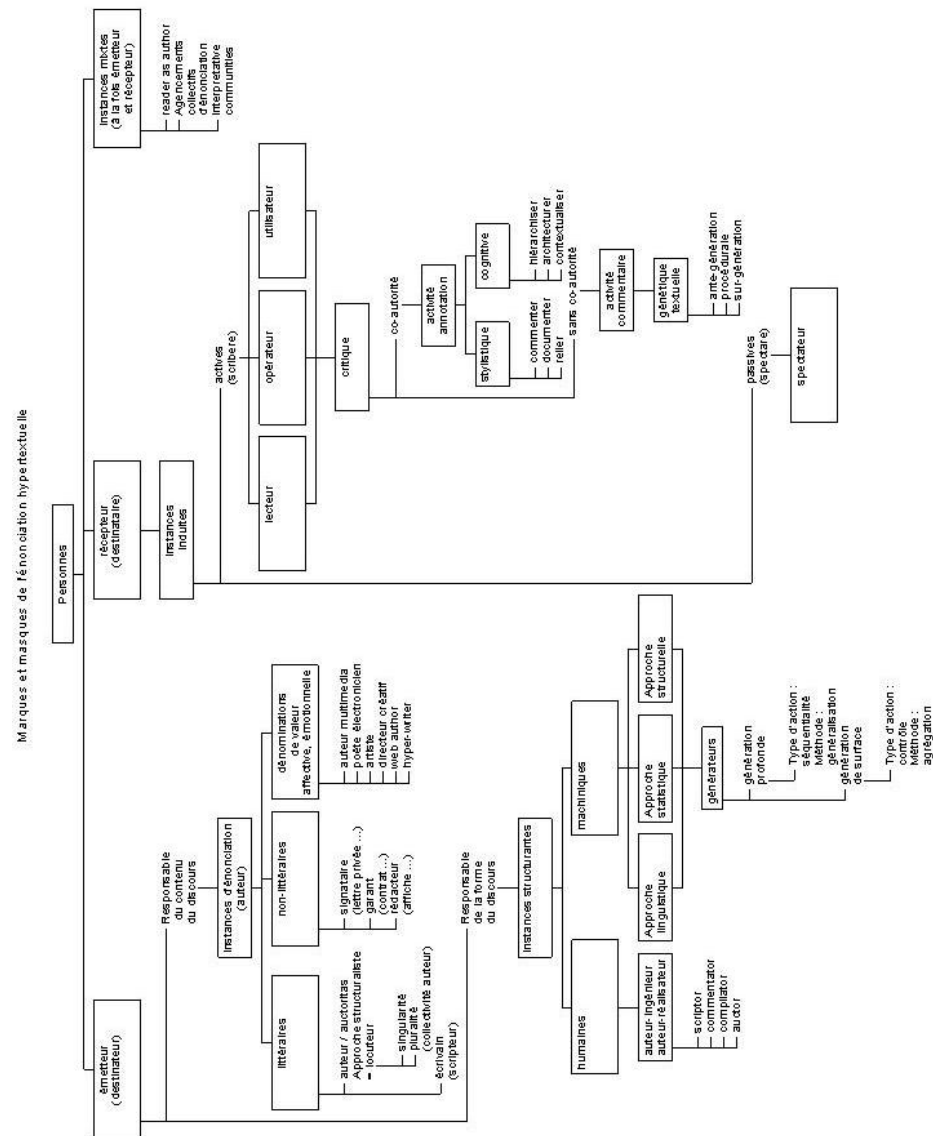


Fig. 3 : Marques et masques de l'énonciation hypertextuelle.

Résumé.

L'enjeu de ce doctorat est de montrer comment la perception et les pratiques liées à la figure de l'hypertexte permettent d'entrevoir de profonds bouleversements dans notre rapport à l'écrit (document numérique, nouveaux genres littéraires, textualité renouvelée), à l'organisation de la connaissance, ainsi qu'à la manière dont s'agencent, se constituent, se développent et se transforment les différents types de rapport au réel présents dans toute organisation sociale réticulée. L'analyse critique de ces transformations nous permet de préciser comment se met progressivement en place une nouvelle écologie cognitive, en quoi elle est rendue nécessaire, et quels sont les outils (typologie englobante des processus de liaison entre entités) et les pratiques sociales émergentes qui la fondent.

Dans notre premier chapitre, nous faisons d'abord un point sur les effets déjà mesurables de l'organisation hypertextuelle dans le rapport à l'écrit pour isoler les transformations cognitives occasionnées par ce nouveau support, pour isoler également la nouvelle organisation des structures traditionnelles de l'énonciation dans le processus de communication (rapports auteur-lecteur, agencements collectifs d'énonciation). Nous concluons par une typologie des nouveaux genres hypertextuels (liés notamment à l'utilisation de générateurs) et sur le statut littéraire de ces productions.

Notre second chapitre aborde les aspects plus « théoriques » de l'organisation hypertextuelle au travers de l'étude systématique de ses procédés de liaison. Après un état de l'art de la question, nous définissons une typologie englobante des liens hypertextuels prenant en compte leurs aspects informatiques, les structures rhétoriques et formelles qui les sous-tendent et les différents types de rapport entre ces « entités-liens » autorisant à qualifier différentes organisations hypertextuelles. Sur tous ces points, les propositions formulées dans ce travail devront permettre d'améliorer les pratiques de navigation et de réduire certains effets liés (surcharge cognitive, désorientation).

Notre troisième chapitre montre que ce que ces liens révèlent du fonctionnement de la pensée humaine (mode essentiellement associatif) est en train de changer la manière dont les systèmes et les organisations sociales se constituent et se développent, en mettant en place, de manière effective, des artefacts et de processus habituellement implicites et dont l'enjeu sera, pour le chercheur, d'accompagner le passage à l'explicite. Ce dernier chapitre s'appuie sur le dispositif expérimental FoRSIC et l'utilisation qu'il fait de différents types ontologiques, ce dernier étant caractéristique des ces nouveaux rapports au savoir que notre travail essaie de qualifier plus que de quantifier.

Mots-clés.

Actes documentaires - **Ancres** - Arbres de connaissance - Archive - Archivistique - Artefact - Associationnisme - **Auteur** - Autopoïèse - Autorité - **Bibliothèque** - Bibliothèque classique - Bibliothèque électronique - Bibliothèque virtuelle - Browsing - Cardinalité - Cartographie - **Cognition** (Cognition distribuée) - Compétences - Complexe - Complexité - Connexionnisme - Coopération - Couplage structurel - Critique génétique - Critique littéraire - Cyberspace - Cybertexte - Désorientation - **Ecologie cognitive** - Ecran - **Ecriture** - **Enonciation (agencements collectifs d'énonciation)** - Epistémologie - Esthétique - Ethnométhodologie - Figures - Forsic - **Fractal, fractales** - Fragment (esthétique du) - G.E.D. (Gestion électronique de documents) - Générateur(s) de texte - Génétique documentaire - Génotexte - Genres littéraires - Gestion des connaissances - Herméneutique - Hyperfiction - Hyperimage - Hypermédia - **Hypertexte** - **Hypertextualité** - Image - Ingénierie des connaissances - Intégrité - **Intelligence collective** - Interaction - Interface - Intertextualité - **Invariant** - **Lecteur** - **Lecture** - Lexie - **Lien** - Liens adaptatifs - Liens dynamiques - Liens typés - **Lieu** - Littérarité - Littérature - Littérature assistée par ordinateur - Littérature digitale - Littérature générée par ordinateur - Littérature informatique - **Livre** - Livre électronique - Média - Médiasphère - **Mémoire** (Mémoire collective) - Métadonnées - **Navigation (stratégies de)** - **Nœuds** - **Ontologies (types ontologiques)** - **Organisation hypertextuelle** - Phénotexte - Pragmatique de la connaissance - Proxémie - Recherche d'information - Recherche documentaire - Réingénierie documentaire - **Réseau** - Rhétorique - **Rhizome** - Scénarios d'usage - Searching - Sérendipité - Sérendipité associative - Sérendipité structurale - Session - Styles cognitifs - **Stylistique** - Surcharge cognitive - Systèmes coopératifs - Texte - Textualité - Topographie - Topologie - Transclusion - Tropes - Typologie - Usages - Versioning.

TABLE DES MATIERES

AVANT PROPOS OU HYPO-THESE.....	p.I
A. Aux origines de ce travail.	p.II
B. Précision terminologique.	p.III
C. Hypertexte(s) ?	p. IV
C. a/ L'hypertexte ou la fin d'une certaine idée du Livre.	p.V
C. b/ L'hypertexte, une technologie de l'intelligence.	p.VIII
C. c/ L'hypertexte pour la construction d'une nouvelle écologie cognitive.	p.IX
Citations originales	p. XI
INTRODUCTION.....	p.1
1. Problématique.	p.2
2. Organisation.	p.3
2.1. « Quel est le mode de constitution de cet hypertexte ? » Le Livre.	p.3
2.2. « Quels types d'opérations produisent (...) et transportent les discours (...) ? » Le(s) Lien(s).	p.4
2.3. « Quelle est la topologie des réseaux où circulent les messages ? » Le Lieu.	p.6
3. Horizons (inter)disciplinaires.	p.7
3.1. Hypertexte et littérature.	p.7
3.2. Hypertexte et sciences de l'information et de la communication.	p.9
4. Quelques limites au discours.	p.9
Citations originales	p.12
CHAPITRE PREMIER : LE LIVRE.....	p.13
SECTION A : Livres, auteurs et lecteurs.	p.14
1. Le Livre.	p.15
1.1. De l'amalgame des supports à la confusion sémantique.	p.15
1.2. Le livre comme entité ?	p.17
1.3. Entre mythologie et bibliocentrisme.	p.19
1.3.1. L'hyperlivre avant l'hypertexte.	p.20
1.3.2. L'hyperlivre pour l'hypertexte.	p.21
1.4. De l'inscription à la dé-scription du livre.	p.22
2. Auteur(s) et autorité.	p.25
2.1. Définitions ?	p.25
2.2. Chroniques d'une mort annoncée.	p.26
2.3. La fonction plus que la nature.	p.29
2.4. Marques et masques de l'énonciation.	p.31
2.5. Les enjeux de « l'auctoritas » hypertextuelle.	p.32
2.6. Le paradigme de l'énonciation : vers des logiques de l'interaction.	p.33
3. Lecteurs et lectures.	p.35
3.1. Logiques de l'interaction : le sujet supposé.	p.38
3.2. La lecture comme coopération.	p.40
3.2.1. Introspection.	p.40
3.2.2. Exo-spection.	p.41
3.2.3. In-spection.	p.42
3.3. La lecture comme collaboration.	p.42
3.3.1. Prolongement de l'écriture.	p.43
3.3.2. Décodage.	p.44
3.3.3. Validation.	p.44
3.3.4. Co-spécification.	p.45
3.4. Le temps de la lecture.	p.46
3.5. Le mouvement de la lecture.	p.48

record-embed) et l'apparition d'organisations, de configurations mémorielles entièrement nouvelles à ce niveau d'échelle (hypercortex planétaire).

Quelle que soit la manière dont on choisit de les qualifier, ces instances, ces entités, ces nouvelles organisations mémorielles constituent pour le discours (pour le déroulement et l'accomplissement de la parole ou de l'écrit) des repères de la nouvelle carte énonciative. Des points fixes du haut desquels se dessine le nouvel espace du territoire littéraire. A ce stade de notre travail, ce territoire est peuplé. Peuplé d'individualités, souvent groupées en agencements collectifs, dotées de fonctions nouvelles, légitimes, instables, mouvantes, parfois interchangeableables, parfois simultanées, mais toujours inscrites dans un continuum qui, plus « instantané » que celui auquel nous sommes habitués, institue ses propres règles de cohérence : celui de la session. Ce territoire est un espace entièrement vierge. Il est cependant déjà une carte, qui peut-être lue à l'aune des capacités mnésiques individuelles et collectives mobilisées pour son déchiffrement. Nous venons de voir en quoi l'hypertexte inaugure sur ce point un changement radical. Il nous reste maintenant à nous intéresser à ce qui va constituer l'ensemble des niveaux d'échelle présents sur cette carte, les textes : chaque texte, tous les textes.

Un hypertexte est un graphe. Un graphe que les instances d'énonciation qui s'y déploient, orientent. C'est dans l'agencement collectif des textes et non plus des hommes que pourront être analysées la nature et la fonction que ce graphe est amené à occuper dans l'espace de notre rapport au savoir.

essentielle de ce rapport à l'œuvre habituellement dévolue à l'activité mémorielle se délite au profit d'une simple engrammation vers des mémoires de plus en plus externalisées. Le « recording » (enregistrement) prend le pas sur le « remembering » (souvenir).

L'étude de l'organisation de l'énonciation dans l'hypertexte littéraire met clairement au jour le rôle primordial que jouent le traitement et l'inscription dans des supports mémoriels collectifs d'un ensemble de rapports individuels et fragmentaires à l'œuvre. Si l'on accepte de définir l'activité mémorielle comme celle qui autorise non seulement l'enregistrement et son activation en tant que souvenir, mais également la possibilité d'une « activation par association » entraînant la suppression temporaire ou définitive (oubli) de tout ou partie de l'enregistrement⁵⁸, le seul lieu où elle peut encore se développer est celui du territoire collectif sur lequel l'appropriation de parts mnésiques individuelles structure et organise au moyen d'interactions permanentes un hypercortex qu'aucune des individualités qui le compose ne maîtrise.

Il y a dans l'analyse de l'hypertexte littéraire, de ses acteurs, de ses lectures et de ses outils, une articulation décisive qui s'opère entre :

- des **activités mnésiques causales** (fonctionnant essentiellement par activation), lesquelles sont pour la plupart opérationnelles dans les interfaces d'accès ou de création des hypertextes (fonction historique des navigateurs, fonction « plan des liens » dans Storyspace). Ce type d'activités, qui n'autorise l'oubli que par effacement délibéré, est normalement le propre des collectifs organisés et plus généralement des organisations.
- des **activités mnésiques associatives** qui autorisent l'oubli par accumulation, par traumatisme ou suite à un choix inconscient. Ce type d'activités est normalement le propre de l'individu.

Ce qui est en train de se jouer avec l'avènement de l'hypertexte, non pas simplement comme nouveau support d'engrammation, mais également et surtout comme nouveau mode d'inscription et d'accès en mémoire, c'est :

- d'une part la migration des **activités mnésiques associatives** de la sphère de **l'individu vers celle du collectif**,
- d'autre part **l'appropriation individuelle de propriétés mnésiques causales**.

Dans ce type de configuration, ce que l'individu perd en « remembrance », en « capacité à se souvenir », il le gagne en « recording », en « capacité à enregistrer ». Or nous savons que la construction de l'identité de chacun passe par la mémoire et le souvenir. A l'inverse, et dans un mouvement « naturel » d'oscillation qui tend à préserver un équilibre entre les sociétés humaines et les individualités qui les composent, ce que la constitution de ces entités collectives autorise – du fait de leur acquisition d'activités mnésiques associatives –, c'est l'établissement de liens croisés entre tous ces enregistrements (remember =

⁵⁸ « Les neurologues et psychophysiologues distinguent une mémoire longue et une mémoire courte (de l'ordre d'une minute). Or la différence n'est pas seulement quantitative : la mémoire courte est du type rhizome, diagramme, tandis que la longue est arborescente et centralisée (empreinte, engramme, calque ou photo). (...) La mémoire courte comprend l'oubli comme processus ; elle ne se confond pas avec l'instant, mais avec le rhizome collectif, temporel et nerveux. La mémoire longue (famille, race, société ou civilisation) décalque et traduit, mais ce qu'elle traduit continue d'agir en elle, à distance, à contretemps, « intempestivement », non pas instantanément. » [Deleuze & Guattari 80 pp. 24-25]

3.6. Le territoire lectoral.	p.50
3.6.1. L'architecte et le labyrinthe.	p.50
3.6.2. Le complexe de Thésée.	p.50
3.6.3. Ariane et le Minotaure.	p.51
Citations originales.	p.52
SECTION B : Nouvelles subjectivités, nouvelles modalités, nouveaux matériaux.	p.53
4. Emergence de nouvelles subjectivités.	p.54
4.1. Les nouveaux masques de l'auteur : pour une ingénierie auctoriale.	p.54
4.2. Les nouveaux visages du lecteur.	p.56
4.3. De l'auteur au lecteur.	p.59
4.3.1. Du singulier au collectif.	p.59
4.3.2. De l'identité aux N.O.Ms.	p.60
5. Le texte et ses nouvelles modalités.	p.64
5.1. Qu'est-ce qu'un texte ? Ruptures ...	p.66
5.1.1. Clôture et finitude : un texte a un début et une fin.	p.66
5.1.2. Traçabilité.	p.68
5.2. Qu'est-ce qu'un texte ? Continuités ...	p.69
5.2.1. Dans la dépendance du support ?	p.69
5.2.2. Le dépassement de l'énonciation.	p.69
5.2.3. L'hypertexte haut-lieu de l'intertexte.	p.70
6. L'image comme nouveau matériau textuel.	p.74
6.1. L'image avant le texte.	p.74
6.2. L'image au lieu (haut-lieu) du texte.	p.75
6.3. L'image est l'avenir du texte.	p.76
6.4. Le paradoxe analogique.	p.77
6.5. Langage de l'image.	p.79
6.6. « Imagines agentes » : le rôle à jouer de l'image dans l'interface.	p.80
6.7. Lisible, scriptible, visible.	p.81
Citations originales.	p.84
SECTION C : Générateurs & genres.	p.85
7. Générateurs de textes.	p.86
7.1. Approches techniques.	p.88
7.2. Hypertexte et générateurs.	p.89
7.3. Les implications de la génération sur la dichotomie auteur-lecteur ...	p.93
7.4. ... impliquent la redéfinition des niveaux d'interaction ...	p.95
7.5. ... soulèvent la problématique du texte généré / utilisé.	p.98
7.6. La quête d'un Graal stylistique.	p.100
8. Genres hypertextuels.	p.104
8.1. Besoin de genres hypertextuels ?	p.104
8.2. Qu'est-ce qu'un genre ?	p.105
8.3. En quête de genres hypertextuels.	p.106
8.3.1. Un peu d'histoire.	p.106
8.3.2. Esquisses définitives.	p.108
8.3.3. Entrée à l'université et reconnaissance institutionnelle.	p.109
8.4. Panorama de la littérature informatique.	p.110
8.4.1. Littérature pré-informatique.	p.112
8.4.2. Littérature digitale.	p.112
8.4.3. Cyber-littérature.	p.113
8.4.4. Littérature assistée par ordinateur.	p.113
8.4.5. Littérature générée par ordinateur.	p.116
8.5. La forme des genres : pour une critique topologique.	p.119

9. Du livre au lien.	p.123
Citations originales.	p.125
CHAPITRE SECOND : LE LIEN.....	p.127
SECTION A : Rhizome et fractalité.	p.128
1. Dialectique du réseau et de la ligne.	p.131
1.1. Réseaux.	p.131
1.2. Lignes.	p.132
1.3. Typologie des réseaux.	p.133
1.3.1. Finalité de l'organisation en réseau.	p.135
1.3.2. Structure(s) des réseaux.	p.136
1.3.3. Point de vue opérationnel.	p.136
1.4. Logiques de l'adéquation.	p.137
1.4.1. Le réseau.	p.138
1.4.2. L'hypertexte.	p.138
1.4.3. Le rhizome.	p.139
1.4.4. Adéquations ?	p.140
2. Esthétique du fragment - du fragment au fractal.	p.143
2.1. De l'information fragmentée à la navigation fragmentaire.	p.144
2.2. Nature fractale de l'organisation hypertextuelle.	p.145
Citations originales.	p.148
SECTION B : Typologie des liens.	p.149
3. Liens, ancrs, nœuds ...	p.150
3.1. D'abord vinrent les nœuds.	p.150
3.2. Une ancre est dans un nœud.	p.153
3.3. Un lien relie les deux.	p.154
4. Etat de l'art.	p.160
4.1. Attendus méthodologiques.	p.160
4.2. Principes méthodologiques retenus.	p.161
4.3. Organisation méthodologique.	p.163
4.4. Première série de problèmes : existe-t-il une infinité de liens ?	p.166
4.4.1. Existe-t-il des liens primitifs ?	p.167
4.4.2. Qu'est-ce qu'un type de lien ?	p.169
4.5. Deuxième série de problèmes.	p.171
4.5.1. Pourquoi typer des liens ?	p.171
4.5.1.1. Approches orientées « information ».	p.172
4.5.1.2. Approches cognitives, linguistiques.	p.177
4.5.2. Comment s'y prendre ?	p.181
4.5.2.1. Directement dans le code.	p.182
4.5.2.2. En proposant un méta-modèle.	p.184
4.5.2.3. En construisant un système dédié.	p.186
4.5.2.4. Indépendamment des codages et des systèmes.	p.189
4.5.2.4.1. Cardinalité et granularité.	p.190
4.5.2.4.2. Intention auctoriale et structure de navigation.	p.191
4.5.2.4.3. Critère de sémantique et de structure.	p.192
4.5.2.5. Premier bilan.	p.197
4.6. Troisième série de problèmes.	p.199
4.6.1. Liens dynamiques / adaptatifs.	p.200
4.6.2. Intégrité des liens.	p.202
4.6.3. Cardinalité.	p.202
4.6.4. Versioning.	p.203

partagent les mêmes manières de lire et les mêmes stratégies d'interprétation. » [Chartier & Jouhaud 89 p.57]

L'autorité à l'œuvre dans les textes, indépendamment de leur nature ou de leur forme, ne meurt ni ne se dissipe. Ce qui se reconfigure de manière définitive dans l'environnement énonciatif de l'hypertexte c'est l'anonymat du lecteur individuel : d'absolu qu'il était, cet anonymat cesse brutalement d'être, pour favoriser la reconnaissance graduée d'un collectif lisant. « Une texte n'accède à l'existence de livre que si au moins deux lecteurs se l'approprient en le lisant et peuvent ainsi se rencontrer dans la reconnaissance d'un commun attrait et exercer leur semblable intelligence en débattant de leurs lectures. » [Damien 95 p.71]

Ces communautés d'interprétation, pour autant qu'elles étaient présentes dans les formes traditionnelles de la textualité, étaient le fait de l'implicite, parce que constituées de l'addition successive d'individualités autonomes ne s'accordant pas pour former un collectif. L'avènement de l'hypertexte, en même temps qu'il fonde « l'autorité herméneutique » de ces communautés, leur confère une instantanéité de fait, leur permettant de basculer de la sphère de l'implicite à celle de l'explicite.

4.3.2. De l'identité au N.O.Ms (nouvelles organisations mémorielles).

« La trace de l'écriture qui est conservée en mémoire par la machine n'est pas lisible par l'homme. Le support mémoriel de son écriture ne lui est donc désormais plus accessible. Pour la première fois de son histoire, l'homme ne peut lire un texte sans recourir à une machine, car la matière mémoire est par elle même illisible. » [Jeanneret & Souchier 02 p.100]

Nous pourrions nous arrêter ici dans l'analyse, le saut conceptuel qui permet de passer du lecteur aux « *interpretative communities* » paraissant suffisant pour justifier de l'intérêt de l'hypertexte dans l'étude de la reconfiguration des postures énonciatives dans un environnement distribué et numérique. Mais cela laisserait dans l'ombre deux questions essentielles :

- pourquoi a-t-on eu besoin de faire appel à ces néologismes (wreader, lauteur ...) puisqu'une simple redistribution/reconfiguration des rôles et statuts de chacune des individualités du couple « auteur-lecteur » aurait suffi, d'un point de vue rhétorique, énonciatif, stylistique ... ?
- pourquoi a-t-il été nécessaire que de nouvelles communautés se fédèrent pour pouvoir disposer de manière pleine et entière d'une autorité potentielle sur les textes et sur les discours qui les fondent ?

Parce qu'il est une chose qui ne peut être renégo-ciée au plan individuel sans entraîner de profonds bouleversements au plan collectif : il s'agit de la mémoire. Pour l'auteur comme pour le lecteur, du fait d'une part de la richesse et de la puissance des outils de création/navigation dont ils disposent, et du fait d'autre part, de ces nouveaux rôles et fonctions qu'il leur faut souvent simultanément découvrir et maîtriser, la part

Et une fois encore, quel que puisse être ce changement, il ne se donne pas à lire dans le support mais dans l'organisation de l'inscription, de la trace que celui-ci autorise.

4.3. De l'auteur au lecteur.

« Un système hypertextuel est à la fois un outil-auteur et un medium de lecture. » [Landow 90 p.408]

Intercréativité : « quelque chose où les gens construisent des choses ensemble, et ne se contentent pas d'interagir avec l'ordinateur, vous interagissez avec les gens et faites partie d'un milieu qui est un tout, et cette masse est liée ensemble par de l'information » [Berners-Lee 96a]

4.3.1. Du singulier au collectif.

Avant de s'y inscrire définitivement, la nouveauté se manifeste dans le vocabulaire par une série de néologismes : ceux qu'il paraît presque indispensable de créer à chaque critique s'intéressant aux « nouveaux visages du lecteur » sont un exemple flagrant de ce phénomène. Si chacun d'eux apparaît pertinent dans le contexte du discours critique qui l'exprime, la liste exhaustive de ces néologismes mis bout à bout rappelle les plus belles fatrasies rabelaisiennes : des plus sobres (« *opérateur* », « *monteur-critique* », ...), aux plus alambiqués (« *création-collective-à-anonymat-gradué* », « *wreader* », « *lauteur* », « *lectecture* »⁵⁶ etc.).

S'il nous était demandé de « choisir » la formulation qui nous semble la plus proche de ce qu'est la réalité du transfert d'autorité dans un cadre hypertextuel, nous retiendrions le terme composite de « *reader-as-author* »⁵⁷ proposé par M. Joyce pour décrire la position du lecteur dans **Afternoon**. Cette idée d'un « *reader-as-author* » semble plus intéressante et plus pertinente que toutes celles de « *wreader* » ou de « *lauteur* », parce qu'elle permet de signifier à la fois l'alternance possible et l'équivalence potentielle de ces deux instances d'énonciation, tout en préservant un cadre de temporalité linéaire propre à cette alternance et à cette équivalence (quand on devient auteur, on cesse d'être lecteur) ; elle permet d'éviter de sombrer dans l'amalgame et la tautologie, ce qui nous semble être le cas chaque fois que l'on prétend être – d'un point de vue énonciatif – simultanément auteur ET lecteur : effectivement, et ce depuis les origines de la littérature, il n'existe pas à notre connaissance d'auteur qui n'ait écrit son œuvre sans la lire ou sans être, de fait, son premier lecteur.

Le point commun de la plupart de ces concepts, l'ancre par laquelle ils viennent s'arrimer à la réalité du texte, est celui de leur composition : la « *lectecture* », le « *wreading* » n'est plus l'apanage d'une relation individuelle au texte, mais le vecteur d'expression d'une approche plurielle, collective.

« [...] la nécessité de réunir deux perspectives, souvent disjointes : d'un côté l'étude de la façon dont les textes, et les imprimés qui les portent, organisent la lecture qui doit en être faite, et de l'autre la collecte des lectures effectives, traquées dans les confessions individuelles ou reconstruites à l'échelle des communautés de lecteurs, de ces *'interpretative communities'* dont les membres

⁵⁶ [Weissberg 01] parle de « *lectecture* », et évoque une « *création collective à anonymat gradué* » à propos des logiciels libres.

⁵⁷ M. Joyce, « *Notes Toward an Unwritten Non-Linear Electronic Text* » in **PostModern Culture**, Vol. 2, n°1, 1991. Cité par [Marcotte 99].

4.7. Transclusion.	p.207
4.7.1. Postulat de départ : le web est un archaïsme.	p.207
4.7.2. Définition.	p.208
4.7.3. Principes.	p.208
4.7.4. Objectifs et perspectives.	p.209
5. Nos propositions pour une typologie englobante	p.210
5.1. Propriétés des ancres hypertextuelles.	p.213
5.1.1. Propriétés individuelles de nature.	p.213
5.1.1.1. Granularité.	p.213
5.1.1.2. Données d'interaction.	p.214
5.1.1.2.1. Habillage.	p.214
5.1.1.2.2. Niveau de visibilité.	p.214
5.1.1.2.3. Exécution.	p.214
5.1.1.2.4. Adressage.	p.215
5.1.1.2.5. Degré d'activation.	p.215
5.1.1.3. Périodicité d'une ancre.	p.215
5.1.1.4. Longueur d'une ancre.	p.216
5.1.1.5. Vitesse de propagation d'une ancre.	p.216
5.1.1.6. Connectivité d'une ancre.	p.217
5.1.1.7. Connexité d'une ancre.	p.218
5.1.1.8. Résistance d'une ancre.	p.218
5.1.2. Propriétés individuelles de fonction.	p.219
5.1.2.1. Ancres transcriptives.	p.219
5.1.3. Propriétés liées au contexte.	p.219
5.1.3.1. Contexte de production.	p.221
5.1.3.1.1. Mode de création « structurel ».	p.221
5.1.3.1.2. Mode de création inférentiel.	p.221
5.1.3.2. Contexte de lecture (aide à la compréhension).	p.221
5.1.3.3. Contexte de navigation (choix de l'utilisateur).	p.222
5.1.3.4. Contexte d'orientation (choix de l'auteur).	p.223
5.1.3.4.1. Rétroactivité des ancres.	p.223
5.1.3.4.2. Proxémie des ancres.	p.224
5.1.3.4.3. Cardinalité conjonctive et disjonctive.	p.225
5.1.4. Propriétés collectives.	p.225
5.1.4.1. Ancres extensives et intensives.	p.226
5.1.4.2. Systémique et hiérarchies.	p.227
5.1.4.2.1. Ancres qualitatives.	p.227
5.1.4.2.2. Ancres structurelles.	p.227
5.1.4.2.3. Ancres fonctionnelles.	p.228
5.1.4.2.4. Ancres génétiques.	p.228
5.2. Seuil de turbulence, transition de phase et transition de percolation.	p.230
5.3. Bilan de nos propositions.	p.231
5.3.1. Le besoin d'invariants.	p.232
5.3.2. Le besoin d'éducation.	p.232
5.3.3. Le besoin d'iconicité.	p.233
5.4. La rhétorique du lien.	p.234
5.4.1. Pour une rhétorique de l'hypertexte.	p.234
5.4.2. Méthodologie adoptée.	p.236
5.4.3. Métaphore, asyndète et synecdoque.	p.238
5.4.4. Figures de la redondance.	p.240
5.4.5. Figures de la confusion.	p.241
5.4.6. Figures de la répétition, de l'écho.	p.241
5.4.7. Figures de la rupture.	p.242
5.4.8. Figures de la digression, du décalage.	p.243
5.4.9. Figures de la condensation.	p.243
5.4.10. Figures de l'altération.	p.244
5.4.11. Bilan.	p.244
5.4.12. Perspectives.	p.246

Citations originales.	p.249
SECTION C : Hypertextes & Navigations.	p.255
6. Typologie des hypertextes.	p.256
6.1. Qu'importe le support ...	p.256
6.2. ... pourvu qu'il soit organisé.	p.257
6.3. Entrées typologiques pertinentes.	p.258
6.3.1. Type d'accès / nombre d'utilisateurs.	p.259
6.3.2. Média référent.	p.260
6.3.3. Domaine d'application.	p.260
6.3.4. Modalités d'usage.	p.260
6.3.5. Degré d'ouverture.	p.260
6.3.6. Niveau de profondeur.	p.260
6.3.7. Fonction(nalités).	p.261
6.3.7.1. Hypertextes littéraires et mode propositionnel.	p.262
6.3.7.2. Hypertextes structurels et de présentation et modes procéduraux.	p.262
6.3.7.3. Hypertextes de travail en collaboration et modes distribués.	p.262
6.3.7.4. Hypertextes d'exploration et modes analogiques.	p.263
6.3.8. Navigation (degré de contrôle de l'utilisateur).	p.263
6.3.8.1. Browsing.	p.263
6.3.8.2. Searching.	p.265
7. Stratégies de navigation.	p.267
7.1. Surcharge cognitive.	p.269
7.1.1. Définition et symptômes.	p.269
7.1.2. Causes.	p.269
7.2. Désorientation.	p.271
7.3. Syndrome d'Elpénor.	p.271
7.4. Sérendipité et navigation.	p.272
7.4.1. Définition(s).	p.272
7.4.2. Sérendipité structurelle.	p.273
7.4.3. Sérendipité associative.	p.273
7.5. Comment lutter contre ces phénomènes ?	p.274
7.5.1. Optimisation les procédés de liaison.	p.275
7.5.2. Organisation l'architecture de contenu.	p.276
7.5.2.1. Sémantique interne (niveau sémantico-temporel).	p.276
7.5.2.2. Sémantique externe (niveau spatio-sémantique).	p.278
7.5.3. Etablir des cartes d'orientation.	p.279
7.5.4. Etablir des parcours de navigation.	p.280
7.6. Conclusion et pistes de réflexion.	p.280
7.6.1. Pour une pédagogie « moderne » de l'hypertexte.	p.281
7.6.2. Le recours à l'antique.	p.281
7.6.3. Navigation tangentielle.	p.282
7.6.4. Invariants procéduraux et déclaratifs.	p.282
7.7. Browsing Versus Searching.	p.284
7.7.1. Séquentialité ?	p.287
7.7.2. Dimension fractale.	p.287
7.7.3. Dynamiques.	p.288
7.7.4. Styles cognitifs.	p.288
7.7.5. Rapport aux invariants de liaison.	p.289
7.7.6. Vers une troisième voie : navigations émergentes.	p.289
8. Du lien au lieu : penser le réseau.	p.291
Citations originales.	p.293

cas à être pensés selon des modalités différentes de celles ayant eu cours jusqu'ici. Mais comme toute volonté de changement affectant une organisation, il est d'abord révélateur des contradictions sur lesquelles celle-ci est bâtie : une nouvelle boucle de récursivité est alors atteinte ; la dichotomie « auteur-lecteur », pour autant qu'elle se diversifie en se ramifiant, reste pérenne et conserve – pour tous ceux qui proposent ou valident l'une de ses ramifications – toutes ses vertus de paradigme explicatif et auto-suffisant.

« Là est la clé du problème : à vouloir conserver (même en les « dépassant dialectiquement ») n'importe laquelle des instances séparées de la grille structurelle de la communication, on s'interdit de rien changer fondamentalement, et on se condamne à des pratiques manipulatoires fragiles, qu'il serait dangereux de prendre pour une « stratégie révolutionnaire ». Seul est stratégique en ce sens ce qui met radicalement en échec la forme dominante. » [Bougnoux 93 p.770]

Reste ceux pour qui la mise en échec de cette « forme dominante » passe par l'élimination de l'un de ses axes (l'auteur) au profit de l'autre (le lecteur). Or nous venons de montrer qu'il ne s'agit que d'un transfert de compétences, de l'un vers l'autre. Transfert le plus souvent temporaire et partiel, et toujours à l'initiative du même : l'auteur. *« En réalité, ce qui sous-tend l'argument séduisant de Landow où le lecteur prend tout contrôle, c'est une idéologie de consommation qui, dans ce mode décentré de l'hypertextualité, permet la réapparition du sujet du capitalisme du 'laissez faire' ».* [Keep 95] Tout discours sur l'énonciation n'est jamais neutre, et parce qu'il touche à une modélisation structurelle de la communication, ses implications politiques sont toujours présentes⁵⁵. Et l'hypertexte, une nouvelle fois, donne à ces questions une légitimité et une résonance qui n'ôtent rien – bien au contraire – à leur dimension problématique, mais autorisent en revanche l'observation de leur expérimentation à grande échelle.

« La prégnance du modèle de la communication de Shannon et Weaver, avec un émetteur, un message et un récepteur [est] très forte et se heurte à l'autre modèle, celui d'un réseau dans lequel il n'y a pas un mais plusieurs émetteurs, dans lequel il n'y a pas un mais plusieurs récepteurs et dans lequel le bruit de fond n'est plus une pénalité, une pénibilité, mais peut-être l'ensemble des interlocuteurs potentiels. » [Perriault 01 p.38]

Ce qui se revendiquait comme une rupture, comme la fin d'un cycle n'est en fait que l'amorçage d'un nouveau cycle dans lequel le lecteur est peut-être parfois co-auteur, mais reste en première instance récepteur en face d'un ou plusieurs émetteurs : il ne s'agit en aucun cas d'un autre modèle mais de l'une des variations possibles sur le thème du modèle initial. Point de rupture donc, mais un déplacement, une transition signifiante.

« L'art de la communication évolue comme la théorie de la communication dans son déplacement d'un modèle de signification à entrée/sortie (l'artiste qui envoie un message à l'observateur à travers le médium de la peinture ou de la sculpture) vers un système dans lequel la signification est négociée et où elle émerge des interactions de toutes celles impliquées dans le procès de la communication. Ceci est particulièrement fructueux quand le procès implique une activité en ligne dans un complexe de réseaux télématiques. » Roy Ascott. Cité par [Hillaire 01]

⁵⁵ Poser la question de savoir « Qui parle », c'est poser la question de la légitimité du discours et simultanément celle de la légitimité du locuteur à le tenir.

D'autres préféreront parler « d'interacteur »⁵⁰ ; là encore un ensemble de notions recouvrent un même domaine de compétence. La différence entre un « lecteur-monteur-critique » et un « auteur-ingénieur » devient presque imperceptible ; elle n'est plus une affaire d'autorité mais d'intentionnalité, c'est-à-dire d'attribution et de partage raisonné ou aléatoire de compétences. L'éventail de ces compétences s'étend sur une gamme que nous avons tenté de décrire sous la branche « instances induites » ➔ « actives » de la figure 3, et qui va de compétences d'ordre stylistiques (commenter, documenter ...) à des compétences cognitives de hiérarchisation, de classement et de liaison (architecturer, contextualiser ...).

Pourtant, aussi loin que la critique puisse aller, elle n'est encore qu'un lointain reflet de la vision Mallarméenne⁵¹ dans laquelle le rôle du Livre est, déjà, de faire du lecteur un « opérateur » :

« Ce livre idéal aurait utilisé d'une façon simultanée tous les modes de communication concevables, ceci pour investir le lecteur, "l'opérateur", d'un droit d'auteur nouveau en l'invitant à recréer indéfiniment ce livre en d'innombrables variations, comme pour l'accomplir sans fin par un mouvement qui lui serait propre. La lecture (...), serait devenue "l'opération" essentielle, l'acte ultime par lequel l'œuvre, le texte ou le livre n'auraient jamais cessé de naître et de renaître, d'être construits et reconstruits, au risque aussi d'être détruits » Alain Vuillemin⁵².

Ainsi, du point de vue des postures lectorales, s'il en est une que l'hypertexte inaugure, c'est celle d'une authentique co-opération entre un auteur et un lecteur, mais qui doit être aussitôt marquée par une double restriction : elle ne peut être « mise-en-œuvre » qu'à l'initiative du premier, et elle est la plupart du temps confinée au domaine relevant d'une ingénierie du texte, c'est-à-dire de l'ensemble des paramètres et des interactions potentiellement capables d'interférer sur la production et l'organisation de contenu. Tel nous semble être le seul - mais décisif - authentique nouveau visage du lecteur institué par l'hypertexte.

Quant à disposer d'une mainmise sur les significations véhiculées par ce contenu et par la forme qu'il choisit d'adopter, seule une catégorie particulière d'hypertextes autorise une collaboration dans le cadre d'une « intentio auctoris »⁵³. Nous voulons ici montrer pourquoi l'idée que l'hypertexte fait du lecteur un co-auteur à part entière nous paraît infondée. La plupart de ceux revendiquant cette idée ressentent aussitôt qu'ils l'expriment, le besoin de la nuancer, de l'atténuer. « Avec le support interactif et l'hypertexte à géométrie variable, le lecteur n'est plus seulement spectateur, celui qui regarde le sens par la fenêtre en rectangle de la page, du dehors, mais coauteur de ce qu'il lit, écrivain en second, partenaire actif. » Debray⁵⁴. Si le taux de partage de cette autorité semble équivalent, il continue d'instituer un rapport hiérarchique dans lequel l'autorité du lecteur vient encore « en second ». Ce partenariat affirmé par Debray est pour l'essentiel un partenariat idéal, théorique, potentiel, qui atteste d'un changement de mentalité, d'une organisation de rapports au sein de la sphère littéraire et communicationnelle qui sont maintenant prêts à muter, ou en tout

⁵⁰ [Vandendorpe 00] « terme employé par Janet Murray pour désigner le statut d'un usager surtout intéressé à produire sur écran des événements visuels intégrés à un jeu ou à un récit interactif. » Janet Horowitz Murray, « Hamlet on the Holodeck : the future of narrative in cyberspace », N.Y & Londres, Free Press, 1997.

⁵¹ Voir [Gaudard 98 pp.5-12].

⁵² pp. 257-258, **Informatique et littérature**, Paris-Genève, Ed. Champion-Slatkine, 1990. Cité par [Bernier 98].

⁵³ ce type d'hypertexte est celui que nous qualifierons de « hypernarrations arborescentes à vrais embranchements » et dont les caractéristiques seront précisées dans le point 8.4 de ce chapitre.

⁵⁴ cité par [Braffort 98 p.291]

CHAPITRE TROISIEME : LE LIEU.....	p.295
SECTION A : Le lieu du texte : de l'écran à la bibliothèque.	p.296
1. Ecran : le dialogue du corps et du texte.	p.299
1.1. L'écran comme « fenêtre culturelle ».	p.300
1.2. L'écran comme « support technique ».	p.300
1.2.1. Historique.	p.300
1.2.2. Spécificités.	p.301
1.2.2.1. « Médiation instrumentale » : l'écran protéiforme.	p.301
1.2.2.2. « Médiation censurante » : l'écran procustéen.	p.302
1.3. Quel avenir pour ce dispositif cognitif ?	p.303
1.3.1. Nature de l'écran : entre surface et interface.	p.303
1.3.1.1. Surface écran.	p.303
1.3.1.2. Interface écran.	p.303
1.3.2. Dimension de l'écran.	p.303
2. Bibliothèque.	p.305
2.1. Classique, électronique, virtuelle.	p.305
2.2. Pour un nouvel encyclopédisme.	p.306
2.2.1. Encyclopédisme savant.	p.306
2.2.2. Encyclopédisme d'usage.	p.307
2.2.3. De la bibliothèque-mémoire à la bibliothèque neuronale.	p.308
2.3. La bibliothèque sans livres : pour une archivistique topologique.	p.308
3. Le lieu du texte.	p.311
3.1. Littérature et espace.	p.311
3.1.1. Spatialité du langage.	p.311
3.1.2. Spatialité de la lecture.	p.312
3.1.3. Espace sémantique.	p.312
3.1.4. Spatialité ... temporelle.	p.312
3.2. Le texte comme espace sociologique.	p.313
3.3. Le texte comme lieu technologique.	p.313
3.4. Aporie du lieu : texte utopique ?	p.314
Citations originales.	p.316
SECTION B : Topologie et cartographie.	p.317
4. Typologie et topologie.	p.318
4.1. Topologie : définitions.	p.319
4.2. La topologie comme (inter)discipline.	p.320
4.2.1. Topologie et S.I.C.	p.320
4.2.2. Topologie et littérature.	p.320
4.2.2.1. De la rhétorique à l'Oulipisme.	p.321
4.2.2.2. Pour une lexie topologique.	p.321
4.2.2.3. Topologie de l'œuvre.	p.322
4.3. Topologie et hypertexte.	p.323
4.3.1. Topologies dynamiques de l'organisation hypertextuelle.	p.323
4.3.2. Topographies statiques de la session hypertextuelle.	p.323
4.3.2.1. Topographies de navigation.	p.324
4.3.2.2. Les liens comme résistances topographiques.	p.324
5. La carte et le territoire.	p.326
5.1. Carte(s) et cartographie(s).	p.327
5.2. Territoire(s) et territorialité(s).	p.328
5.2.1. Logiques territoriales fractales.	p.328
5.2.2. Le savoir entre terre de culture et territoire de connaissance.	p.329
5.3. Cartes fractales d'un territoire rhizomatique.	p.330

SECTION C : Vers une pragmatique de la connaissance : le rôle des ontologies dans le projet FoRSIC.	p.333
6. FoRSIC.	p.334
6.1. Présentation du projet.	p.335
6.2. Architecture fonctionnelle d'un dispositif de cognition distribuée.	p.336
6.2.1. Une plate forme pour la gestion des connaissances.	p.338
6.2.2. Un outil-auteur pour la ré-ingénierie documentaire.	p.341
6.3. Fondements théoriques.	p.341
6.3.1. Connexionnisme.	p.342
6.3.2. Systémique.	p.342
6.4. Principes.	p.342
6.4.1. Couplage structurel.	p.342
6.4.2. Cognition distribuée.	p.343
6.4.3. Le modèle de conversion de connaissances.	p.344
6.4.4. « Legitimate Peripheral Participation »	p.345
6.5. Dimensions.	p.347
6.5.1. Dimension coopérative.	p.348
6.5.2. Dimension collective.	
6.5.3. Dimension cartographique et « Arbres de connaissances ».	
7. Le rôle à jouer des ontologies.	p.351
7.1. Définitions.	p.351
7.2. Ontologies versus terminologies.	p.353
7.2.1. Terminologies, taxonomies, métadonnées, thesaurus ...	p.353
7.2.2. Types ontologiques.	p.354
7.3. Méthodologie d'élaboration et résultats attendus.	p.357
7.4. Niveaux ontologiques présents dans FoRSIC.	p.359
7.4.1. Modèle de domaine de la recherche d'information.	p.360
7.4.1.1. Du séquentiel au hiérarchique.	p.360
7.4.1.2. Du hiérarchique au contextuel.	p.360
7.4.1.3. Du contextuel au multi-relationnel.	p.360
7.4.2. Scénarios d'usage.	p.361
7.4.2.1. Niveaux de formation.	p.361
7.4.2.2. Activités cognitives.	p.361
7.4.2.3. Actes documentaires.	p.362
7.4.3. Matrice de compétences.	p.363
7.4.3.1. Compétences génériques.	p.364
7.4.3.2. Compétences explicites.	p.364
7.4.4. Couplages structurels.	p.365
7.4.4.1. Une ingénierie de l'usage.	p.365
7.4.4.2. Une organisation hypertextuelle.	p.365
7.4.4.3. Un modèle pour une pragmatique de la connaissance ?	p.367
7.5. Bilan et perspectives.	p.368
Citations originales.	p.371

copié sans intervenir sur le fond, le commentateur qui intervient pour rendre le texte plus intelligible par le commentaire de certains passages et l'auteur enfin, qui donne ses propres idées, mais toujours en s'appuyant sur d'autres textes faisant autorité. L'avènement et l'intégration du multimédia, pour autant qu'il augmente significativement la portée de ces fonctions sur l'œuvre et leur rend une possible autonomie, ne change en rien leur nature.

On peut également se poser la question de savoir si la multiplication exponentielle des possibilités d'orientation et de choix, offerte par les outils d'ingénierie auctoriale, en accroissant du même coup les risques de désorientation et de surcharge cognitive pour le lecteur, ne peuvent pas être considérés dans l'optique d'une doctrine « évolutionniste » de la littérature ou tout au moins de l'énonciation. En effet, face aux possibilités qu'offre l'hypertexte à la catégorie des « lecteurs » d'acquérir des compétences et des prérogatives sur le texte (et sur le sens) jusque là réservées à la « caste » des auteurs, ceux-ci mettraient en place, de manière le plus souvent inconsciente, des mécanismes de défense. En poussant à l'extrême toutes ces nouvelles possibilités sous couvert d'une utilisation expérimentale ou d'ordre stylistique, il s'agit pour survivre en tant qu'auteur, de saper méthodiquement la totalité des repères du lecteur, c'est-à-dire essentiellement ce qui constitue les fondements de la poétique aristotélicienne. Bien que nous ne croyions que peu à la thèse que nous venons de formuler ici⁴⁹, elle nous paraît s'inscrire légitimement dans le contexte de la renégociation de la carte énonciative qu'inaugure l'hypertexte. Et si elle doit être retenue, c'est en ce qu'elle renforce la problématique des dimensions politiques de l'énonciation, développées dans le point suivant.

4.2. Les nouveaux visages du lecteur.

A l'inverse de celui de l'auteur, l'un des éléments qui paraît fonder la légitimité de l'hypertexte comme objet d'étude dans le champ littéraire, est la renégociation des statuts du lecteur, en terme d'autorité partagée, voire de responsabilité. Avant de commencer à étudier ce que recouvre la réalité de ces nouveaux visages du lecteur, nous voulons d'abord, à l'instar de ce que nous venons de faire pour la fonction auteur, soustraire au champ de notre analyse tout ce qui peut-être vu comme la transposition plus ou moins avouée de postures énonciatives déjà opérantes et fonctionnelles dans une textualité plus « classique ».

A la sphère de l'ingénierie auctoriale fait naturellement écho celle de l'ingénierie lectorale (lecteur et auteur entretenant une interaction gémellaire). « *Comme devant toute technique dont l'usage tend toujours à permettre l'autonomie de l'utilisateur, la lecture du texte informatique invite à intégrer le mode d'emploi, à faire du lecteur le monteur-critique de la création littéraire.* » [Balpe 96]

⁴⁹ la littérature hypertextuelle actuelle semble en effet désormais avoir repris à son compte les codes littéraires traditionnels, même si elle tente constamment de les détourner. Si la nature de la perception de ces codes varie constamment, cela est davantage dû au contexte de lecture (temporalité de l'ordre de la session, interfaçage, etc.) qu'à la volonté de quelques-uns de préserver des prérogatives dépassées. De plus le nombre de ces nouvelles prérogatives octroyées aux auteurs (et pas uniquement en terme d'ingénierie) suffit à conforter leur autorité sur les textes.

Les seules notions que l'on trouve développées et argumentées dans la littérature critique sur ces aspects, sont toutes rattachées à ce que nous avons convenu d'appeler la sphère de l'ingénierie auctoriale. Ainsi [Bootz 96a] précise l'un des aspects possibles de cette ingénierie, qu'il appelle le « réalisateur » chargé « [d']assurer[r] une lisibilité en réduisant les constantes, même implicites, du texte-auteur au profit de variables calculées en fonction du contexte de lecture, et en subordonnant la gestion du détail au profit d'une organisation globale des séquences. ». De même, Eduardo Kac, poète, théoricien de la poésie digitale et exégète de son œuvre, rend ainsi compte de son « writing process » [Kac 91] :

- « 1. Génération et manipulation à l'aide d'outils digitaux d'éléments du texte (...) : étape de modelage.
- 2. Etude et décomposition préalable des multiples configurations visuelles que le texte pourra éventuellement adopter (...);
- 3. Rendu des lettres et des mots, c'est-à-dire assignement d'ombres et de textures à la surface des modèles (...);
- 4. Création des séquences animées (...);
- 5. Fichiers exportés vers un logiciel d'animation et édition des séquences (...);
- 6. Enregistrement sur pellicule des structures exactes (...);
- 7. Enregistrement séquentiel des scènes individuelles (...);
- 8. Synthèse holographique finale en lumière blanche. »

Ces activités relèvent effectivement de la sphère de l'ingénierie auctoriale, qui semble être parfaitement autonome par rapport à de quelconques procédés rhétoriques. Et s'il demeure une stylistique, elle sort du contexte littéraire pour se fondre dans celui du montage, de l'assemblage, de la cinétique, autant d'éléments se rapprochant de processus cinématographiques⁴⁶. Cette apparente « technicisation » peut sembler effrayante ou consternante à certains, cependant, l'écart qui sépare une analepse ou une incise narrative d'un flashback cinématographique n'existe que parce que le support change ; de plus, elle n'est pas si loin de la maîtrise « technique » qui était nécessaire à la création d'un sonnet académique⁴⁷.

Deux différences sont notables : d'abord le transfert de compétences, qui en même temps qu'il autorise l'entrée de certains dans la sphère du littéraire en exclut d'autres semblant pourtant autorisés de fait (les auteurs « classiques »). Ensuite, différence plus « essentielle », cette maîtrise technique repose essentiellement sur des constituants hors-langue (temps, topographie et mouvement)⁴⁸. Mais le travail de ces constituants se fait dans un sens et une intention qui sont les mêmes que ceux de la rhétorique classique : mettre une série de topoï au service de l'expression d'un sens.

Si l'on examine la nature des tâches dévolues à cette « ingénierie auctoriale », on constate que la plupart d'entre elles étaient déjà présentes et définies dans l'organisation des fonctions existant autour du texte dans la rhétorique scholastique médiévale, où la notion moderne d'auteur n'existait pas encore. Comme rappelé par [Barthes 66 p.76], on y trouve le scriptor qui recopie, le compiler qui complète ce qui a été

⁴⁶ le cinéma n'étant pas si éloigné que cela du littéraire si l'on se réfère à de nombreuses analyses critiques suggérant chez certains auteurs (Stendhal, Balzac ...) l'anticipation au moyen de processus stylistiques (focalisation) et narratifs (prolepse, analepse) d'éléments comme les travellings et autres flashbacks.

⁴⁷ avec ses règles formelles (forme fixe, harmonie du contenu entre quatrain et tercets) et sa rhétorique propre (deux structures rythmiques différentes pour les tercets).

⁴⁸ voir chapitre troisième, point 3.3 « Le texte comme lieu technologique ».

CONCLUSION : organisation hypertextuelle, pragmatique de la connaissance & écologie cognitive.....	p.372
1. Médiasphère, logosphère, mécanosphère et toposphère.	p.374
1.1. L'organisation hypertextuelle comme médiasphère.	p.374
1.2. L'organisation hypertextuelle comme logosphère.	p.374
1.3. L'organisation hypertextuelle comme mécanosphère.	p.375
1.4. L'organisation hypertextuelle comme toposphère.	p.375
2. L'herméneutique hypertextuelle comme pragmatique de la connaissance.	p.377
2.1. Intelligence collective et connaissance identitaire.	p.377
2.2. Intelligence collective et savoir communautaire.	p.379
3. Vers une écologie cognitive du cyberspace : penser le complexe.	p.380
3.1. Cyberspace.	p.380
3.2. Ecologie cognitive.	p.382
4. Notre contribution à une écologie cognitive : décrire des systèmes de dispersion.	p.383
Citations originales.	p.385
BIBLIOGRAPHIE	p.386
Bibliographie complémentaire.	p.410
ANNEXES.....	p.412
□ Annexe 1. Les « pères » de l'hypertexte.	p.413
□ Annexe 2. Carte de voisinage hypertextuelle.	p.416
□ Annexe 3. Proto-hypertextes et hypertextes.	p.417
□ Annexe 4. Stratégie des interfaces.	p.423
□ Annexe 5. Littérature informatique et générative.	p.425
□ Annexe 6. Recensement de la littérature hypertextuelle.	p.426
□ Annexe 7. « Patterns of hypertext ».	p.427
□ Annexe 8. Principaux systèmes hypertextuels.	p.429
□ Annexe 9. Taxonomie des hyperliens [Trigg 83].	p.433
□ Annexe 10. Figures de rhétorique : définitions.	p.435
□ Annexe 11. Modèle de domaine de la recherche d'information.	p.437
□ Annexe 12. Principes théoriques du projet FoRSIC.	p.441

TABLE DES FIGURES.

□ Chapitre premier : Le livre.

- Fig. 1 : Du dilemme au paradoxe. p.17
- Fig. 2 : Du Volumen à l'hypertexte. p.21
- Fig. 3 : Marques et masques de l'énonciation hypertextuelle. p.63
- Fig. 4 : Panorama de la littérature informatique. p.118

□ Chapitre second : le lien.

- Fig. 5 : « L'objet lien et ses composants » d'après [Fortes & Nicoletti 97]. p.150
- Fig. 6 : Influence de l'emboîtement des échelles sur la nature des nœuds hypertextuels. p.151
- Fig. 7 : Codage d'un lien hypertexte. p.155
- Fig. 8 : Nœuds-source possibles. p.156
- Fig. 9 : Vue synoptique des problématiques du lien. p.206
- Fig. 10 : « Transpointing windows » dans le système Xanadu. p.208
- Fig. 11 : Typologie englobante des propriétés invariantes des ancres hypertextuelles. p.229
- Fig. 11a : Typologie des propriétés rhétoriques des ancres. p.248
- Fig. 12 : Typologie des hypertextes. p.266
- Fig. 13 : Sérendipité structurelle et associative. p.274
- Fig. 14 : Principe de double orientation. p.277
- Fig. 15 : Carré sémiotique de la coopération idéale. p.284

□ Chapitre troisième : le lieu.

- Fig. 16 : Copie d'écran de la plateforme SEE-K. p.337
- Fig. 17 : Copie d'écran du dispositif SABRE. p.339
- Fig. 18 : SABRE : un exemple de ressource XML produite. p.340
- Fig. 19 : Architecture fonctionnelle de FoRSIC. p.340
- Fig. 20 : La conversion de connaissance d'après [Takeuchi & Nonaka 95]. p.344
- Fig. 21 : Eléments pouvant composer une ontologie. p.354
- Fig. 22 : Types ontologiques. p.357
- Fig. 23 : FoRSIC, une organisation hypertextuelle. p.367

□ Conclusion.

- Fig. 24 : Vers une écologie cognitive. p.376

TABLE DES TABLEAUX.

□ Chapitre second : le lien.

- Tableau 1 : Vues comparées des principes du rhizome, de l'hypertexte, du réseau. p.140
- Tableau 2 : Typologie des liens selon Landow. p.191
- Tableau 3 : Typologie des liens selon [DeRose 89]. p.192
- Tableau 4 : Typologie des liens selon [Baron et al. 96]. p.193
- Tableau 5 : Typologie des liens selon [Rao & Turoff 90]. p.194
- Tableau 6 : Typologie des liens selon [Thuring et al. 91]. p.195
- Tableau 7 : Typologie des liens selon [Parunak 91]. p.195
- Tableau 8 : Typologie des liens selon [Cleary & Bareiss 96]. p.196
- Tableau 9 : Typologie des liens selon [Fortes & Nicoletti 97]. p.196
- Tableau 10 : La rhétorique du lien hypertexte. p.240
- Tableau 11 : Vues comparées des invariants de navigation. p.287

□ Chapitre troisième : le lieu.

- Tableau 12 : Fonction et nature de l'organisation hypertextuelle. p.331
- Tableau 13 : La recherche d'information comme processus d'apprentissage. p.363
- Tableau 14 : Matrice ontologique de compétences génériques. p.364

4. Emergence de nouvelles subjectivités.

« Du point de vue du rapport aux œuvres, le cyberspace semble creuser un attracteur culturel que l'on résumera par trois propositions interdépendantes :

- 1) (...) ce sont les messages, de quelque ordre qu'ils soient, qui vont tourner autour des récepteurs, désormais situés au centre (inversion de la figure dessinée par les médias de masse).
- 2) Les distinctions établies entre auteurs et lecteurs, producteurs et spectateurs, créateurs et herméneutes se brouillent au profit d'un continuum de lecture-écriture. (...) (déclin de la signature).
- 3) les séparations entre les messages et les « œuvres », envisagés comme des micro-territoires attribués à des « auteurs », tendent à s'effacer. Toute représentation peut faire l'objet d'échantillonnage, de mixage, de réemploi, etc. Selon la pragmatique de création et de communication en émergence, des distributions nomades d'informations fluctuent sur un immense plan sémiotique déterritorialisé. Il est donc naturel que l'effort créateur se déplace des messages pour aller vers les dispositifs, les processus, les langages, les « architectures » dynamiques, les milieux. » [Lévy 81 p.121]

4.1. Les nouveaux masques de l'auteur : pour une ingénierie auctoriale.

L'intrusion de l'hypertexte dans la sphère du littéraire – en tant qu'exemplification des problématiques qui travaillent la sphère de la communication autour du modèle de Shannon et Weaver – n'a que peu changé la part et le statut dévolus à « l'auteur ».

Si l'on fait exception de l'ensemble des dénominations d'ordre essentiellement affectif ou émotionnel⁴³, et correspondant uniquement à l'image qu'un individu veut donner de lui-même et non à la réalité pragmatique d'une quelconque fonction liée à un processus d'écriture ou de production textuelle, la principale nouveauté révélée par l'hypertexte dans la sphère des postures énonciatives possibles d'un point de vue auctorial, est celle qui contribue à forcer un peu la distinction – par ailleurs toujours possible – entre le « fond » et la « forme » d'une œuvre. Ce niveau de granularité⁴⁴, s'il est la plupart du temps sans effet notable sur l'œuvre, peut cependant, dans certains cas extrêmes remettre en cause la nature même des « œuvres-numériques-hypertextuelles » en scindant de manière définitive et exclusive⁴⁵ les niveaux d'intervention – et donc d'autorité – de « l'auteur-responsable-du-fond » et de « l'auteur-ingénieur-responsable-de-la-forme ».

Si, d'un point de vue stylistique et rhétorique, l'existence de certaines pratiques d'écriture dédiées à l'environnement hypertextuel est maintenant admise, c'est le résultat de la reconnaissance de cet aspect de la fonction-auteur dans le paysage énonciatif du réseau.

« Si nous considérons « l'information mapping », l'une des rares méthodes d'hyperécriture, il y a analogie entre la carte géographique qui suit le contour d'un terrain et la structure de l'hypermédia qui suit le contour de la matière décrite (Horn, 1989). Dans sa perspective, Horn appelle l'auteur un analyste qui hiérarchise et classifie les nœuds d'information d'après leurs ressemblances et leurs différences. » [Rhéaume 93]

⁴³ « auteur-multimédia », « poète électronique », « directeur créatif », « web-author », « hyper-writer », etc ... On retrouve nombre de ces dénominations dans [Masson 00]

⁴⁴ représenté sur la fig. 3, p.63 par la branche « instances structurantes » ➔ « humaines »

⁴⁵ pouvant aller jusqu'à la plus radicale des distinctions : celle « biologique » qui différencie deux individus ...

section B

AVANT-PROPOS

ou

Hypo-thèse

Cet avant propos poursuit un triple objectif.

D'abord, il va nous permettre de faire état des motivations qui furent à l'origine de ce travail.

Ensuite, et sans être encore entré dans ce que nous présenterons en introduction comme notre problématique, il va permettre d'éclaircir quelques horizons terminologiques comme celui qui fait de l'articulation « hypertexte/hypermédia » une source fréquente de confusion.

Enfin, nous présenterons, sans tenter de les problématiser mais en les articulant autour des trois grands horizons de l'analyse auxquels elles se rattachent, un échantillon non exhaustif mais représentatif des définitions habituellement associées à l'hypertexte ; cette présentation, en donnant une idée de l'étendue du spectre des significations plus ou moins connotées de ce terme confirmera, du moins nous l'espérons, une double évidence : celle de sa richesse et de sa portée scientifique, et celle de sa nécessaire problématisation, hors laquelle les horizons de l'analyse que nous évoquions resteront étrangers à toute approche critique.

A. Aux origines de ce travail.

Définition de l'hypertexte : « *La science des relations et de la gestion des relations.* » Isakowitz T., Stohr E., Balasubramanian P., « *RMM : A Methodology for Structuring Hypermedia Design* », in *Communications of the ACM*, 38(8) 34-44, Août 1995. Cité par [Carr et al. 99a].

Cet avant propos ne saurait permettre de répondre à la question de savoir si l'hypertexte est ou non une science, fusse-t-elle celle des « *relations et de la gestion des relations* ». Il demeure cependant indéniable que l'hypertexte est un terme qui fait aujourd'hui partie de notre culture commune. Il est entré dans les pratiques de chacun. Que celles-ci soient d'ordre professionnel – comme l'interrogation de bases de données dans le cadre de la documentation – ou s'apparentent à la sphère des loisirs individuels – la navigation sur Internet – l'hypertexte est chaque fois présent, de manière plus ou moins transparente, plus ou moins avouée, plus ou moins explicite.

Initialement perçu comme l'avatar caractéristique de l'ère numérique, il a eu ses effets de mode, qui commencent à peine à s'estomper. Mais ce qui le rend fascinant, et qui fait qu'il est actuellement présent dans tous les champs du quotidien, est sa nature associative.

L'association comme cause et conséquence d'un certain type « d'organisation », que cette organisation soit celle d'un ensemble de personnes interagissant et collaborant dans un but commun, ou bien celle qui caractérise le fonctionnement associatif de la pensée humaine :

- toute l'acquisition du langage consiste à associer des mots et des objets, à désigner des abstractions par des concepts,
- la plupart des techniques de rééducation associées aux pathologies de la mémoire tendent à recréer ces associations originelles,
- tout effort intellectuel, du plus simple au plus complexe, passe par l'activation d'un réseau d'associations qui permettent à la pensée de se mettre en place et de saisir les objets et/ou les concepts qu'elle vise à appréhender,

Citations originales.

Point 1. Le livre.

- [Moulthrop 97a] « *Codex is thus an essentially conservative form, a means of exactly repeating knowledge or fictional discourse validated over time. It's the supreme discursive expression of the sedentary, the established, the legitimate.* »
- [Eco 96] « *Régis Debray has observed that the fact that Hebrew civilization was a civilization based upon a Book is not independent on the fact that it was a nomadic civilization. (...) If you want to cross the Red Sea, a scroll is a more practical instrument for recording wisdom. By the way, another nomadic civilization, the Arabic one, was based upon a book, and privileged writing over images.* »
- [Moulthrop 97a] « *Hypertext and its fictions (...) constitute an excursion beyond the domain of the codex, a project we might call post-bibliocentrism.* »

Point 2. Auteur(s) et autorité.

- [http://www.w3c.org] « *An author is a person or program that writes or generates HTML documents. An authoring tool is a special case of an author, namely, it's a program that generates HTML.* »
- [Barnes 95] « *Notions of origin have no place in electronic reality. The production of the text presupposes its immediate distribution, consumption, and revision. All who participate in the network also participate in the interpretation and mutation of textual stream. The concept of author did not so much die as it simply ceased to function. The author has become an abstract aggregate that cannot be reduced to biology or to the psychology of personality.* »
- [Amerika 96] « *some characters die in one scenario and continue living in another. That's the way I think about the real world. (...) The hypertext writer actually can exercise an infinitely greater control over what the reader will see and the sequence in which he or she will read than a writer of print texts.* »

Point 3. Lecteur(s) et lectures.

- [Rau 00] « *Many of the second generation hypertext-critics even claim that hypertext imposes far more restrictions on the text and the reader than good, old linear story-writing.* »
- [Lavagnino 95] « *As we have learned from research into the history of the book, we can't understand reading without thinking about the entire system we have built to support it.* »
- [http://www.w3c.org] « *A user is a person who interacts with a user-agent to view, hear or otherwise use a rendered HTML document.* ». « *User-agent : any device that interprets HTML documents. User agents include visual browsers, non-visual browsers, search robots, proxies ...* ». »
- [Rau 00] « *A hyperfiction is like a love-story : Two people meet. They fall in love. They quarrel and part. They reconcile.* »
- [Coover 98] « *Hypertext also shares with dreams the spatializing or dissolving of time [...].* »
- [Miles 00] « *Hypertext, perhaps more so than most other media, makes a virtue of readerly context, and its the fluidity of this context that precludes any normative description or classification of syntagmatic series, their meanings, and their applicability prior to any particular hypertext's singular instantiation. The comprehension of discursive structure in hypertext is volatile to the extent that it is pragmatically, not grammatically, determined, and so remains outside of normative prediction and pattern.* »

exception notable, « [...] que [le lecteur ordinaire] avance dans sa lecture avec la certitude d'aller vers un dénouement qui éclairera rétroactivement les séquences lues, » et qu'à l'inverse, « [le lecteur d'hypertexte] élabore sa propre intrigue au sein d'un espace géographique. C'est cet espace, avec ses repères cardinaux qui lui sert de guide et qu'il cherche à reconstruire pour lui donner sens. » [Clément 95] Reste à savoir si Thésée (notre lecteur hypertextuel) dispose ou non du fil d'Ariane qui lui permet de s'orienter : cela dépend uniquement des choix faits par l'auteur ou par l'initiateur du texte. La première conception semble donc encore s'imposer. Il faut pourtant lui apporter une nouvelle nuance. En effet, la lecture d'un texte de facture classique est une lecture in-fine, téléologique. La lecture d'un hypertexte est une lecture « in-nomine », au nom de notre seule subjectivité. L'hypertexte est un espace offert à l'expérimentation et à la mise en place d'une carte mentale⁴². Le « *larvatus prodeo* » (« j'avance masqué ») de l'auteur classique s'efface pour laisser place au « miroir sans le masque » du lecteur hypertextuel.

3.6.3. Ariane ou le minotaure.

L'originalité du territoire lectoral tel qu'il peut être défini dans l'espace que tisse l'hypertexte vient de ce que les deux figures déterminantes ne sont plus celles de Thésée et d'Icare, du lecteur et de l'auteur, du déchiffreur et du traceur, mais bien celles d'Ariane et du Minotaure et que ces personnages deviennent interchangeables, qu'ils sont les masques derrière lesquels s'abritent et se réfugient tour à tour l'auteur et le lecteur. Ils correspondent à l'expression de deux forces parfaitement antagonistes, qui, parce qu'elles s'équilibrent mutuellement en termes d'intensité, permettent au discours hypertextuel de déployer une force d'inertie qui l'empêche de s'effondrer sous son propre poids, sous sa propre densité.

La figure du Minotaure rassemble les aspects centrifuges de cette force : elle dispose des attributs de centralité (le minotaure est selon le récit fondateur du mythe au centre du labyrinthe), de passivité (il attend que l'on vienne à lui). Si l'hypertexte existe, c'est parce qu'il postule l'existence d'une signification « minotauresque », fantasmée, toujours (provisoirement) centrale et toujours en mouvement, à laquelle il faut se préparer à être confronté, de laquelle il faut être constamment « en quête » pour que le labyrinthe du sens continue d'exister et de pouvoir être parcouru.

A l'inverse, Ariane incarne tout un éventail d'aspects centripètes : elle est celle par qui l'on peut s'extraire de la forme, elle est une tension permanente vers tout ce qui a trait à l'extériorité. C'est par elle que l'inertie devient une dynamique. C'est dans l'un des linéaments de son fil qu'existera la lecture, c'est-à-dire le parcours que nous nous apprêtons à faire en pénétrant dans le labyrinthe.

⁴² voir chapitre deuxième, point 5 « Stratégies de navigation ».

- notre connaissance actuelle des mécanismes biologiques qui président à la pensée et qui sont mis en œuvre dans le cerveau repose sur des modèles associatifs autour, principalement, de réseaux de neurones.

Si l'hypertexte, dans sa quotidienneté, est effectivement l'un des paradigmes mis au jour par la science informatique, au vu de l'inventaire indicatif qui précède, l'hypertextualité n'est pas réductible à l'hypertexte en ce qu'elle touche au plus intime de notre part d'humanité. De la psychologie à la biologie, de l'interprétation des rêves à la neurologie ou à la physiologie, de la sociologie à la philosophie, toute approche ou toute étude expérimentale visant à mieux comprendre comment « fonctionne » l'esprit humain, quelles sont ses spécificités et quels sont les mécanismes lui permettant de communiquer¹, possède de fait une dimension associative, hypertextuelle.

Pour définir le « cyberspace » dans son désormais classique **Neuromancien**, [Gibson 85 p.64] le décrit comme une « *hallucination consensuelle vécue quotidiennement en toute légalité par des dizaines de millions d'opérateurs.* » Voilà sans doute l'essence du choc culturel que constitue l'avènement d'Internet et du mode si particulier de navigation qui lui est associé. Car dans la vision littéraire prémonitoire de Gibson comme dans les aspects les plus pragmatiques de notre réalité quotidienne, l'hypertexte apparaît comme le principe fédérateur de toute une série complexe d'interactions entre des êtres, des documents et des idées ; il inaugure et caractérise du même coup une réalité nouvelle des organisations : à un certain niveau d'échelle et indépendamment de toute méthode d'analyse, tous les éléments qui composent l'hypertexte sont reliés ; cette homogénéité absolue, cet irrévocable déterminisme connexionniste, par les collaborations et les interactions fortuites ou délibérées qu'il occasionne, est sinon une chance, du moins un formidable terrain de questionnements touchant à la plupart des domaines connus de la connaissance.

Comment dès lors ne pas se demander dans quelle mesure ces interactions, ces collaborations, sont organisées de manière téléologique ? En quoi révèlent-elles une cohérence ? De quel type de savoir, d'entité (« *hypercortex* ») sont-elles révélatrices ? Comment, devant ce qui a tous les traits d'un apparent chaos ne pas se mettre en quête de principes organisateurs ?

Voilà quelques-unes des motivations qui inaugureront le questionnement à lire dans ce travail.

B. Précision terminologique.

Si, comme la partie suivante en fera la démonstration, les définitions de l'hypertexte recouvrent des vues souvent très différentes, il est une manière d'aborder la question qui fait l'unanimité, c'est celle du

¹ qu'il s'agisse ici encore de communication inter-personnelle ou de communication intra-cellulaire.

rapport d'inclusion qui lie l'hypertexte à l'hypermédia², le second héritant d'une dimension générique que ne possède pas le premier. Pour autant, cette unanimité n'exclue pas la confusion : l'usage du terme hypermédia fait le plus souvent référence à un support de nature particulière (cédérom, sites web, etc.), combinant plusieurs types de médias (son, image, vidéo). Il reste alors à l'hypertexte à se choisir une signification entre celle, inappropriée, de données textuelles accédées sur écran et celle, fruit d'une métonymie réductrice, des liens hypertextuels qu'il permet de mettre en place dans tout type d'hypermédia. Comme nous aurons l'occasion de le montrer dans le premier chapitre de notre travail, la question du support, pour autant qu'elle demeure un angle d'approche légitime de la question hypertextuelle, n'est à notre sens qu'une problématique « de surface »³.

Voilà pourquoi, afin de clarifier notre propos et notre pensée, nous choisissons d'inverser la relation d'inclusion qui lie hypertexte et hypermédia et de considérer que le second s'inscrit dans le cadre d'analyse offert par le premier, l'hypertexte permettant d'évoquer simultanément les questions liées à la nature du support ou du média et celles liées au type d'organisation qu'il met en œuvre. Si nous sommes amenés à sortir momentanément de cette convention de lecture, nous le préciserons au cours de notre texte.

C. Hypertexte(s) ?

□ De Nelson à Genette ...

La première occurrence du concept d'hypertexte date de 1965. L'auteur de ce néologisme, Théodore Nelson, est philosophe de formation. Il souffre d'une forme extrême d'un syndrome affectant les capacités d'attention, perdant sans arrêt le fil de ses pensées.

« L'idée m'est venue en octobre - novembre 1960 alors que je suivais un cours d'initiation à l'informatique qui, au début, devait m'aider à écrire mes livres de philosophie. Je cherchais un moyen de créer sans contraintes un document à partir d'un vaste ensemble d'idées de tous types, non structurées, non séquentielles, exprimées sur des supports aussi divers qu'un film, une bande magnétique, ou un morceau de papier. Par exemple, je voulais pouvoir écrire un paragraphe présentant des portes derrière chacune desquelles un lecteur puisse découvrir encore beaucoup d'informations qui n'apparaissent pas immédiatement à la lecture de ce paragraphe. » Ted Nelson. Cité par [Baritault 90 p.190].

Philosophie. Mémoire.

Comme en atteste [Funkhauser 00] :

*« Selon une note bibliographique dans **Dream Machines**, « L'hypertexte », un article de Nelson, apparaît dans les actes de la conférence de la Fédération Mondiale de la Documentation en 1965. Cependant, ce n'est qu'à partir de **Dream Machines** que le débat autour de ce concept est publié à grande échelle. »*

² [Rhéaume 96] propose de distinguer le multimédia qui « concerne les canaux de transmission », l'hypermédia représentant les « liens entre tous ces objets » et les sociomédias désignant « le facteur humain ». Ce dernier terme est emprunté à Barrett E., **Sociomedia**, Cambridge, Ma, The MIT Press, 1992.

³ Sur ce point de terminologie on pourra notamment consulter la page de la base de connaissance des P.U.F., à l'entrée « Hypertexte/Hypermédia » <http://www.imprimeriedespuf.com/cadre6.htm>

3.6. Le territoire lectoral.

« L'hypertexte, peut-être plus que les autres médias, fait du contexte de lecture une vertu, et c'est la fluidité de ce contexte qui prévient toute description normative ou toute classification de séries syntagmatiques, leurs significations et la manière dont elles peuvent être appliquées étant un préalable à toute instanciation particulière des singularités d'un hypertexte. La compréhension de la structure discursive dans un hypertexte est volatile dans les limites où elle est pragmatiquement et non grammaticalement déterminée, et reste ainsi hors de toute prédiction et de tout motif normatifs. » [Miles 00]

Il reste au lecteur à se frayer un chemin, à construire l'itinéraire de sa lecture. La part de liberté de ce dernier est dépendante du contexte d'élaboration et de la manifestation choisie par et pour cet hypertexte. Comme nous le verrons dans notre étude des genres hypertextuels, les règles de navigation – et donc de lecture – peuvent varier sur une échelle qui va de l'automatisation complète des mécanismes de liaison et d'enchaînement, jusqu'à une navigation totalement intuitive, voire ambiguë parce que présentée comme libre sous des dehors contraints ou inversement. L'hypertexte offre un nouvel éclairage à l'ancienne controverse littéraire tenant à la finalisation de toute création artistique.

3.6.1. L'architecte et le labyrinthe.

Pour les tenants de ce que nous pourrions qualifier d'un postulat ontologique du sens, « *Le lecteur (...) progresse dans la sécurité. Aussi loin qu'il puisse aller, l'auteur est allé plus loin que lui.* » [Sartre 48 p.60] Cette assertion devient évidemment caduque si on l'applique telle quelle à l'hypertexte. Elle conserve une part de pertinence si on l'envisage du point de vue de « l'intentio auctoris » qui peut être une garantie suffisante de sens. Mais si l'idée de Sartre demeure fondée, sa formulation est désormais dépassée. Les aspects pérennes de cette conception viennent des analogies qu'elle autorise avec l'ancienne dialectique de l'architecte et du labyrinthe : quelle que puisse être la diversité des chemins empruntés, quelle que puisse être la réussite de l'opération (en sortir ou y rester emprisonné), quel que puisse être le pourcentage d'espace parcouru, le plan du labyrinthe est fixé à l'avance et demeure immuable. On retrouve cette conception chez [Blanchot 55 p.267] pour qui : « (...) *la part du lecteur, ou ce qui deviendra, une fois l'œuvre faite, pouvoir ou possibilité de lire, est déjà présente, sous des formes changeantes, dans la genèse de l'œuvre.* » Le corrélat de cette vision des choses est évidemment l'omniscience de l'auteur : c'est parce qu'il dispose d'une antériorité – supposée non-discutable – dans la chronologie de l'écriture, que l'on peut considérer que l'émergence du sens que font rétrospectivement apparaître les lectures successives de l'œuvre est, de toute éternité, également anticipée par ce même auteur. Or nous avons vu en quoi les « sessions » hypertextuelles nuancent cette vision.

3.6.2. Le complexe de Thésée.

Bien qu'il soit impossible de généraliser à l'ensemble des œuvres sur support traditionnel le déroulement qu'impose la linéarité matérielle du discours, il est tout au moins permis d'affirmer, sauf

dynamique structurelle que recouvre la réalité hypertextuelle, mieux vaudrait parler d'ouverture, une ouverture lancinante, qui sous-tend le flux du discours mais ne l'amène jamais véritablement jusqu'à cet état d'achèvement que recouvre la notion « *d'œuvre ouverte* ». Sans l'activation de la lecture, l'hypertexte reste aussi fermé que toute autre œuvre. Une fois sa force d'inertie activée, elle est un mouvement perpétuel d'ouverture qui ne tend vers aucun état stable, qui n'existe et ne perdure que dans le moment (session) de son activation.

« Ouvrir le texte, poser le système de sa lecture, n'est donc pas seulement demander et montrer qu'on peut l'interpréter librement ; c'est surtout, et bien plus radicalement, amener à reconnaître qu'il n'y a pas de vérité objective ou subjective de la lecture, mais seulement une vérité ludique. » [Barthes 84 p.35] Cette dimension du « jeu », d'un jeu dont les participants sont des « je », s'intègre parfaitement dans l'histoire de la notion d'hypertexte. Les premiers hypertextes sont en effet issus de la tradition du jeu de rôle, et les premières communautés virtuelles à se former autour de l'hypertexte et à l'utiliser comme support du jeu, sont des communautés de joueurs⁴⁰.

Une fois intégrées ces nouvelles composantes que sont le temps et le mouvement de manière opératoire (comme le permet l'hypertexte), cet aspect ludique apparaît évident et le développement actuel de l'industrie du jeu en réseau, en plus d'être un indicateur sociologique fort de l'impact de l'organisation hypertextuelle sur notre réalité quotidienne, se révèle un point d'observation très pertinent pour l'analyse de la « stratégie » des interfaces⁴¹ que l'hypertexte met en place.

« (...) une lecture « vraie », une lecture qui assumerait son affirmation, serait une lecture folle, non en ce qu'elle inventerait des sens improbables (des « contresens »), non en ce qu'elle « délirerait », mais en ce qu'elle percevrait la multiplicité simultanée des sens, des points de vue, des structures, comme un espace étendu hors des lois qui proscrivent la contradiction (le « Texte » est la postulation même de cet espace). » [Barthes 84 p.46]

On peut également remarquer que parmi les réflexions littéraires ayant présidé à la mise en place de l'hypertexte tel que nous le connaissons aujourd'hui, les investigations stylistiques oulipiennes de Queneau (**Cent mille milliards de poèmes**) et autres Pérec furent déterminantes, précisément du fait de la revendication affirmée de leur côté ludique. Quand il est assumé comme tel, l'hypertexte acquiert toute sa stature, et le texte ne se contente plus d'être la postulation d'un espace : il génère cet espace et nous autorise du même coup à l'investir.

⁴⁰ voir le point 8.3 « En quête de genres hypertextuels » de ce chapitre.

⁴¹ voir annexe 4. « Stratégie des interfaces ».

Documentation.

Dix-sept ans plus tard, mais encore huit ans avant que ne se tienne à Aberdeen la première conférence sur l'hypertexte, c'est un autre auteur, lui aussi friand de néologismes qui impose son idée de l'hypertexte, dans le champ de la critique littéraire cette fois.

« J'appelle donc hypertexte tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple (nous dirons désormais transformation tout court) ou par transformation indirecte (nous dirons imitation). » [Genette 82 p.16]

Littérature.

Sans point commun apparent avec l'idée de Nelson, il est intéressant de remarquer comment, au point actuel de l'évolution technologique, les deux définitions entrent sans peine en résonance, laissant entrevoir un champ épistémologique à la fois ouvert et complexe dans lequel les associations de l'un font écho aux « dérives » de l'autre.

Depuis lors, tous ceux, auteurs, critiques, théoriciens, ingénieurs, qui se sont intéressés à l'hypertexte ont proposé leur propre définition, comme s'il ne pouvait être question d'un quelconque consensus, ou comme si, plus exactement, ils éprouaient le besoin de s'approprier de manière forte et différenciée l'un des aspects que recouvre la réalité hypertextuelle, de se positionner par rapport à cet aspect, et de le développer à l'exclusive des autres, comme une finalité en soi dans un champ disciplinaire n'évoquant souvent l'interdisciplinarité que comme un alibi permettant de mieux s'en démarquer.

Nous avons choisi d'organiser l'inventaire – non exhaustif mais clairement représentatif – de ces définitions selon trois axes qui sont ceux adoptés pour l'organisation de notre travail et que nous reprendrons en détail dans l'exposé de notre problématique. Le premier de ces axes est celui de la marge, de la différenciation, celui de la fin d'une certaine idée de la civilisation du « Livre » : l'hypertexte y est défini par contraste avec toutes les notions, rôles, structures et supports traditionnels, stigmatisant la nécessité de forger de nouveaux cadres théoriques. Le deuxième axe est celui de l'émergence qui, prenant acte des nouveaux outils à notre disposition et de la structuration achevée de nouveaux concepts, propose de s'engager résolument dans une démarche de réappropriation des codes de communication qui leur sont habituellement associés et fait de l'hypertexte plus qu'un outil technologique : une technologie de l'intelligence. Le troisième axe enfin, prend résolument parti pour la construction d'une nouvelle écologie cognitive, sous les conditions et contraintes précédemment inventoriées.

C. a/ L'hypertexte, ou la fin d'une certaine idée du Livre.

Aucun champ disciplinaire ne se construit *ab nihilo*, il doit d'abord se démarquer d'un héritage de notions et de méthodes. Dans le cas de l'hypertexte, cet héritage premier est clairement celui du texte comme référent culturel inamovible depuis le moyen-âge et l'invention de l'imprimerie. L'hypertexte, comme en atteste son étymologie, demeure un texte, mais : « (...) un texte modulaire dynamique, lu de manière non-

séquentielle, non-linéaire, composé de 'nœuds' ou fragments d'information, qui comprennent des 'liens' associés à d'autres nœuds. » [Poyeton 96]. Comme [Moulthrop 95] fut l'un des premiers à le souligner, l'hypertexte fait écho à la vision de Barthes : « Bien que tout document hypertextuel reste un objet limité et définissable, cet objet s'apparente davantage à la notion de « texte » chez Barthes – un réseau dynamique d'idées, indéfini dans ses limites et changeant à travers le temps – qu'à une « œuvre » littéraire téléologiquement fermée. » Voilà sans doute l'une des raisons de la difficulté critique à saisir d'une manière autrement qu'intuitive la nature profonde du phénomène hypertextuel : « Un vrai hypertexte est une sorte d'image de la textualité plutôt que l'une de ses réalisations. » [Bennington 95]

D'autres préfèrent aborder l'hypertexte sous l'angle de la lecture qui peut en être faite :

« Sera désigné comme hyperdocument tout contenu informatif informatisé dont la caractéristique principale est de ne pas être assujéti à une lecture préalablement définie mais de permettre un ensemble plus ou moins complexe, plus ou moins divers, plus ou moins personnalisé de lectures. (...) Un hyperdocument est donc tout contenu informatif constitué d'une nébuleuse de fragments dont le sens se construit, au moyen d'outils informatiques, à travers chacun des parcours que la lecture détermine. » [Balpe 90 p.6]

Ce postulat ainsi posé, il devient évident que quelle que soit la forme hypertextuelle choisie, nous serons toujours dans le cas de figure suivant : « L'hypertexte est un système infiniment dé-centrable et re-centrable dont le point de focalisation provisoire dépend du lecteur. » [Landow 92 p.11]. Il semble donc que ce soit le lecteur qui fasse l'hypertexte et non l'inverse. D'autant que l'hypertexte fournit l'occasion d'une percée méthodologique qui radicalise ce genre de point de vue :

« L'hypertexte est une manière d'interagir avec les textes et non un outil spécifique pour un but unique. Vous ne réalisez ce qu'est – ou ce que peut être – l'hypertexte qu'en en consultant un pendant une demi-heure. Une fois pris dans sa nature interactive, vous commencez alors à imaginer un immense éventail d'applications possibles. » M. Heim⁴.

Après s'être construit sur les bases d'une textualité à tout le moins étendue, l'hypertexte semble alors s'offrir à l'analyse sous l'angle des interactions qu'il autorise avec les textes. « L'hypertexte est un document virtuel - qui n'est jamais globalement perceptible - dont l'actualisation d'une des potentialités est conditionnée par l'effectivité de la lecture » [Claeyssen 94]. Se dessine ainsi progressivement une vectorisation nouvelle du schéma de la communication, où la place de la lecture et du lecteur migre de l'aval vers l'amont de la production littéraire.

A force d'aller toujours plus avant dans la proximité des trois entités qui fondent la notion d'hypertextualité (texte – auteur – lecteur), celles-ci se rapprochent sans pourtant jamais se confondre. Ce qui change, ce n'est pas la perception que nous avons des fonctions dévolues à chacune d'elles, mais la perception des rapports organisationnels qui les lient. D'une organisation fonctionnant sur un schéma pyramidal classique à deux dimensions (avec le texte comme sommet et le lecteur et l'auteur comme base), l'hypertexte marque le passage vers un espace multidimensionnel⁵ dont ces trois entités sont autant de formes possibles et mouvantes.

⁴ **The Metaphysics of Virtual Reality**, New-York : Oxford University Press, 1993. Cité par [Barnes 94 p.26].

⁵ baptisé par certains « multivers » ou « dociverse », notions sur lesquelles nous reviendrons dans notre troisième chapitre.

psychologisante, avait pour objet de recontextualiser selon des préoccupations et des finalités spécifiques, les enjeux ayant présidé à l'inauguration du discours envisagé. « Ces quatre termes : lecture - trace - déchiffrement - mémoire (...) définissent le système qui permet, à l'habitude, d'arracher le discours passé à son inertie et de retrouver, un instant, quelque chose de sa vivacité perdue. » [Foucault 69 p.162]

L'hypertexte, dès lors qu'il demeure dans le champ d'une lecture, s'actualise spontanément, sans effort, et rend disponible l'ensemble des mécanismes de sa génération. A l'inverse, dès qu'il sort du champ de cette lecture, il « meurt », la trace numérique laissée étant par essence moins prégnante que l'empreinte matérielle de l'écrit sur support papier.

En toute rigueur, il faut ici remarquer que certains critiques – visionnaires ? – avaient en quelque sorte préparé le terrain des nombreuses innovations hypertextuelles. Les concepts étaient prêts et n'attendaient que de pouvoir s'incarner et d'être expérimentés. Le discours d'[Eco 85 p.61] est à ce titre particulièrement significatif : « Un texte, tel qu'il apparaît dans sa surface (ou manifestation) linguistique, représente une chaîne d'artifices expressifs qui doivent être actualisés par le destinataire. » Alors même que l'hypertexte n'est pas encore constitué, l'appareillage critique permettant de disséquer ses mécanismes les plus fins est déjà opérationnel : les propriétés cinétiques qui font sa force sont préfigurées par l'idée d'un texte qui « apparaît », le mode consultation qui le caractérise – interface – est parfaitement anticipé par l'évocation d'une « surface » textuelle, la notion de « chaîne » (au sens de chaîne de caractères) est au cœur de ses mécanismes de génération et le besoin permanent d'actualisation est déjà explicitement formulé.

3.5. Le mouvement de la lecture.

Si les propriétés cinétiques de ce matériau textuel feront l'objet d'un développement spécifique dans le suite de ce travail, la lecture en tant qu'expression d'une volonté hérite elle aussi d'une certaine forme de cinétisme : « (...) l'objet littéraire est une étrange toupie qui n'existe qu'en mouvement. Pour la faire surgir, il faut un acte concret qui s'appelle la lecture (...). » [Sartre 48 p.48] Quel que soit son support – écrit ou virtuel – le texte reste inerte tant qu'il n'est pas parcouru, tant que le réseau de sens qui constitue sa trame n'est pas activé. Une fois cette dynamique activée, impulsée, la lecture semble comme dépassée par sa propre dynamique, par sa force d'inertie :

« La lecture, ce serait en somme l'hémorragie permanente, par où la structure – patiemment et utilement décrite par l'analyse structurale – s'écroulerait, s'ouvrirait, se perdrait, conforme en cela à tout système logique qu'en définitive rien ne peut fermer – laissant intact ce qu'il faut bien appeler le mouvement du sujet et de l'histoire : la lecture, ce serait là où la structure s'effle. » [Barthes 84 p.48]

Ainsi, quelle que puisse être la densité et la complexité de la structure, et parce qu'il permet de maintenir non plus artificiellement mais concrètement la permanence de l'interaction, l'hypertexte élabore le mouvement du sujet lisant en même temps que celui-ci le modèle. On pense bien entendu ici à la notion « d'œuvre ouverte » [Eco 65], mais cette expression traduit un état stable, figé ; pour rendre compte de la

de gérer des « sauvegardes »³⁷, mais aussi l'apparition, le défilement, le surgissement du texte, et ce avec une précision chronométrique³⁸. Les mêmes paramètres peuvent être réinitialisés ou adaptés par le lecteur. Cette gestion de la temporalité du continuum lecture-écriture, apparue dès les fondements grammaticaux et syntaxiques de SGML³⁹, si elle n'atténue pas les désagréments de la lecture sur écran, atteste de l'intérêt de ce support et de ce mode d'interaction.

Dans les sinuosités nouvelles de ce rapport au temps, la lecture est au plus près de l'inscription, de la trace, et de la mémoire laissée par cette trace. De nouvelles mémoires se construisent, virtuelles, arbitraires, éphémères ou fixées, et l'acte lectoral y joue une part déterminante :

« Le travail lectoral du savant est de canaliser dans une mémoire artificielle l'abondance hémorragique de l'espace et du temps où prolifèrent des événements et des singularités qui, dépourvus des essences conventionnelles qui les authentifiaient comme réplcation des prototypes idéels, acquièrent des spécificités qu'il faudra bientôt tabuler. » [Damien 95 p.211]

Parce qu'il en termine avec une certaine idée de la linéarité – concept qui n'a de sens que par les conditions de temporalité qu'il fonde et qui sont de l'ordre de la succession et de la durée – l'hypertexte conditionne, par contamination nécessaire, toute la mémoire du collectif qui s'y donne à lire.

« Souvent, cette lecture [de commentaire et d'interprétation] aboutit à faire dire au texte non ce qu'il a dit à ses contemporains, mais ce qu'il a à dire aux nôtres, et que vraisemblablement il n'a jamais dit comme tel. De telles lectures des textes ne sont pas méta-chroniques (elles ne rejoignent pas les textes « tels qu'en eux-mêmes » par dessus le temps), elles sont proprement ana-chroniques : elles mêlent de notre présent dans leur passé. » [Varet 97]

En se déclinant presque exclusivement sous des modalités palimpsestiques sans cesse renouvelées, l'hypertexte continue de se défaire du diachronique et parler de « contemporains » n'a guère de sens étant donné le caractère instantané des processus de lecture-écriture. S'il subsiste encore un « avant » et un « après », l'intervalle auxquels ils s'appliquent n'est plus que celui, quasi-instantané, de l'expérience lectorale. Pour le généticien des textes, les perspectives sont immenses : toute trace peut être archivée, stockée, reproduite et exhumée, et ce à chaque instant, avec une permanence garantie. La critique littéraire a évidemment tout à y gagner et peut s'investir dans la tâche que lui assignait [Genette 69 p.48] avec des moyens qu'il ne soupçonnait pas : « (...) cette réintégration du passé dans le champ du présent est une des tâches essentielles de la critique. »

La lecture avait jusqu'alors toujours constitué le seul point d'entrée possible pour accéder aux mécanismes de l'écriture. Toute approche critique, qu'elle soit normative, structuraliste, linguistique ou

³⁷ Sur cette fonctionnalité particulière de sauvegarde que partagent les hypertextes et les jeux vidéos, [Amato 01] qualifie la temporalité dont elle témoigne d'« Uchronie » : « L'uchronie désigne la reconstruction de l'histoire d'une période, à partir de données supposées, hypothétiques, fictives ; en d'autres termes, témoignant d'une conception de l'histoire qui prétend la réécrire, non telle qu'elle fut en réalité, mais comme elle aurait pu ou dû être. Réalisant le vœu de savoir « ce qui se serait passé si » les choses, les choix, les enchaînements avaient été différents, le retour en arrière répond à une envie de concrétiser une maîtrise de ce temps qui nous échappe ordinairement. »

³⁸ Par exemple à l'aide d'une simple ligne de code écrite en JavaScript, langage informatique compatible avec le HTML.

³⁹ SGML (Standard Generalized Markup Language) est « l'ancêtre » de HTML, le langage à partir duquel HTML a été écrit et pensé. Il distingue trois types d'informations constitutives de tout document : sa structure logique, la nature de ses données et tout ce qui relève de son apparence (typographie, mise en page).

« Selon une première approche, l'hypertexte numérique se définirait donc comme une collection d'informations multimodales disposée en réseau à navigation rapide et 'intuitive'. (...) Suivant une seconde approche, complémentaire, la tendance contemporaine à l'hypertextualisation des documents peut se définir comme une tendance à l'indistinction, au mélange des fonctions de lecture et d'écriture (...) qui a pour effet de mettre en boucle l'extériorité et l'intériorité, dans ce cas l'intimité de l'auteur et l'étrangeté du lecteur par rapport au texte. » [Lévy 88 p.42]

Ce qui se joue ici n'est rien moins que la redéfinition de l'intertextualité vécue comme « la perception par le lecteur de rapports entre une œuvre et d'autres qui l'ont précédée ou suivie », et qui ne saurait désormais être envisagée sans prendre en compte la notion d'interaction. « L'hypertexte peut s'envisager comme un système à la fois matériel et intellectuel dans lequel un acteur humain interagit avec des informations qu'il fait naître d'un parcours et qui modifient en retour ses représentations et ses demandes. » [Clément 95]

La figure de la récursivité est l'aboutissement logique d'un cycle d'interactions mené à terme. Les apports de la cybernétique – notamment l'idée de feedback – seront incontournables pour rendre compte de ce continuum. « Espace ouvert de complexités disponibles à des infinités de parcours qui, eux-mêmes, instantanément, s'y inscrivent comme autant de nouvelles données constitutives. » [Balpe et al. 95 p.9]

La tendance générale des questionnements liés à l'hypertextualité constitue souvent un aveu d'impuissance devant l'aspect insaisissable de cette dernière, devant l'incommensurable totalité dont elle prétend rendre compte. « Les mathématiciens et les informaticiens emploient 'hyper' pour désigner ce qui dépasse trois dimensions (hypercube, hyperespace et même hypertemps). Notre vue ne peut percevoir que trois dimensions : ce qui est hyper n'est donc plus percevable à l'œil nu. C'est bien le cas des hypertextes. » [Otman 96]

Certes un hypertexte n'est plus percevable à l'œil nu. Mais qu'en est-il des textes « classiques » ? La forme même du *codex*⁶ rend la saisie visuelle globale d'une œuvre impossible. Qui peut prétendre avoir parcouru d'un seul regard *Le Rouge et le Noir*, *L'Assommoir*, ou *Madame Bovary* ? Tout au plus peut-on embrasser d'un seul coup d'œil le réceptacle de ce texte, c'est à dire le livre. Mais le livre n'est pas le texte.

Pour ne pas rester sur ce qui ressemble à un constat d'échec, il faut être capable de changer nos repères. A l'instar de la quasi totalité de nos mathématiques qui n'auraient aucun sens s'il fallait les démontrer dans un espace euclidien à deux dimensions, l'hypertexte offre à l'analyse critique ces nouveaux repères, ces dimensions supplémentaires, non-euclidiennes de la pensée. Il permet de saisir la dynamique de transformation et de réorganisation qui affecte l'ensemble des processus de communication et pour lesquels la perspective offerte conjointement par la littérature et les sciences de l'information et de la communication se révèle particulièrement éclairante⁷.

⁶ par opposition au *volumen* (feuilles manuscrites de papyrus roulées), le *codex* désigne la forme actuelle du livre. Voir aussi le point 1 « Le livre » du chapitre premier.

⁷ Le choix de ces deux champs est détaillé et justifié dans notre introduction.

C. b/ L'hypertexte, une technologie de l'intelligence.

De nouveaux moyens sont à notre disposition pour nous permettre de faire face à cette refonte des codes qui nous étaient jusqu'alors familiers. Ils s'offrent comme autant de nouveaux supports, de nouveaux concepts visant à rendre tangible la réalité que recouvre l'organisation hypertextuelle.

Le premier aspect de ces modalités émergentes est celui du connexionnisme qui nous place directement au cœur de la problématique hypertextuelle, considérant celle-ci comme la « simple » connexion de mots et de phrases. « [l'hypertexte est] *une structure indéfiniment récursive du sens. Une connexion de mots et de phrases dont les significations se répondent et se font écho par-delà la linéarité du discours.* » Lévy⁸. Les liens et les nœuds hypertextuels correspondent à la mise en place de nouveaux signaux, de nouveaux signes qui – à l'image de la tabularité du *codex* venant remplacer la linéarité du *volumen* – jettent les bases d'une véritable herméneutique hypertextuelle, et de sa rhétorique propre.

Cette pensée connexionniste n'a de sens que si elle prend appui sur le support informatique, qui est la matrice première de l'essor de l'hypertexte. Mais là encore, même lorsque nous l'abordons par ce qui paraît être sa caractéristique principale, il semble une nouvelle fois, sinon se dérober à l'analyse, du moins faire ressortir une hybridation fondamentale.

« D'un point de vue informatique, l'hypertexte est en effet un hybride qui transgresse les frontières établies. Il s'appuie sur la méthode des bases de données, mais substitue aux techniques traditionnelles d'interrogation des voies d'accès direct aux données. Il s'appuie aussi sur un schéma de représentation des connaissances, un type de réseau sémantique qui mêle des matériaux textuels peu organisés avec des opérations et des processus plus formels et automatisés. Il s'appuie enfin sur des procédés d'interfaçage intuitif, quasi-gestuel. » [Laufer & Scavetta 92 p.58]

Ce mélange à la fois très homogène et très dense – parce que profondément réticulé – de matériaux et de formalisations allant du très organisé au très peu organisé, est peu commun dans le champ de l'informatique. A l'heure où l'on évoque comme de nouveaux graals les techniques quantiques et holographiques, l'hypertexte, conjuguant tout le spectre des niveaux d'organisation, peut nous permettre de mieux entrevoir les enjeux qui se dessinent dans ces voies de recherche.

Pour saisir toute la force de cette notion, il importe de ne jamais oublier qu'avant tout, l'hypertexte a été conçu comme un « outil », même si cet outil a eu, par la suite, des répercussions fondamentales sur notre perception de la réalité (qu'elle soit littéraire, technique, cognitive ou sociale).

« L'hypertexte n'est pas une vision excentrique, un projet de recherche académique ou une théorie littéraire : c'est un outil et une affordance utilisé par des millions de gens (...) et tendant à l'être encore plus largement dans le futur. En lui-même, aucun outil ne peut changer le monde ; mais les changements dans le travail et la communication que les outils rendent possible peuvent être source de grands bouleversements. » [Moulthrop 96]

Moulthrop définit ici une opinion qui sert de base à son argumentation. Il isole bien la direction de l'expansion du phénomène hypertextuel qui va de l'invention de l'outil à la refonte des codes de communication et des modes de travail. Pourtant, son postulat de départ est historiquement faux. Oui,

⁸ Cité par [Klei 96].

fragments d'hypertextes³² sont également présents physiquement ou en puissance sur le réseau, sur l'espace de quelques pages web, à cette différence près qu'ils ne sont évidemment pas ordonnés.

« Tel est le travail de la lecture : à partir d'une linéarité ou d'une platitude initiale, cet acte de déchiffrer, de froisser, de tordre, de recoudre le texte pour ouvrir un milieu vivant où puisse se déployer le sens. L'espace du sens ne préexiste pas à la lecture. C'est en le parcourant, en le cartographiant que nous le fabriquons, que nous l'actualisons. » [Lévy 88 p.34]

Qu'il s'agisse de construire, de fabriquer, d'actualiser, d'ordonner ou de relier entre eux une série de fragments, voire de permettre la génération spontanée (non préalablement intégralement rédigée) d'éléments textuels, l'autorité, la présence d'une volonté s'affirme et se renouvelle à chaque lecture, à tel point qu'il ne paraît plus aberrant de transférer au lecteur certaines spécificités jusque là réservées à l'auteur : on pourra par exemple parler d'un lecteur omniscient, et il est facile d'imaginer la présence, au sein d'un roman hypertextuel, d'un lecteur intervenant sur le déroulement du récit selon un artifice connu (focalisation interne) mais jusqu'ici réservé à l'auteur.

« Dans cette perspective, la lecture est véritablement une production : non plus d'images intérieures, de projection, de fantasmes, mais, à la lettre, de travail : le produit (consommé) est retourné en production, en promesse, en désir de production, et la chaîne des désirs commence à se dérouler, chaque lecture valant pour l'écriture qu'elle engendre, à l'infini. » [Barthes 84, p.45]

3.4. Le temps de la lecture.

« L'hypertexte partage également avec les rêves la spatialisation ou la dissolution du temps [...]. » [Coover 98]

Que la lecture se décline selon des modes coopératifs ou collaboratifs, et dans la mesure où elle est d'abord une perception, elle demeure fortement ancrée dans un continuum spatio-temporel que l'hypertexte remodèle et transforme au fur et à mesure des « sessions »³³ dans lesquelles il vient s'inscrire. Avec l'apparition du texte affiché et non plus édité ou publié, avec la maîtrise du déroulement et des versions successives³⁴ de l'écriture, le lecteur est directement confronté à de nouvelles propriétés textuelles. Parce qu'elles peuvent parfois être entièrement paramétrées dans l'interface utilisée pour accéder au texte³⁵, et en cela suffire à modifier complètement l'*intentio auctoris* originelle ou à créer des figures originales et non-attendues³⁶, elles inaugurent la fin d'une temporalité linéaire dans laquelle le texte une fois écrit, une fois publié, ne dispose d'aucune possibilité de retour en arrière, d'aucune possibilité de réécriture.

Ainsi, une caractéristique essentielle de la lecture hypertextuelle concerne le rapport au temps, défini par Kant comme cadre a priori de notre entendement, comme notion apodictique. La perception temporelle de la lecture hypertextuelle est remodelée dans la mesure où des paramètres jusque-là inaccessibles à l'auteur et au lecteur peuvent être spécifiés, conditionnant le déroulement effectif de cette lecture. Il devient possible

³² exception faite de certains générateurs de textes (voir le point 7 « Générateurs de texte » de ce chapitre).

³³ voir note de bas de page n° 23 p.39 de ce chapitre.

³⁴ voir le point 4.6.4. « Versioning » du second chapitre.

³⁵ côté « client » pour reprendre l'idée d'une architecture « client-serveur » autour de laquelle est construite le réseau Internet.

³⁶ en HTML, certaines propriétés cinétiques du texte sont paramétrables depuis l'interface de navigation.

En assumant jusqu'à la revendication leur déni d'origine, les œuvres hypertextuelles ne peuvent être validées que par un collectif. C'est, nous objectera-t-on avec raison, également le cas des œuvres classiques qui n'accèdent à la postérité qu'une fois cette validation collective acquise. A cette différence près que la validation dont il est ici question cesse d'être nécessairement diachronique pour revêtir un caractère instantané, simultané. Instantanéité du processus de reconnaissance et de validation par le collectif, simultanéité des interactions qui viennent remodeler et retravailler le matériau hypertextuel, chaque nouvel état d'achèvement étant à son tour instantanément validé ou en tout cas validable. C'est un peu le paradoxe de la distance formulé par Zénon d'Elée que nous retrouvons ici : semblable à la flèche qui n'atteindra jamais sa cible (chaque fragment de distance parcourue étant au moins divisible par lui-même), l'œuvre hypertextuelle peut, sans risque pour sa cohérence interne, se départir de toute nécessité et de tout conditionnement diachronique puisque chacune de ses lectures est un nouvel état d'achèvement et constitue donc, en soi, une « œuvre » originale. Prétendre le contraire reviendrait à affirmer que chacun des nombreux brouillons de Madame Bovary sont des œuvres achevées, ce qu'aucun généticien des textes ne se risquerait à supposer.

3.3.4. Co-spécification.

Parce qu'il en termine avec la régularité linéaire du feuilletage des pages d'un livre imprimé, l'hypertexte place la lecture au même plan que l'écriture. La lecture d'un hypertexte se caractérise par une navigation³¹ qui consiste à relier entre eux des éléments d'information ou des parties d'une narration par l'activation choisie et/ou semi-dirigée d'un certain nombre de liens hypertextuels. « *C'est le lecteur qui non seulement donne son sens à l'œuvre, mais qui, en fait, la construit par les liens qu'il active : le lecteur devient à son tour tisserand, mais un tisserand qui ignore l'espace que sa toile doit recouvrir.* » [Carrière 96]. Du point de vue de la création littéraire, il se trouve dans la même position que l'auteur confronté à l'élaboration de la trame narrative de son texte : une perception diffuse de la finalité, de l'orientation générale du récit, doublée d'une ignorance des moyens permettant de l'atteindre au mieux. Double aveuglement. Double contrainte.

Dès lors que les choix de navigation sont laissés au libre arbitre du lecteur :

« *Le lecteur d'hypertexte est constamment appelé à voyager jusqu'à un autre nœud à cause d'un type particulier de relation et non parce que c'est la page suivante. Le lecteur d'un hypertexte est donc interactivement invité à se transformer en auteur à chaque fois qu'il doit relier entre eux, de manière significative, des éléments d'information.* » [Rhéaume 93].

La lecture devient alors effectivement un acte auctorial, c'est-à-dire l'expression et la manifestation d'une autorité, d'une volonté de représentation.

Toute idée de linéarité n'est cependant pas absente de l'hypertexte. En effet, de la même manière que tous les éléments de la lecture sont présents et rassemblés dans la matérialité du volume, les différents

³¹ voir le point 7 « Stratégies de navigation » du second chapitre.

l'hypertexte fut une vision « *excentrique* », d'abord présente chez Otlet, puis chez Wells, chez Bush et enfin chez Nelson⁹. Oui, l'hypertexte – à tout le moins le réseau Internet sur lequel il repose – fut un projet académique de recherche développé par le gouvernement de la défense américain, puis repris au niveau européen et qui aboutit à la mise en place des réseaux de communication tels que nous les connaissons aujourd'hui. Oui, l'hypertexte fut également une théorie littéraire (que l'on se souvienne de Genette ...) reprise et enseignée dans les universités (Stanford, Paris VIII ...) au même titre que le structuralisme ou d'autres. Ces aspects se développèrent conjointement et de manière croisée, en interaction profonde et en réciprocité parfaite. Le point de vue de Moulthrop reste cependant particulièrement pertinent, parce qu'il met l'accent sur le processus, sur la dynamique de ces interactions, impossibles sans l'avènement de l'outil.

C. c/ L'hypertexte pour la construction d'une nouvelle écologie cognitive.

Les meilleures définitions d'un concept, celles qui permettent d'entrer le plus avant et directement au cœur de sa dimension problématique, sont souvent les définitions *a contrario*. « *L'hypertexte ne peut pas être imprimé.* » [Moulthrop 95]. Si l'hypertexte demeure principalement un outil, il est avant tout un outil médiatique. Et son pendant, son média le plus directement inverse est l'imprimé. L'impression d'un véritable hypertexte (nous laisserons pour le moment de côté les récits arborescents ou combinatoires) le prive de son essence : « *il s'agit d'un concept unifié d'idées et de données interconnectées, et de la façon dont ces idées et ces données peuvent être éditées sur un écran d'ordinateur.* » T. Nelson¹⁰.

Une fois avérée l'évidence de l'outil, une fois constatée son inscription indélébile dans notre sphère de réalité, l'hypertexte se dote de résonances d'ordre philosophique. « *L'hypertexte est peut-être une métaphore valant pour toutes les sphères de la réalité où des significations sont en jeu* » [Lévy 90 p.29]. S'il est un concept fondateur c'est aussi parce qu'il offre de conjuguer de manière originale la sphère du technologique et celle de l'intelligence. « *L'hypertextualité est plus une révolution technologique qu'intellectuelle : mais comme l'a démontré Mc Luhan, l'une devient l'autre avec le temps.* » [Pickering 94]

C'est dans cet espace médian que les prochaines conquêtes intellectuelles sont probablement à faire et déjà à l'œuvre. « *L'hypertexte se donne à déchiffrer comme la figure changeante d'une intelligibilité potentielle, comme un espace sémantique à construire.* » [Clément 95]

Quelles que soient les contrées épistémologiques dans lesquelles l'humanité avance, elle est perpétuellement en quête de sens. L'essor de la technologie lui en fournit sans cesse de nouvelles, tout en modifiant radicalement et parfois définitivement les espaces déjà conquis. « *L'hypertexte est le destin de la pensée.* » Leroy-Gourhan¹¹.

⁹ P. Otlet peut être considéré comme l'un des pères de la documentation et de la science de l'information. H.-G. Wells exposa dans son article « *World Encyclopedia* » l'idée d'une encyclopédie universelle de la connaissance. V. Bush signa l'article fondateur « *As We May Think* », T.H. Nelson enfin, forgea le terme dans son sens actuel. Il s'agit là des quatre pères fondateurs de l'hypertexte, auxquels on ajoute souvent D. Engelbart, inventeur du système de fenêtrage, de la « souris » et concepteur d'un système « *Augment* » destiné à faciliter l'augmentation des capacités de l'intelligence humaine. Ces points historiques ont fait l'objet de nombreux articles dont on trouvera les références en annexe 1 « Les pères de l'hypertexte », celle-ci rappelant sommairement les avancées permises par chacun d'eux.

¹⁰ **Literary Machines**, 1993. Cité par [Clément 95].

¹¹ Cité par [Noyer 97].

Il ne reste qu'un pas à franchir pour que la technique – émanation de l'outil – trouve son inscription au cœur du biologique, pour qu'elle devienne une incarnation de « *la logique du vivant* ». Il semble dès lors normal de laisser le dernier mot à celui qui est à l'origine de l'expression réunissant en un même syntagme ces deux pans fondamentaux de notre existence : « *L'homme numérique* ». « *Hypertexte : technique qui reproduit partiellement le fonctionnement du cerveau humain en établissant des liaisons entre plusieurs informations.* » [Negroponte 95 p.18]

Voilà donc pour ce que nous avons tenu à présenter sous la forme d'un « florilège » hypertextuel afin que le lecteur dispose de la vue la plus large possible des questions que soulève l'hypertexte et que, dans le même temps, il puisse commencer à distinguer les principes d'organisation que nous allons maintenant détailler et qui constituent le socle de notre problématique : quels sont les nouveaux lieux, les nouveaux agencements, les nouveaux espaces ouverts à la pensée, lorsque des modalités de liaison entièrement nouvelles investissent et transforment les cadres traditionnels de nos *habitus* ?

nécessite, pour être lu (déchiffré), aucun autre code que le code alphabétique. Il peut y ajouter une série d'effets rhétoriques dont la compréhension influencera la dimension critique de la lecture – pouvant aller jusqu'au contresens – mais ne gênera aucunement la lecture. Dans le cadre de l'hypertexte, la maîtrise de nombre de facteurs techniques, qu'il s'agisse de langages associés au HTML (comme le javascript par exemple), d'applications se développant en parallèle (Flash, shockwave, ...), ou de spécificités liées à l'organisation interne du texte sur la page (frames) peut empêcher ou annuler la lecture en interdisant l'apparition ou l'affichage du texte.

3.3.2. Décodage.

La lecture d'un hypertexte dépasse donc le « simple » décodage alphabétique et syntaxique qui préside à la lecture d'un texte classique. Elle partage cependant avec cette dernière un substrat commun qui est celui du conditionnement intrinsèque de tout matériau textuel, qui vise à installer des conditions de lecture optimales et spécifiques. « [...] *conception de la lecture proposée par Harald Weinrich et reprise par J.-M. Adam, en vertu de laquelle « chaque texte contient certaines instructions adressées au lecteur qui lui permettent de s'orienter dans ce morceau de monde que propose le livre.* » » [Vandendorpe 99 p.88] Bien que parfaitement objective et observable, il s'agit là d'une conception passive de l'acte lectoral. L'hypertexte dispose d'une palette d'artefacts rhétoriques et stylistiques particuliers dont la transparence est fortement dépendante de la volonté de l'auteur – et c'est un élément commun avec un texte classique – mais également du niveau de connaissance de l'interface utilisée pour sa lecture, du degré d'implication et d'interaction choisi par le lecteur ainsi que – pour certains hypertextes – de l'historique des interactions l'ayant amené à ce point d'achèvement où une nouvelle subjectivité intervient dans le cours de la lecture. Il partage en ce sens un certain nombre de points communs avec l'utilisation des didascalies dans le texte théâtral qui visent à spécifier des actions ou un déroulement et à fournir des indications opératoires précises à la manière d'un « mode d'emploi cognitif ».

3.3.3. Validation.

Il faut ici prendre garde à ne pas confondre la lecture individuelle « d'œuvres » hypertextuelles, inscrites et élaborées dans un contexte de signifiante qui les rend autonomes, avec la lecture hypertextuelle globale à laquelle est confrontée tout utilisateur du world wide web. Et si nous évoquons ici le premier de ces aspects, c'est en ayant constamment présent à l'esprit le second, dans la mesure où il est impossible – même en tenant compte des spécificités de chaque œuvre – de les extraire du réseau où elles prennent naissance et qui est leur raison d'être pour les placer isolément sur les rayons d'une improbable bibliothèque virtuelle.

« [...] *c'est une mythologie de l'écriture qui nous attend ; elle aura pour objet non des œuvres déterminées, c'est-à-dire inscrites dans un procès de détermination dont une personne (l'auteur) serait l'origine, mais des œuvres traversées par la grande écriture mythique où l'humanité essaye ses significations, c'est-à-dire ses désirs.* » [Barthes 66 p.60]

certaines mots, à certains arrangements de mots; (...) ce serait là un type de lecture métaphorique ou poétique. (...) Selon le second mode, qui est à l'opposé, le lecteur est en quelque sorte tiré en avant le long du livre par une force qui est toujours plus ou moins déguisée, de l'ordre du suspense : le livre s'abolit peu à peu et c'est dans cette usure impatiente, emportée, qu'est la jouissance; il s'agit, bien entendu, principalement du plaisir métonymique de toute narration (...). Enfin, il y a une troisième aventure de la lecture (...) : c'est, si l'on peut dire, celle de l'écriture; la lecture est conductrice du Désir d'écrire (...); ce n'est pas du tout que nous désirions forcément écrire comme l'auteur dont la lecture nous plaît ; ce que nous désirons, c'est seulement le désir que le scripteur a eu d'écrire, ou encore : nous désirons le désir que l'auteur a eu du lecteur lorsqu'il écrivait, nous désirons le « aimez-moi » qui est dans toute écriture. » [Barthes 84 p.44]

Les deux premiers modes décrits peuvent apparaître comme fortement connotés : ils semblent hériter clairement des propriétés des genres littéraires établis : le rapport fétichiste est explicitement rattaché au genre poétique, et le rapport métonymique s'apparente au roman. La « troisième aventure de la lecture » nous paraît en revanche devoir être caractérisée plus précisément. Les modes opératoires de l'hypertexte (voir les parties suivantes) nous fourniront les éléments suffisants à l'analyse. C'est dans ce cadre que vont prendre corps les modalités que nous allons maintenant décrire. En effet, la revendication par le lecteur de ce sentiment puissant du « désir d'écrire » reste vaine s'il ne peut s'impliquer concrètement, matériellement dans l'acte d'écriture.

3.3.1. Prolongement de l'écriture.

Cette implication du lecteur est préparée par les modalités du regard que nous venons d'évoquer : la pulsion scopique qu'appelle et fait naître toute narration et le jeu de miroirs où le regard s'emprisonne dans l'hypertexte, sont les premières conditions nécessaires pour que le palier qui mène du *spectare* au *scribere* soit franchi. En ce sens, la lecture collaborative passe d'abord par la conscience qu'elle a d'être un prolongement de l'écriture.

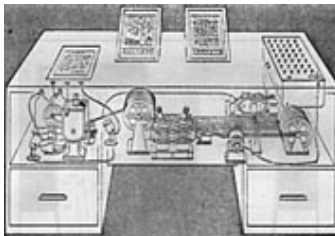
« (...) la lecture, qui se développe dans la durée, devra pour être globale, se rendre l'œuvre simultanément présente en toutes ses parties ... Le livre, semblable à un « tableau en mouvement », ne se découvre que par fragments successifs. La tâche du lecteur exigeant consiste à renverser cette tendance naturelle du livre, de manière que celui-ci se présente tout entier au regard de l'esprit. Il n'y a de lecture complète que celle qui transforme le livre en un réseau simultané de relations réciproques : c'est alors que jaillissent les surprises... » Rousset. Cité par [Derrida 67 p.41]

Le « regard de l'esprit » dont parle Rousset n'est en rien semblable au regard des sens que nous avons évoqué dans les aspects coopératifs de la lecture. S'il fallait qualifier ce type de relation en la rattachant à la thématique du regard, nous pourrions ici parler d'ex-spectative, c'est-à-dire d'une attente, d'une durée, d'une perspective diachronique où le regard s'extériorise et s'éloigne du fil du récit, de la trame textuelle, pour atteindre une perception globale de l'objet-texte. Le « réseau simultané de relations réciproques » est une définition parfaitement fonctionnelle et adéquate du support de la lecture hypertextuelle, à cette nuance près – qui est d'importance – que la perception de la globalité nécessite, de la part du lecteur d'hypertexte, un niveau d'exigence chaque fois plus élevé et qui ne peut être que le résultat d'une connaissance optimale des techniques d'écriture hypertextuelles. En effet, le texte « classique » ne

Citations originales.

- [Carr et al. 99] « *The science of relationships and relationship management.* »
- [Funkhauser 00] « *According to a bibliographical footnote in Dream Machines, « The Hypertext », an article by Nelson, appeared as part of the Proceedings of the World Documentation Federation, 1965. However, it is not until Dream Machines that discussion of the concept is published on a wider scale.* »
- [Moulthrop 95] « *Though any hypertextual document remains a limited and definable object, this object is much more like R. Barthes's notion of 'text' - a dynamic network of ideas, indefinite in its boundaries and mutable over time - than like a teleologically closed literary 'work'.* »
- [Bennington 95] « *A real hypertext is a sort of image of textuality rather than a realization of it.* »
- [Landow 92 p.11] « *Hypertext provides an infinitely de-centerable and re-centerable system whose provisionnal point of focus depends upon the reader.* »
- [Barnes 94 p.26] « *Hypertext is a mode of interacting with texts, not a specific tool for a single purpose. You can realize what hypertext is - or can be - only by sitting down with it for half an hour. Once caught in the interactive nature of the thing, you can begin to imagine an immense range of possible applications.* »
- [Moulthrop 96] « *Hypertext is not an eccentric vision, an academic research project, or a literary theory : it's a tool and affordance being used by millions of people (...) and likely to be used still more widely in the future. By itself no tool can change the world ; but the changes in work and communication that tools makes possible can be enormously transforming.* »
- [Moulthrop 95] « *Hypertext cannot be translated into print.* »
- [Pickering 94] « *Hypertextuality is a technological rather than an intellectual revolution ; but as Mc Luhan demonstrated, the ones become the other in time.* »

INTRODUCTION



Si ...

« Lire, écrire, nous ne doutons pas que ces mots ne soient appelés à jouer dans notre esprit un rôle fort différent de celui qu'ils jouaient encore au début de ce siècle : cela est évident, n'importe quel poste de radio, n'importe quel écran nous en avertissent, et plus encore cette rumeur autour de nous, ce bourdonnement anonyme et continu en nous, cette merveilleuse parole inentendue, agile, infatigable, qui nous dote à chaque moment d'un savoir instantané, universel, et fait de nous le pur passage d'un mouvement où chacun s'est toujours, déjà, par avance, échangé contre tous. » [Blanchot 59 p.275]

Alors ...

« Qui, de cette écriture, dira l'avenir immédiat et, de sa lecture, établira le constat ? » [Jabès 75 p.88]

en devient lecture de la lecture, lecture de sa subjectivité et non plus recherche de la subjectivité dans la lecture. » [Balpe 97d]

3.2.3. In-spection.

Evoquer la lecture, le lecteur, c'est invoquer une foule de sujets, de subjectivités : sujet du texte, subjectivité de l'auteur autant que du lecteur, auteur lisant son texte ou le donnant à lire, lecteur écrivant l'hypertexte en le lisant, etc. Et c'est cette rencontre, cette confluence de subjectivités qui va opérer, au cœur de la lecture, un nouveau « renversement dialectique » :

« Paradoxe du lecteur : il est communément admis que lire, c'est décoder : des lettres, des mots, des sens, des structures, et cela est, incontestable; mais en accumulant les décodages, puisque la lecture est de droit infinie, en ôtant le cran d'arrêt du sens, en mettant la lecture en roue libre (ce qui est sa vocation structurelle), le lecteur est pris dans un renversement dialectique : finalement, il ne décode pas, il sur-code; il ne déchiffre pas, il produit, il entasse des langages, il se laisse indéfiniment et inlassablement traverser par eux : il est cette traversée. » [Barthes 84 p.47]

La modalité du regard qui est ici impliquée est celle de l'**in-spection**. La vision est emprisonnée dans un jeu de miroirs dont elle ne sortira plus. En ce sens elle est conforme au statut si particulier de l'hypertexte qui est d'abord un texte sur écran : la lumière – condition première de sa lisibilité – n'est plus réfléchie mais projetée, le texte est affiché avant que d'être vu. Il ne s'agit plus de se porter au dedans du texte, mais d'être à l'intérieur du texte. Il ne s'agit plus de regarder à l'intérieur mais de regarder depuis l'intérieur. Placé, de fait, au cœur du texte, le regard devient le point focal de son déploiement, un point qui se caractérise par les propriétés de l'aleph borgésien : « (...) un aleph est l'un des points de l'espace qui contient tous les points. (...) Le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers, vus de tous les angles. » [Borges 67 p.201]

Introspection, exo-spection et in-spection sont les trois modalités essentielles qui régissent les mécanismes performatifs complexes de l'hypertexte.

3.3. La lecture comme collaboration.

« Par quoi l'on voit que l'écriture n'est pas la communication d'un message qui partirait de l'auteur et irait au lecteur ; elle est spécifiquement la voix même de la lecture : dans le texte, seul parle le lecteur. » [Barthes 70 p.145]

Les auteurs – critiques, psychologues, historiens ... – s'étant penchés sur la complexité des mécanismes en jeu dans la lecture sont pléthore. Rares sont ceux qui s'aventurèrent, à l'instar de Barthes, à esquisser une typologie : celui-ci isole trois modes privilégiés auxquels la réalité de l'hypertexte va donner un sens nouveau et opérant et qui nous semblent pouvoir être regroupés sous l'intitulé commun d'approches collaboratives au sens étymologique du terme, c'est-à-dire celui d'un travail commun, d'une co-élaboration, d'un co-labor :

« Il me semble qu'il y a, en tout cas et au moins, trois types du plaisir de lire (...). Selon le premier mode, le lecteur a, avec le texte lu, un rapport fétichiste : il prend plaisir aux mots, à

lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument d'optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. » M. Proust²⁸. Le processus qui se met alors en place pour ce qui concerne la part du lecteur est clairement d'ordre psychanalytique²⁹. Il s'agit d'un dévoilement du sujet lisant, orchestré plus ou moins explicitement par ce qui est donné à lire. Or, comme ce qui est donné à lire est lui-même le reflet d'une volonté de dévoilement – maîtrisée ou non – de l'écrivain, la maïeutique qui se met en place se décline sur plusieurs niveaux, sur plusieurs échelles : le va-et-vient qui réunit en un texte ou en un livre le lecteur et l'écrivain n'est pas un simple « aller-retour » mais une ligne brisée de récursivité qui se moule sur les nombreux ricochets que le regard porté sur soi par l'un ou par l'autre de ces acteurs imprime au discours. La coopération, même si elle ne devait concerner que le rapport à un livre unique, se fait à l'échelle du réseau et non pas, comme le suggère [Jabès 91 p.87] à celle d'une communication duelle : « *Tout lecteur est l'élu d'un livre.* » Et ce réseau ne demande qu'à se densifier, à s'étendre, à se réticuler davantage, car la trace laissée par les lectures antérieures est toujours fortement présente et conditionne et oriente à son tour les lectures à venir. « *Lire, ce serait donc faire émerger la bibliothèque vécue, c'est-à-dire la mémoire des lectures antérieures et des données culturelles. Il est rare qu'on lise l'inconnu.* » J.-M. Goulemot³⁰

3.2.2. Exo-spection.

Lecture de soi, lecture de l'autre, lecture attentive, lecture attentionnelle ... L'introspection seule ne saurait rendre compte de toutes les brisures, de tous les reflets du regard. La complexification et la densification qu'impose le réseau dans lequel est engagée la lecture, dilate jusqu'à le faire imploser l'espace dans lequel elle s'applique. « (...) *la lecture comme un espace propre d'appropriation jamais réductible à ce qui est lu (...).* » [Chartier 85 p.282] Le regard n'est plus seulement tourné vers soi, vers la perception d'une intériorité, mais il s'ouvre et nous autorise à parler d'**exo-spection** : le texte, le livre, le discours, tous ces objets de lecture s'offrent à nous sous des modalités de l'ordre du panoramique que le regard d'un seul ne suffit plus à embrasser. Si l'individu demeure bien entendu au centre de la relation qui s'établit dans le texte entre l'auteur et le lecteur, il est en même temps le support offert au regard de toute une collectivité : collectivité de chercheurs en génétique textuelle ayant mis au jour dans une édition les différents états de génération du texte qu'il est en train de lire, collectivité de lectures – et de lecteurs – qui ont amené l'hypertexte qu'il parcourt à son état actuel de développement et d'achèvement, mémoire collective des lectures antérieures qui auréolent le texte en le connotant de manière négative ou positive, collectivité des sessions de lecture accessibles via la fonction « historique » présente dans les navigateurs, etc.

« *Comme un chercheur de laboratoire, le lecteur, sans cesse, est confronté à une infinité de variations sous lesquelles, peu à peu, il est amené à ne lire que le concept qui les domine. La lecture*

²⁸ cité par [Minsky 88 p.475]

²⁹ certains auteurs n'hésitant pas à pousser cette approche psychanalytique de la lecture jusqu'à son terme : le transfert. Ainsi pour M. Joyce, cité par [Rau 00] : « *Une hyperfiction est comme une histoire d'amour : deux personnes se rencontrent. Elles tombent amoureuses. Elles se disputent et se séparent. Elles se réconcilient.* »

³⁰ cité par [Chartier 85 p.121]

Indépendamment des champs ou domaines dans lesquels ils ont eu cours, l'essor des techniques, la possibilité pour chacun d'accéder à une masse considérable de connaissances, la transversalisation de nombreux domaines scientifiques avec l'apparition de « passerelles » expérimentales ou méthodologiques entre des disciplines jusqu'à lors sans rapport¹, ont engagé l'humanité dans un rapport à la connaissance qui n'est assurément plus du même ordre que celui dont relevait la **Summa Theologiae** de Saint Thomas d'Aquin² ou que permettait de caractériser l'approche encyclopédique³.

Le degré de spécialisation et d'avancement de la recherche dans chacune des disciplines ou des corps constitués du discours scientifique est tel que désormais, chaque nouvelle avancée pose des problèmes éthiques ayant tous le même fondement : l'Homme, son origine, et son devenir en tant que composante environnementale première et originelle. Cette systématisation d'un questionnement éthique – sur le devenir de l'humain et de son environnement – au cœur même de la « *ratio* » scientifique pose clairement comme perspective de recherche la question de l'organisation hypertextuelle comme principal outil, principal vecteur et nouvelle réalité à laquelle se confrontent – et au sein de laquelle se propagent – la plupart de ces champs de connaissance et de leurs nouveaux horizons.

1. Problématique.

L'hypertexte naît à la croisée de deux siècles dont le second vient à peine de s'ouvrir. Dans la première moitié du 20^{ème} siècle, où il prend naissance, il est pour Otlet comme pour Bush⁴ un moyen de répondre à la question de l'accès aux savoirs dans une perspective essentiellement individuelle. Dans la première moitié du 21^{ème} siècle, où il se déploie, la question de l'accès est pour partie réglée⁵, chacun pouvant disposer de connexions aux différents réseaux sur lesquels se déploie la connaissance. Il pose dès lors le problème amont de l'organisation possible de cette connaissance, pour faciliter non seulement son accès et son repérage, mais également et surtout, maintenir et augmenter la possibilité de constituer une connaissance mondiale, à l'échelle de l'humanité.

L'intérêt scientifique premier de l'une et de l'autre de ces questions est le fait de leur capacité à entrer en résonance avec chacune des sphères de notre réalité ainsi qu'avec le discours scientifique qui a pour tâche d'en rendre compte, même partiellement.

Nous défendrons dans ce travail la thèse selon laquelle l'hypertexte n'est pas un épiphénomène de nature informatique assimilable ou réductible à l'une des sphères de la réalité qui l'emploie. Qu'il s'agisse de la science de l'information – depuis les propositions d'Otlet aux manipulations qu'autorise désormais la

¹ physique et biologie fondent la biophysique, informatique et biologie fondent la bio-informatique, etc.

² le savoir se présentait alors sous la forme d'une somme, le plus souvent de nature théologique, et en tous les cas totalisable et maîtrisable par un individu ou par un petit nombre d'individus, tour à tour penseurs, érudits, humanistes.

³ avec l'encyclopédie, une réalité nouvelle se fait jour, celle de la spécialisation des sciences et des techniques, où chacune est étudiée en-soi et pour-soi par un petit collège d'experts ou de spécialistes. L'approche encyclopédique naît de l'importance de maintenir agrégée, « en cohésion » cette somme de savoirs fragmentaires.

⁴ voir Annexe 1.

⁵ à l'échelle du monde occidental.

G.E.D.⁶ – ou des pratiques littéraires dans leur ensemble – depuis les expérimentations de l'Oulipo aux hyperfictions contemporaines – l'hypertexte est un mode d'organisation des discours et des pratiques radicalement nouveau. Par les révolutions qu'il occasionne en chacun des champs dans lesquels il s'applique, il conditionne et transforme *de facto* l'ensemble de nos rapports à la connaissance. Il est encore à la recherche des moyens qui lui permettront de rendre pérennes ces bouleversements.

Nous faisons également l'hypothèse que cette nouvelle configuration verra la naissance de nouvelles formes d'organisation (sociales, interpersonnelles, théoriques, philosophiques ...). Parce qu'elles changent constamment de niveau d'échelle, s'agrégeant et se développant de manière rhizomatique, ces nouvelles formes d'organisations ont déjà commencé à mettre en place une nouvelle écologie cognitive que le discours critique se doit d'investir. Il ne pourra le faire que s'il parvient à isoler les quelques invariants⁷ capables d'en rendre compte de manière adaptée, et confirme la nature changeante et rhizomatique du phénomène qu'il prétend appréhender. Voilà bien tout à la fois « l'enjeu » de ce travail et « les enjeux cognitifs et stylistiques de l'organisation hypertextuelle », à savoir « (...) la recherche de lois insubstantielles de la naissance de formes adaptatives par un jeu relationnel entre éléments. » [Winkin 88 p.93]

2. Organisation.

Au fur et à mesure de la rédaction de ce travail, le questionnement initial visant à déterminer la nature profonde de l'organisation hypertextuelle – pour être en mesure de mieux analyser les rapports au réel qu'elle détermine, notamment pour ce qui concerne les conditions de mise en œuvre d'une pragmatique de la connaissance – ce questionnement initial donc, nous a semblé offrir une base structurante assez forte pour déterminer l'agencement des trois chapitres de ce travail. Les trois questions auxquelles, selon [Lévy 90 p.209], devrait pouvoir répondre une écologie cognitive serviront de fil conducteur à l'exposé de la problématique détaillée de chacun d'eux :

« Quel est le mode de constitution de cet hypertexte (l'ensemble des messages et des représentations circulant dans une société) ? Quelle est la topologie des réseaux où circulent les messages ? Quels types d'opérations produisent, transforment et transportent les discours et les images ? »

2.1. « Quel est le mode de constitution de cet hypertexte ? » Le Livre.

L'histoire de l'hypertexte, celle de ses modes de constitution, est évidemment complexe. Pour autant, elle s'inscrit dans le cadre d'un héritage culturel, sémiotique et anthropologique clair qui sera l'objet de notre premier chapitre : celui du livre. Après avoir servi de socle culturel à de nombreuses civilisations pour ensuite n'être le plus souvent qu'un support, qu'une forme, que certains prétendent d'ailleurs remise en

⁶ G.E.D. : Gestion Electronique de Documents.

⁷ La notion d'invariant telle que nous l'envisageons dans ce travail se situe dans le cadre d'une approche ethnométhodologique. « (...) Il s'agit de dégager des invariants, c'est à dire des principes généraux, structuraux et fonctionnels, pouvant s'appliquer aussi bien à un système qu'à un autre. » [Rosnay 75 p.92], le système ici envisagé étant celui de l'organisation hypertextuelle et de ses constituants (hypertextes, pratiques sociales et processus de liaison).

A compter de ce moment, il devient évident que l'assertion de cet autre visionnaire que fut Otlet, « *Le livre n'existe qu'en fonction du lecteur.* »²⁷ devient avérée. L'énonciation cesse d'être un paradigme explicatif auto-suffisant pour devenir l'expression d'une contingence jusqu'alors seulement pressentie dans l'étymologie du texte, et maintenant révélée.

« (...) un texte est fait d'écritures multiples, issues de plusieurs cultures et qui entrent les unes avec les autres en dialogue, en parodie, en contestation ; mais il y a un lieu où cette multiplicité se rassemble, et ce lieu, ce n'est pas l'Auteur, comme on l'a dit jusqu'à présent, c'est le lecteur : le lecteur est l'espace même où s'inscrivent, sans qu'aucune ne se perde, toutes les citations dont est faite une écriture ; l'unité d'un texte n'est pas dans son origine, mais dans sa destination, mais cette destination ne peut plus être personnelle : le lecteur est un homme sans histoire, sans biographie, sans psychologie ; il est seulement ce quelqu'un qui tient rassemblées dans un même champ toutes les traces dont est constitué l'écrit. » [Barthes 84 p.69]

Nous avions déjà remarqué que les définitions du « lecteur-utilisateur » d'hypertexte figurant sur le site du consortium W3 mettaient l'accent sur son interaction fondatrice avec le texte par l'intermédiaire d'un navigateur ou de tout autre dispositif (« *device* ») capable de lire un document HTML. Concernant l'hypertexte, l'interaction passe nécessairement par l'interface, et qu'est-ce que l'interface du web sinon cet « *espace (...) où s'inscrivent, sans qu'aucune ne se perde, toutes les citations dont est faite une écriture* » ? Une autre boucle de récursivité se ferme. Il nous reste à en étudier toutes les modalités. L'hypertexte offre à la critique, à la littérature, l'exemple démonstration selon laquelle « (...) un texte postule son destinataire comme condition sine qua non de sa propre capacité communicative concrète mais aussi de sa propre potentialité significatrice. » [Eco 85 p.64]

3.2. La lecture comme coopération.

« Le lecteur ne s'ajoute pas au livre, mais il tend d'abord à l'alléger de tout auteur. » [Blanchot 55 p.256]

Ce qu'il nous reste à définir, à caractériser, ce sont les modalités qui font de ce va-et-vient constant entre l'auteur et le lecteur une interaction au sens propre. Elles sont essentiellement de deux ordres : coopératives et collaboratives. Chacun de ces aspects, depuis toujours au cœur des préoccupations littéraires, prend avec l'hypertexte une signification plus forte, plus opérante et peut être utilisée pour tenter de comprendre ce que sera l'avenir de la littérature électronique.

3.2.1. Introspection.

Tout comme l'écriture, l'acte lectoral comporte diverses modalités. Du fait de l'attention, de l'investissement et de l'implication qu'il réclame du lecteur, il suggère en même temps qu'il autorise la mise en place d'une démarche **introspective**. Et cette introspection relève d'une coopération : tout écrivain dispose d'une grande expérience de la lecture, et écrit avec constamment présente à l'esprit cette possibilité offerte de cheminer un peu plus avant à l'intérieur de soi-même : « *Chaque lecteur est, quand il lit, le propre*

²⁷ Cité par [Auffret & Israël 99]

captatio benevolentiae de la rhétorique classique, il s'agit ici de se concentrer sur l'attention, c'est-à-dire – conformément à l'étymologie du terme *attendere* – sur la finalité qui inaugure le discours, qui le sous-tend et qui le clôt²⁴ aussitôt qu'elle est captée par son destinataire. « *Cette dynamique de la lecture a forcément des répercussions sur la mise en texte, tant le scripteur a tendance à moduler sa réflexion sur la forme d'attention qu'il s'attend à recevoir.* » [Vandendorpe 99 p.11]

Pour expliquer cette interaction si particulière, nul n'est besoin de théoriser et il suffit d'opter pour un point de vue très pragmatique : la figure de l'auteur et du lecteur se confondent dans l'acte d'écrire²⁵ pour la seule raison que l'écrivain EST son premier lecteur. « (...) *face au texte, l'écrivain se trouve dans la même situation que l'éventuel lecteur ; le texte s'offrant toujours à nous tel que nous pouvons le lire. Il est, à chaque fois, le texte de notre lecture, c'est-à-dire un nouveau texte.* » [Jabès 75 p.132] Une fois abolie l'antériorité de l'acte d'écrire, la temporalité qui semble dissocier les tâches respectives de l'un et de l'autre se rassemble, se condense et se contracte dans le présent de l'écriture, dans cette instantanéité cognitive où l'auteur se lit en train d'écrire à la manière de ce tableau d'Escher des **Mains dessinant**. C'est dans cette si particulière dimension de la temporalité vécue comme « session » que se déploie l'écriture hypertextuelle.

« L'écrivain n'est libre de son écriture que par l'usage qu'il en fait : c'est-à-dire par sa propre lecture. Comme si écrire avait pour but, en somme, à partir de ce qui a été écrit, d'instaurer la lecture de ce qui viendra s'écrire. Par ailleurs, ce qui a été écrit n'étant lu qu'en train de s'écrire, est constamment modifié par cette lecture. » [Jabès 75 p.16]

La figure emblématique de ce phénomène serait celle du palimpseste, débarrassé de sa dimension diachronique au profit d'une quasi-simultanéité de l'interaction. Là encore, auteur et lecteur se rapprochent un peu plus : sitôt leur empreinte laissée, sitôt la marque faite, ils empruntent le masque de l'autre. Au fur et à mesure de la mise en place et de l'appropriation individuelle des techniques d'écriture hypertextuelles, se déploie en parallèle la tentation de l'unicité qui veut que « *nous ne parl[i]ons jamais qu'une seule phrase que seule la mort vient interrompre.* » [Chomsky 77 p.30] Avec l'écriture en réseau, avec les pratiques collaboratives d'écriture²⁶, la mort n'est plus une limite en soi, elle cesse d'être une clôture puisque le texte collectif du « *grand hypertexte* » – comme l'appelle Lévy – continue de se déployer. Dès lors, à la manière des trous noirs dont l'opacité vient de la trop grande masse d'énergie qu'ils contiennent, la fulgurance et l'instantanéité des interactions en cours, en se coupant des individualités qui l'instaurent pour prendre corps dans le collectif, se donnent à lire comme éternelles, comme infinies. C'est ce raccourci, cette fantastique contraction du continuum spatio-temporel de la création littéraire qu'avait très tôt prophétisés [Borges 51 p.8], fasciné par les méandres qu'implique la figure de l'infini : « *Lire est, pour le moment, un acte postérieur à celui d'écrire.* » Depuis l'hypertexte, ce n'est plus le cas.

²⁴ cette clôture est celle d'une « session », c'est-à-dire d'une temporalité abstraite, non-linéaire, reproductible ; elle n'est plus celle, définitivement linéaire, du temps qui passe. Par clôture nous entendons ainsi un moment au-delà duquel cette finalité inaugurale du discours le renvoie à lui-même, lui donnant une nouvelle résonance.

²⁵ [Gaudard 93]

²⁶ Voir les points suivants 3.2 « La lecture comme coopération » et 3.3. « La lecture comme collaboration ».

question par l'hypertexte, c'est en se centrant sur l'héritage que cette histoire du livre lègue au discours critique que nous voulons déployer un certain nombre de critères méthodologiques permettant de mieux comprendre comment, après être passé de modes d'organisation et de transmission ou d'accès au savoir pour l'essentiel de nature linéaire (séquentielle) vers d'autres de nature cette fois plus hiérarchiques (tabulaires), l'hypertexte stigmatise une transition entre des structures se déployant sur une échelle allant de modèles arborescents à d'autres rhizomatiques. Du livre à l'hypertexte donc, ou si l'on veut, de la ligne au rhizome, en passant par le réseau (point 1 du chapitre premier).

En prenant l'angle critique qu'offre l'analyse des hypertextes littéraires, nous proposerons donc une série de modèles d'organisation arborescents rendant compte de la nature nouvelle de l'énonciation (points 2 à 7 du chapitre premier) et tenterons de mieux « organiser » la compréhension souvent floue de la réalité couverte par le terme de « littérature informatique ». Dans le même temps, nous proposerons également une organisation de l'ensemble des formes que peut prendre le discours dans un contexte hypertextuel, et préférons cette notion de forme, de « pattern » (modèle) à celle de « genre » (point 8 du chapitre premier). Ces trois vues arborescentes de la réalité – déjà un peu plus que littéraire – de l'hypertexte devront faire apparaître l'évidence des liens que chacune d'elles tisse avec les autres.

A ce stade de notre travail nous aurons montré que derrière ces vues arborescentes choisies pour leur aspect synoptique, l'hypertexte dispose bien de modes de constitution spécifiques, se nourrissant de ces modèles et de leurs croisements. Nous aurons également déterminé certains invariants puisque preuve sera alors faite que tel type de discours se déploiera préférentiellement autour de certains types de structures énonciatives, la conjonction des deux permettant d'identifier, par différenciation, une forme particulière d'hypertexte et de statuer sur son origine en la rattachant à un contexte de production issu de l'une des « branches » de la littérature informatique.

A chacune des étapes de ce raisonnement, nous prendrons le temps et le soin de répondre aux questions spécifiques qu'il soulève (statut littéraire des productions liées à l'utilisation de générateurs, rapports auteur-lecteur, statut sémiotique de l'image, etc.).

2.2. « Quels types d'opérations produisent (...) et transportent les discours (...) ? » Le(s) lien(s).

La mise en perspective, ou plus précisément en relation, des différents modèles d'organisation exposés dans le premier chapitre aura permis d'isoler quelques invariants. Elle aura également et surtout permis d'entrevoir en quoi la richesse problématique, conceptuelle et épistémologique de l'hypertexte est irréductible à l'une de ses facettes parce qu'elle a pour origine la manière dont ses éléments sont liés entre eux autant que la nature de ces relations.

Ainsi, une fois « réglée » la question de l'héritage de formes anciennes, si nous entrons dans le cœur et le cours du discours pour comprendre quels en sont les mécanismes de production, de transformation et de circulation, il apparaît que l'ensemble de ces discours (que nous nommerons pour l'instant information) peut

être caractérisé de manière plus pertinente par l'homogénéité de son organisation d'ensemble, que par l'hétérogénéité de ses supports ou par celle de la nature des informations qui le composent.

Cette homogénéité qui peut apparaître comme un avantage du point de vue de l'organisation de la connaissance, devient rapidement un inconvénient du point de vue de l'accès individualisé et différencié à cette même connaissance et des modalités que peuvent alors prendre les contributions de chacun pour l'enrichir tout en préservant sa cohérence. C'est cet argument, ce postulat d'homogénéité, qui servira de base à notre argumentation.

C'est le Lien qui « produit, transforme et transporte » chaque élément de discours. C'est l'étude systématique de l'ensemble des possibles permettant de lier entre elles deux ou plusieurs unités d'information (points 1 à 5 du chapitre second) qui permettra de proposer des solutions (informatiques, théoriques ou « idéales ») pour optimiser les processus de navigation en atténuant les effets de désorientation et de surcharge cognitive (points 6 et 7 du chapitre second).

A cette fin nous proposerons, là encore sous forme de vue arborescente choisie pour ses vertus synoptiques, une typologie à ce jour inédite des liens hypertextuels prenant en compte les nœuds d'information et les processus de liaison (ancres). L'étude de ces processus s'efforcera d'intégrer des notions rhétoriques étrangement négligées dans la « littérature », en établissant des correspondances avec des propriétés individuelles ou collectives et d'autres liées au contexte, et ce pour chaque type de relation (point 5 du chapitre second).

Ainsi, au sortir de cette étude, pour une entité « A »⁸ liée à une entité « B » elle-même liée à une entité « C » on disposera d'éléments de réponse aux questions suivantes :

1. Existe-t-il un lien entre A et C ? Si oui, de quelle nature ? Remplit-il une fonction particulière ?
2. Comment décrire ce lien « virtuel », son influence et ses implications sur les entités liées ?
3. Cette configuration est-elle figée, ou met-elle nécessairement en place un feedback dynamique qui, du fait du lien entre A et C modifie en retour ceux initialement établis entre A et B, et B et C ? Ce type de boucle récursive, si elle est avérée, peut-elle être reproduite à l'infini ?

Aux deux premières questions, notre étude apportera des réponses par la détermination d'invariants, qui pourront par ailleurs être corrélés avec ceux déterminés dans notre premier chapitre. Initialement perçue comme problématique, l'homogénéité de l'information peut devenir une solution en termes d'accès, à la condition de pouvoir disposer de représentations partagées de la nature de ces processus de liaison, et en y réinjectant une part de rhétorique. Il s'agit là selon nous d'un préalable indispensable à toute « tentative » sémantique⁹.

⁸ qu'il s'agisse d'un document, d'une personne, d'un savoir, d'un texte, d'une œuvre ou de tout autre type d'information ou de discours.

⁹ Cette « tentative sémantique » est actuellement celle – par ailleurs tout à fait prometteuse – véhiculée par les tenants du web sémantique (<http://www.semantic-web.org>), point que nous détaillerons dans notre troisième chapitre.

significations du texte un rapport privilégié qui se rapproche par bien des aspects de celui qui caractérise l'auteur.

Certains, comme [Lévy 88 p.44], n'ont pas hésité à franchir le pas en affirmant : « *Depuis l'hypertexte, toute lecture est un acte d'écriture.* » A ce stade, cette affirmation nous paraît encore un peu péremptoire comme le montrent les approches collaboratives ou coopératives de la lecture que nous allons développer. Pour rendre à cette sentence toute son exactitude, il faudrait postuler que certaines œuvres (toutes les œuvres ?) sont des hypertextes en puissance, des hypertextes qui s'ignorent ... En évitant de sombrer dans la tautologie, il nous paraît par contre légitime de suivre [Lévy 88 p.41] quand il affirme : « *L'hypertexte, l'hypermédia ou le multimédia interactif poursuivent donc un processus déjà ancien d'artificialisation de la lecture.* » Lecture artificielle à force d'être instrumentalisée, lecture qui instrumentalise à force d'être pensée en termes d'artifices, tour à tour puis simultanément instrument et artifice, c'est l'histoire de cette dualité que nous voulons raconter. Nous montrerons que les divers degrés de collaboration et/ou de coopération unissant auteur et lecteur, combinés à ces nouveaux matériaux hypertextuels que sont le temps et le mouvement, permettent de dresser une première esquisse typologique de la réalité littéraire de l'hypertexte et de celle, plus globale, de son appréhension et de son inscription au cœur des pratiques et des discours. Ils permettent également d'isoler un certain nombre de fonctions qui viendront compléter les divers aspects déjà traités de la fonction-auteur et dessineront les limites d'un territoire lectoral qu'il restera à investir et à distribuer autour de la plus changeante de toutes les figures jusque-là évoquées : celle du texte.

3.1. Logiques de l'interaction : le sujet supposé.

« Du 19 juin 1842 au 15 octobre 1843, le public est suspendu à la parution du *Journal des débats* qui publie **Les Mystères de Paris** : 147 feuillets qui obtiennent un succès sans précédent et déchainent les affects. Son auteur, Eugène Sue (1804-1875), reçoit un abondant courrier des lecteurs. L'interaction entre l'écrivain et le public amène le premier à infléchir tel ou tel développement de l'intrigue, à y incorporer des éléments de l'actualité, brouillant chaque fois plus la frontière entre la réalité et la fiction. « Il avait commencé un feuilleton. Il se proposait, voulant faire flèche de sa connaissance de l'argot, de décrire les hors-la-loi, les bas-fonds, la pègre d'une ville grandie trop vite et qui nourrissait le chancre du crime avec une arrogance superbe. Mais son projet se modifie, le gauchissement du roman le prouve, et ce n'est plus le bandit sinistre qui tient le devant de la scène, mais le prolétaire malheureux. » » [Mattelard 97 p.312]

Cette interaction qui fonctionne sur le mode réactif, est si forte qu'elle peut apparaître comme l'ancêtre des situations d'écriture hypertextuelle dans la mesure où elle est avérée, reconnue et surtout intégrée au cœur même du mécanisme de l'écriture. L'interaction entre auteur et lecteur n'est plus un simple horizon de l'analyse (horizon si commun qu'il en devient un poncif) mais l'une des réalités tangibles, mesurables de l'écriture. Peu importe alors les querelles de critiques ou d'écoles visant à faire la preuve de l'intention dans l'acte d'écrire ou de la totale gratuité de ce dernier. Nous nous plaçons ici à un niveau d'interaction qui n'a plus rien à voir avec le message, pas plus d'ailleurs qu'avec la forme : à la manière de la

le lecteur est un simple « *correcteur d'épreuves* », et si l'on s'aventure dans le domaine de la technique, de l'électroacoustique, « *le lecteur est un transducteur permettant d'obtenir un signal sonore ou électrique à partir d'un enregistrement sur disque, sur bande magnétique, sur film ...* »²² L'instrumentalisation de sa fonction (tour à tour théâtre de l'oralité, simple correcteur ou encore relais technique de déchiffrement) semble se poursuivre dans la dernière spécification de la norme HTML²³ puisque que l'on n'y trouve pas de définition du « lecteur » mais de « l'utilisateur » : « *Un utilisateur est une personne qui interagit avec un agent-utilisateur [user-agent] pour voir, entendre ou utiliser un document HTML.* » Cette définition est complétée par celle-ci : « *Agent utilisateur HTML : tout dispositif qui interprète des documents HTML. Les agents-utilisateur incluent les navigateurs visuels et non-visuels, les robots de recherche, les proxies ...* ».

Il est ici intéressant de constater que l'utilisateur ne fait « qu'interagir » et que la dimension de l'interprétation semble reléguée vers la technique, vers l'interface (« *agent utilisateur* »). La réalité des pratiques socio-culturelles devance cependant toujours les normalisations successives qui veulent en rendre compte et la modification des habitus de lecture n'échappe pas à cette règle. Il ne s'agit en aucun cas d'une réalité abstraite comme celle de l'écriture pouvait le paraître à ceux n'en ayant jamais fait l'expérience mais d'un environnement quotidien : quiconque a fait l'expérience de la lecture d'un hypertexte a mis en place toute une série d'activités pouvant paraître annexes mais qui occupent progressivement le premier plan : regarder des images, des icônes, faire défiler du texte (scrolling), naviguer et s'orienter dans une animation, entendre une illustration sonore ... Ces activités posent le problème de la mise en place d'une terminologie pour définir le statut de l'individu lisant (lecteur, spectateur, utilisateur) et celui, corrélé, de la définition des tâches cognitives associées. Le premier travail sera entrepris dans cette partie. Le second sera développé dans la continuité de ce travail.

Remarquons que toutes ces activités font partie d'un environnement habituel, même s'il n'était jusqu'ici jamais à ce point confondu, condensé, rassemblé en un support unique : le fait d'ouvrir un livre illustré tout en écoutant un disque ne constitue pas à proprement parler une expérience hypertextuelle, mais souligne la remarquable capacité de notre cerveau à gérer simultanément plusieurs tâches mettant en œuvre plusieurs sens, et ce dans plusieurs environnements. Le niveau de mise en place de ces aptitudes cognitives et la transparence dans laquelle elle se fera ou non, constitue un enjeu essentiel pour la réussite de l'hypertexte comme forme et comme support. A ce titre, il est véritablement une *praxis*, une application idéalisée du fonctionnement de l'esprit humain qui se donne à lire dans l'acte de lecture. A la double assertion de [Bush 45] selon laquelle l'esprit humain fonctionne par associations et qu'il importe de se rapprocher au maximum de ce modèle, l'étymologie de la lecture répond comme un écho : lecture vient de « *legere* » qui signifie « *lier* » en latin, ce qui a donné inter-legere d'où l'on a tiré « *intelligence* » ; et puisque l'étymologie de texte est « *tissu* » il est permis, en filant la métaphore, de constater et d'affirmer que le lecteur entretient avec les

²² Toutes ces définitions sont extraites du dictionnaire encyclopédique Quillet.

²³ Accessible depuis le site du consortium w3 (<http://www.w3c.org>)

2.3. « Quelle est la topologie des réseaux où circulent les messages ? » Le Lieu.

Tenter de répondre à la troisième de ces questions, c'est se demander avec Lévy quelle est la « *topologie* » qui se dessine alors, mais aussi et surtout en quoi cette topologie inaugure – par les modes d'accès et de constitution de la connaissance qu'elle représente – l'affirmation d'un nouveau type de lien social, qu'il faut pour le saisir, analyser en terme de Lieu. C'est en comprenant de quelle manière et selon quelles règles chaque individu (ou chaque communauté d'individus) par son positionnement, fait le choix de s'exprimer ou de se taire, de prendre part ou d'observer, que nous disposerons de quelques-unes des « clés » de ces dispositifs visant à faciliter, à partager ou à rationaliser l'accès et le partage de la connaissance à une échelle qui veut être celle d'un hypercortex planétaire.

L'enjeu de notre troisième et dernier chapitre sera donc de montrer :

- Comment, au vu des invariants dégagés dans notre première partie, se mettent en place de nouveaux modes d'accès à la connaissance, dont le fantasme de la bibliothèque universelle de Borges demeure le principal symptôme (points 1 et 2 du chapitre trois) et quelle est alors la place, le lieu du texte supportant cette connaissance (point 3) ?
- Comment, au vu des invariants dégagés dans notre seconde partie, se mettent en place de nouveaux modes d'organisation de la connaissance (« *ontologies* » développées dans le point 7 de notre chapitre trois) ?
- Comment enfin, si l'ensemble de ces vues, de ces principes et de ces invariants peut être représenté en un même dispositif (point 6 du chapitre trois), est-il alors permis de faire une série de propositions pour la mise en place d'une pragmatique de la connaissance, à une échelle donnée, en s'interrogeant sur l'ensemble des conditions de sa mise en œuvre, à l'échelle cette fois du « *cyberespace* », c'est à dire, *in fine*, sur une nouvelle forme d'écologie cognitive (fin du chapitre trois et conclusion de ce travail) ?

Ainsi, l'hypertexte, renouvelant par le **Lien** l'héritage du **Livre**, modifie à mesure qu'il les construit, les **Lieux** d'où l'on accède à la connaissance et ceux depuis lesquels elle s'organise et prend naissance. Ce que l'hypertexte permet de révéler du fonctionnement de la pensée humaine (en tentant de reproduire ses vertus associatives) est en train de changer profondément et durablement la manière dont les systèmes et les organisations sociales se constituent et se développent, en mettant en place, de manière effective des artefacts et des processus habituellement implicites, et dont l'enjeu sera, pour le chercheur, d'accompagner et de faciliter le passage à l'explicite. A cette fin nous avons choisi dans ce travail de prendre comme point de départ un ensemble de vues théoriques (*Livre*) étayées par une étude et des propositions plus pragmatiques (*Lien*) pour enfin ancrer notre discours dans la réalité des pratiques au travers de l'étude d'un dispositif expérimental (*Lieu*). A chacune de ces étapes, nous avons voulu faire une part égale aux bases théoriques et expérimentales issues de deux « *champs* », pour lesquels l'hypertexte nous paraît renforcer certaines convergences jusqu'à lors établies ou soupçonnées.

3. Horizons (inter)disciplinaires.

« (...) l'histoire d'un concept n'est pas, en tout et pour tout, celle de son affinement progressif, de sa rationalité continuellement croissante, de son gradient d'abstraction, mais celle de ses divers champs de constitution et de validité, celle de ses règles successives d'usage, des milieux théoriques multiples où s'est poursuivie et achevée son élaboration. » [Foucault 69 p.11]

« Il semble que l'intérêt de l'hypertexte ne soit à rechercher ni du côté de la pensée analogique, ni dans la pensée logico-déductive. Son domaine de prédilection est plutôt l'entre-deux, dans cet espace que se partagent le discours des sciences humaines et celui de la littérature. » [Clément 95]

L'hypertexte n'est, ni ne se veut le terme ou l'origine d'aucun champ¹⁰, d'aucun courant de pensée. Néanmoins, par les divers degrés de formalisation et de problématisation qu'il offre et supporte, il est l'un des rares concepts à pouvoir rendre compte de manière globale, synthétique, synoptique, des problématiques communes à un ensemble de champs scientifiques distincts. Entendons-nous : il ne s'agit aucunement ici de prétendre rendre compte ou d'envisager sous l'angle unique de l'hypertextualité l'ensemble des thématiques de ces différents champs, ce qui équivaldrait à ne tenir aucun compte de leurs spécificités et de leurs contraintes techniques et méthodologiques particulières. Il s'agit tout au contraire de considérer l'hypertexte (l'organisation hypertextuelle) comme un champ d'étude *per se*, dont les applications et implications à tout un ensemble de champs ne doivent pas masquer la spécificité qui l'a fait se constituer au confluent de deux « disciplines » : la littérature et les sciences de l'information et de la communication, dont nous allons voir que chacune a contribué tant à son émergence qu'à son avènement.

3.1. Hypertexte et littérature.

« Ce qu'apporte l'informatique à la littérature c'est la possibilité de travailler le chaos dans le mouvement du chaos lui-même : apprivoiser l'ordre du désordre. Faire de la littérature un écrit vivant où des causes initialement indépendantes mêlent brusquement leurs effets dans la construction d'un sens nouveau. » [Balpe 96]

« Pour qu'une culture ou une espèce se développe, il ne faut pas seulement qu'elle reconfirme et retrace l'ancienne carte cognitive familière, mais elle doit aussi conquérir de nouveaux territoires en s'avancant vers de nouvelles contrées épistémologiques et ontologiques.

La littérature est un des domaines les plus robustes permettant d'examiner les forces à l'œuvre dans notre vie cognitive. La langue donne un accès clair et direct à nos états d'esprit et à nos projets réfléchis qui expriment sans cesse ces tendances. » [Hivnor & Porush 95]

La part de la littérature, ou plus précisément du texte littéraire, dans l'abord de l'hypertexte, nous est – pour des raisons étymologiques évidentes – apparue comme inévitable et immédiate. S'approcher de l'hypertexte, c'est déjà être au cœur du littéraire :

¹⁰ témoin, l'appel à communication de L'ACM pour le congrès Hypertext' 95 : « Hypertext' 95 réunira des chercheurs et des professionnels pour partager leurs expériences et comparer leurs résultats concernant leurs travaux en rédaction et publication hypermédia, implémentation de systèmes, interactions homme-machine, bibliothèques électroniques et littérature électronique. Communications ouvertes aux chercheurs en informatique, psychologie, littérature, sociologie, ingénierie, droit, médecine ... et autres. »

mit progressivement en place. Ainsi comme l'explique [Rau 00] lorsque l'on interroge la plupart des « authentiques » lecteurs d'hypertextes – à savoir ceux qui ont déjà fait de manière directe et concrète l'expérience de lecture-navigation d'une œuvre hypertextuelle et pas simplement navigué sur le web – ils s'avouent dans leur immense majorité plutôt frustrés ; ils se sentent dérouterés, perdus et en tout état de cause bien loin d'être les co-auteurs de cet hypertexte qui leur est le plus souvent délicat à appréhender. « La plupart des critiques d'hypertextes de la deuxième génération exigent même que l'hypertexte impose plus de restrictions sur le texte et le lecteur que cette bonne vieille écriture fictionnelle linéaire. »

Les tenants de la première opinion étaient la plupart du temps à la fois auteurs et lecteurs, la distribution, l'accès et l'utilisation à des fins littéraires des outils et systèmes hypertextes étant à l'époque (première moitié des années 80) fort peu répandu en dehors de quelques cercles universitaires. L'accès à ces outils d'un public de lecteurs « traditionnels » n'ayant la plupart du temps aucune habitude des codes et habitus cognitifs de la lecture sur écran²¹ – *a fortiori* de celle d'un hypertexte – et le côté souvent volontairement « expérimental » ou « initiatique » de la littérature hypertextuelle suffisent à expliquer ce retournement d'opinion. Nous tenterons ici de démontrer comment l'acquisition de quelques codes simples peut faciliter la transition entre ces deux mondes.

Tout acte d'écriture, finalisé ou non, relevant ou non de la marque d'une autorité reconnue, se prolonge dans l'accomplissement d'une lecture. Celle-ci met en œuvre des mécanismes complexes de déchiffrement, d'appropriation, de compréhension ; elle est au moins aussi dépendante du support que l'écriture, et les nouvelles modalités qui se mettent en place avec l'hypertexte confèrent au lecteur des niveaux d'implication jusque là jamais atteints. « Car la lecture, la plus civilisée des passions humaines a une histoire, où interfèrent celle, littéraire et scientifique de l'écrit ; celle, sociale, de l'alphabétisation ; celle, technique, de l'objet livre et de l'imprimerie ; celle, économique, de l'édition. » [Chartier 98 p.13]

Les réalités qui permettent de cerner l'acte de l'écriture en même temps que la figure du lecteur sont complexes et l'unique certitude du chercheur est qu'elles ne peuvent l'être que dans la globalité : « Comme nous l'avons appris de la recherche dans l'histoire du livre, nous ne pouvons comprendre la lecture sans prendre en compte, dans son entier, le système que nous avons construits pour la rendre possible. » [Lavagnino 95]

Ici encore nous voulons commencer l'approche de ce rapport si particulier au texte que constitue la lecture et derrière elle les individualités qui la fondent (lecteurs), par sa définition, afin de l'appréhender dans sa complexité. Le dictionnaire nous apprend que le lecteur est tour à tour et simultanément : « celui, celle qui lit à haute voix devant d'autres personnes » et plus globalement « toute personne qui lit un ouvrage quelconque. » Cependant la variabilité en contexte de ce concept fait apparaître un large spectre de « possibles » que l'hypertexte va venir fixer comme spécificités. Ainsi, dans divers ordres religieux, « les régents, les docteurs qui enseignent la philosophie, la théologie sont qualifiés de lecteurs. » En typographie,

²¹ Voir chapitre trois, point 1 « L'écran : dialogue du corps et du texte ».

3. Lecteur(s) et lectures.

« Supposons que vous disposiez d'un enregistrement normal de Glenn Gould lui-même jouant un concerto de Mozart. Cet enregistrement n'est pour vous qu'un point de départ, une matière brute que vous pouvez manipuler à votre guise. Sur votre tourne-disque futuriste, vous avez tout un tas de boutons qui permettent de ralentir ou d'accélérer la musique ad libitum, de contrôler le volume de chacune des parties de l'orchestre, et même de corriger les violonistes lorsqu'ils jouent d'un ton trop bas ! Vous avez en fait remplacé le chef d'orchestre, avec des commandes à portée de main pour ajuster dynamiquement tous les aspects de l'exécution. Quand vous en arrivez là, le fait qu'à l'origine un certain Glenn Gould jouait du piano n'a plus guère d'importance ... C'est vous qui avez pris les choses en main, c'est vous l'interprète maintenant. » [Hofstadter 88 p.223]

Par cette image, Hofstadter vise à étayer sa thèse selon laquelle les « *variations sur un thème* » sont la véritable essence de la créativité ; nous l'employons ici parce qu'elle nous paraît révélatrice à plus d'un titre. D'abord elle rend bien compte de la confusion qui est souvent faite en abordant ces problématiques « auteur-lecteur » dans une optique littéraire, de la confusion donc entre « auteur » et « interprète ». Il faut en effet clairement distinguer le cas où un texte offre à son lecteur la possibilité d'une co-autorité, et ceux où il laisse tout au plus ouvert un éventail d'interprétations (herméneutique) le plus large possible. Pour autant que le « lecteur-interprète » dispose de possibilités techniques permettant d'orchestrer cette ou ces interprétations il n'en demeure pas moins un lecteur, et certainement pas un « auteur ».

Cette confusion entre auteur et interprète (Mozart et Gould pour reprendre l'exemple) est d'autant plus frappante qu'Hofstadter lui-même la commet : quand il affirme « *C'est vous l'interprète maintenant* », il fait référence non plus à l'auteur du concerto (Mozart), non plus à son interprète (Glenn Gould), mais à une tierce personne, à une troisième voie de l'énonciation de l'œuvre, le chef d'orchestre. Or ce dernier, indépendamment de toute considération esthétique, peut être considéré comme « l'auteur d'une interprétation ». C'est-à-dire que sa responsabilité auctoriale (auctoritas) n'est engagée « que » dans le cadre d'une session temporelle d'enregistrement.

L'approche littéraire de ces phénomènes dans un cadre hypertextuel doit donc à notre sens se prémunir avec force de ces glissements sémantiques¹⁹ entre toutes les instances d'énonciation qui gravitent autour de l'œuvre, entretenant avec elle un quelconque lien d'autorité. A cette fin, après avoir décrit ici les visages traditionnels qu'emprunte la figure du « lecteur » et la manière dont ceux-ci peuvent être déclinés dans un cadre hypertextuel, nous envisagerons la manière dont de nouvelles instances et de nouvelles dimensions peuvent être ajoutées à « *l'échelle implicite de la littérarité* » dont parlait Balpe.

En guise de préalable, rappelons qu'après une première vague d'engouement quasi-dogmatique pour ce qui apparaissait alors – à juste titre mais sans en soupçonner les difficultés – comme une extraordinaire possibilité d'impliquer le lecteur au cœur même des processus d'écriture²⁰, l'opinion radicalement inverse se

¹⁹ [Rau 00] à propos des rapports auteur-lecteur, rappelle sous forme de comparaison qu'un gastronome n'est pas nécessairement un cuisinier, signifiant qu'il peut y avoir une lecture « *intelligente* », « *inventive* », « *compréhensive* » sans qu'il y ait nécessairement co-écriture.

²⁰ et en surestimant d'ailleurs souvent le désir de celui-ci d'être impliqué de la sorte, ou à tout le moins en instrumentalisant ce désir à la manière d'un alibi littéraire servant à justifier l'existence de certaines approches.

- c'est à du texte que s'est d'abord appliquée l'utilisation de la technique hypertextuelle,
- les premières « œuvres » hypertextuelles furent des romans arborescents,
- les quelques « chefs-d'œuvre » numériques que nous comptons aujourd'hui¹¹ valent autant par l'utilisation qui est faite de la technique que par leurs qualités littéraires (stylistiques et narratives) intrinsèques,
- nombre des « pionniers » de l'hypertexte dans les vingt dernières années, ayant poussé le plus loin les investigations qu'il permet, et apporté de réelles innovations sont de formation littéraire, qu'il s'agisse d'écrivains, de critiques, d'enseignants ou de chercheurs.

Mais, en plus de ces constatations, comme on l'aura compris depuis l'*incipit* de ce travail, il nous importe avant tout de rendre compte d'une organisation globale et originale de la connaissance, de mesurer avec le plus de précision possible le chemin parcouru depuis la civilisation du livre jusqu'à l'ère numérique actuelle.

C'est en utilisant de manière adaptée les outils de l'analyse littéraire traditionnelle (stylistique, structuralisme, linguistique, rhétorique ...) que peuvent être dégagées les pistes les plus pertinentes, qu'il s'agisse de phénomènes liés à l'énonciation¹², à la rhétorique¹³, ou bien encore d'isoler et de définir la notion de « genre » hypertextuel. « *En matière de création et de gestion de signes, de transmission des connaissances, d'aménagement d'espaces de vie et de pensée, la meilleure propédeutique est sans doute du côté de la littérature, de l'art, de la philosophie, de la haute culture en général.* » [Lévy 81 p.127]. Cet appel fait aux théories littéraires devra également permettre de renforcer un ensemble d'aspects pour déterminer si « (...) l'hypertexte en lui-même est porteur de nouveauté ou s'il s'agit simplement d'une application au domaine digital des tentatives de déconstruction d'une narration linéaire, qui existent en littérature depuis des siècles. » [Burbules 97]

Ce travail devra faire état de cet héritage consubstantiel qui lie hypertexte et littérature, mais il devra également montrer que l'analyse de l'hypertexte à la seule lumière d'une filiation essentiellement structuraliste¹⁴ ne saurait suffire à rendre compte de sa nature.

¹¹ **Victory Garden** de Stuart Moulthrop ou bien encore **Afternoon** de Michael Joyce en sont quelques exemples (voir en annexe 3).

¹² comprenant l'émergence de nouvelles subjectivités et la constitution d'agencements collectifs d'énonciation.

¹³ notre typologie des liens hypertextuels (et les nouveaux modes de liaison que nous proposons) est en grande partie issue de l'analyse des figures de la rhétorique classique.

¹⁴ « *Si la notion de texte comme réseau, qui se situe au fondement même de la théorie de l'hypertexte, rejoint le courant de pensée structuraliste – dont l'idée d'interrelation, d'échange constitue l'assise du projet théorique – c'est que ses tenants définissent la pensée comme un réseau.* » [Marcotte 00]

3.2. Hypertexte et sciences de l'information et de la communication.

« (...) la théorie de l'information et ce domaine connexe que nous pouvons appeler, je crois, la théorie de la communication, bien que, vous le verrez, je n'apprécie pas ces termes outre mesure. Théorie de l'organisation serait peut-être mieux, théorie de la résonance meilleur encore. » [Bateson 96 p.321]

« Je ne sépare jamais la dimension sémiotique de la dimension socio-organisationnelle ; et ce n'est pas un hasard : l'homme invente l'outil, le langage et l'organisation sociale en même temps. Toute évolution anthropologique met en jeu ces trois dimensions. » [Lévy 94b p.127]

Par ses questionnements, par ses implications méthodologiques, par les bases théoriques sur lesquelles il s'érige, l'hypertexte – même dans ses aspects les plus littéraires – est étroitement lié au champ des sciences de l'information et de la communication. Celles-ci permettent de disposer de modélisations plus larges et parfois de plus haut niveau que celles du champ littéraire, nous autorisant du même coup une possibilité de généralisation et d'évolution que rend possible la prise en compte – au sein de ce champ – de variables environnementales habituellement absentes du champ littéraire.

« (...) nos S.I.C. pourraient se donner pour dernière ambition de surmonter le divorce qui s'est élargi depuis le XIX^{ème} siècle entre trois formes de culture : la littéraire, la scientifico-technique et la culture de masse dont les représentants s'ignorent ou se méprisent mutuellement. L'étude des machines à communiquer les implique simultanément, et pourrait servir à les articuler. » [Bougnoux 93 p.17]

De plus, pour ce qui est de l'étude des artefacts technologiques, les S.I.C. disposent de bases théoriques et de méthodologies qui avec entre autres « *Les travaux de Goody, ceux de Leroy-Gourhan ou de Derrida ont montré qu'à l'inverse de ce que suggère le sens commun, la pensée procède de la technologie et non l'inverse.* » [Clément 98]

Enfin, la réalité des pratiques hypertextuelles contemporaines – hors celles relevant du champ littéraire – sont explicitement apparentées à celui de la recherche et du classement de l'information.

4. Quelques limites au discours.

« La liste de théories [pour appréhender les technologies de l'information et de la communication] pourrait s'allonger, les références se multiplier, mais pour utiliser une métaphore informatique, ces théories et cadres de référence sont « interprétatifs » or nous sommes à la recherche d'une explication « compilée ». Un essai de compilation laisse voir cependant que toutes ces théories sont centrées sur l'individu en tant que personne. » [Rhéaume 95]

Le rapprochement de ces deux (inter)disciplines dans le cadre de ce travail nous apparaît pertinent à plusieurs titres. D'abord, chacune d'entre elles dispose, comme nous venons de le montrer, de problématiques qu'elle partage avec l'hypertexte et auxquelles celui-ci peut apporter de nouveaux éléments de réponse ou d'explication. Ensuite, les convoquer de manière conjointe permet à l'une d'atténuer les

Nous allons maintenant nous intéresser à la figure qui entretient avec celle-ci un mode de coexistence empreint des complicités et des contradictions de toute relation gémellaire : celle du lecteur¹⁸.

¹⁸ sur ces questions que nous continuons à développer dans le cours de ce travail, on consultera également [Gaudard 89 pp.442-444] repris dans [Gaudard 93].

« L'auteur, caché, à l'évidence, ne conçoit pas ses textes. Prenant des décisions abstraites, il est un « ingénieur » du texte qui ne peut mesurer les fonctionnements de son ouvrage que lorsqu'est construit l'ensemble de la machine. C'est en ce sens aussi que cette littérature est inadmissible : ce, qu'au mieux, il conçoit, ce sont des virtualités de textes, quelque chose comme un schéma de littérature encore inexistante, des mises en scène plausibles de textes virtuels. Il planifie des conditions, des contraintes : rouages, calculs, prévisions ... programmes ... » [Balpe 96]

Car quelles que puissent être les performances de générateurs ou de systèmes experts fonctionnant sur les principes de l'intelligence artificielle, toutes les entreprises de génération aléatoire et non finalisée de textes restent vaines ou n'ont qu'un simple – mais cependant remarquable – intérêt technique ou rhétorique. Il leur manquera toujours cette part irréductible du libre arbitre que constitue la volonté de faire, la volonté de se mettre à l'œuvre¹⁷. La technique, les potentialités littéraires offertes par l'hypertexte, demeurent entre l'artefact et l'artifice. C'est dans la claire conscience de cette limite que la figure de l'auteur acquiert une humilité nouvelle, en dehors cette fois de toute mythologie sociale ou fantasmée. « Il n'y a pas de sens préétabli, mais il y a quelqu'un pour le regretter indéfiniment. (...) Barthes (...) place l'écrivain – de fiction et de critique – dans la position d'une maîtrise qui refuse d'être un pouvoir, d'un maître qui n'oriente pas mais désoriente celui qui cherche ses leçons. » [Reichler 89 p.8]

L'auteur d'hypertexte est dans ce cas. Cette maïeutique de la désorientation est la condition première de l'élaboration d'une situation dialogique où le sens pourra se construire dans une plénitude de l'interaction jusqu'à alors impossible à atteindre. « Je suis le monarque des choses que j'ai dites et je garde sur elles une éminente souveraineté : celle de mon intention et du sens que j'ai voulu leur donner. » [Foucault 72 p.10]

« Le roi se meurt ».

2.6. Le paradigme de l'énonciation : vers des logiques de l'interaction.

« L'auteur, celui qui a l'autorité, n'a cette autorité que parce qu'il définit la trajectoire et il ne peut être que le seul à la définir. Tout autre attitude de lecture conduirait à une dangereuse confusion des rôles : l'intentio lectoris ne joue que sur les absences de l'intentio auctoris et cela dans la mesure où l'extrême complexité des phénomènes fractals interdit à tout auteur de prétendre, à tout moment, maîtriser tous les événements intervenant de façon dynamique sur la trajectoire de la flèche. Paradoxalement, si l'intentio lectoris dispose d'importantes marges de manœuvre, c'est que l'intentio auctoris est faible, et donc, d'une certaine manière, que le texte lu est un texte moins représentatif dans l'échelle implicite de la littérature. » [Balpe 97c]

C'est cette échelle implicite de la littérarité qu'il importe de redéfinir, et c'est bien par rapport à elle qu'il importe de se repositionner en inventant de nouveaux modèles, en y ajoutant de nouvelles dimensions, tout en étant attentif à préserver une cohérence à la vision d'ensemble ainsi produite. C'est l'un des buts que nous nous sommes fixés dans la première partie de ce travail, et nous venons de décrire les instances et les subjectivités rattachées à l'une des notions fondamentales de cette échelle : celle d'auteur.

¹⁷ voir le point 7 de ce chapitre « Générateurs de textes »

tendances auto-référentielles de l'autre : quand pour les S.I.C. l'hypertexte est avant tout un système de recherche d'information, il est d'un point de vue littéraire, avant tout une redéfinition ou une adaptation des codes traditionnels de la textualité.

C'est en comprenant les mécanismes qui permettent d'articuler ces deux orientations de manière non exclusive que l'on parviendra à jeter les bases d'une « discipline » de l'hypertexte. Pour autant, cette (inter)discipline devra faire l'effort de constituer ses propres repères. Au rattachement de l'hypertexte à la sphère du littéraire sont liés les horizons du structuralisme, du post-structuralisme, de la logique (argumentative), de la grammatologie, de la rhétorique classique, de la théorie des actes de discours, etc.¹⁵ De même, les N.T.I.C.¹⁶ au sein des S.I.C. :

« (...) font appel à des théories et à des applications très variées : (...) le behaviorisme [Skinner, 1968], les sciences cognitives [Newell, 1990], les environnements d'apprentissage [Papert, 1988], la société de l'esprit [Minsky, 1986], les systèmes éducatifs individualisés et adaptatifs [Glazer, 1984]. » [Rhéaume 96].

Chacun de ces courants, chacune de ces écoles ou de ces théories pourrait à son tour être rattaché à d'autres, finissant par esquisser les contours toujours mouvants d'une carte de voisinage hypertextuelle entre tous ces champs¹⁷. A défaut de parvenir à le constituer en une inter-discipline, ce travail tentera de faire la preuve que l'hypertexte est apte à fournir l'explication « compilée » dont parle Rhéaume.

Notre discours, du fait du sujet traité, attirera plus que tout autre l'attention du lecteur sur la dimension « hypertextuelle » de nombre de ses thèmes ou termes. Nous nous sommes fixés comme limites celles exposées dans notre problématique, c'est-à-dire la compréhension des mécanismes de production et de réception de la connaissance dans un environnement à tout le moins distribué. Dans ce cadre, à chaque fois qu'historiquement ou méthodologiquement, ils permettront d'apporter un éclairage complémentaire à notre discours, nous ferons référence à certains des champs précités. Pour autant, certaines des thématiques abordées pourront trouver des échos théoriques, pratiques et/ou expérimentaux qui n'apparaîtront pas dans ce travail (théorie des médias, sociologie des pratiques, etc.) : notre lecteur comprendra que par delà la nature même de notre sujet et de ses marges, les critères institutionnels qui le guident ne permettent évidemment pas d'exposer, à chaque fois, l'ensemble de ces perspectives, sauf à vouloir s'inscrire dans un cadre qui est celui de la sociologie des sciences, ce qui n'est pas notre cas.

On ne trouvera pas, à proprement parler dans ce travail, d'analyse d'un corpus d'hypertextes. Nous n'évoquerons qu'en fin de notre troisième chapitre le dispositif empirique qui nous a permis de valider certaines de nos hypothèses.

¹⁵ « Ces deux champs [argumentation et hypertexte] s'inspirent fortement d'autres disciplines – l'hypertexte du post-structuralisme, de la psychologie cognitive, de la théorie de la lecture et de la théorie littéraire, et l'argumentation de la logique, de la théorie des actes de discours, de la rhétorique classique et de la philosophie. Malheureusement on ne trouve aucun heureux chevauchement [entre ces approches] : la littérature hypertextuelle se concentre presque entièrement sur les techniques d'écriture (littéraires et informatiques) et la littérature sur l'argumentation évite généralement la question du discours quand il est impossible de déterminer la direction que prendra le lecteur. » [Carter 97 p.1]

¹⁶ Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication.

¹⁷ cette carte est consultable en annexe 2.

Pour autant, la fréquentation des hypertextes fut une nécessité presque « quotidienne » : l'annexe 3 « Proto-hypertextes et hypertextes » fournit une liste indicative de ceux que nous avons particulièrement étudiés, avec et sur lesquels nous avons fondé les diverses typologies présentées dans ce travail, même s'ils n'apparaissent pas explicitement dans le texte. Nous avons également découvert et appris à maîtriser les possibilités du logiciel d'écriture hypertextuelle faisant référence (Storyspace) afin de nous confronter à la réalité des pratiques que nous décrivons.

De même, le dispositif empirique FoRSIC, initié en 2000, accompagna également et tout aussi quotidiennement, l'avancée de nos travaux, l'élaboration de nos hypothèses, la validation de notre cadre théorique et de nos conclusions.

Avec ce travail, nous avons d'abord voulu faire un état de l'art de la question de l'organisation hypertextuelle et de ses implications en la re-problématisant sous l'angle des usages, des pratiques et des discours qu'elle permet de fonder. L'angle d'approche qui sert de cadre général au discours tenu dans ce travail est donc plutôt de nature épistémologique : « *L'épistémologie est inductive et expérimentale, elle est déductive et surtout abductive, elle cherche à disposer côte à côte des fragments de phénomènes similaires.* » [Bateson 96 p.316].

in progress », acquérant ainsi l'adéquation de nature qui lui manquait pour pouvoir rendre compte de l'objet qu'il prétend saisir. « *Comme le remarquait Jay Bolter pour la littérature : « La tâche à laquelle nous sommes confrontés en tant qu'écrivains de ce nouveau medium est précisément de découvrir de nouvelles figures efficaces.* » » [Clément 95]. Outre le fait qu'il se place délibérément en position d'écrivain et non d'auteur, les figures à découvrir que souligne Bolter sont probablement autant les artefacts rhétoriques et stylistiques propres à toute écriture, que les visages mouvants et masqués de la création littéraire.

2.5. Les enjeux de « l'auctoritas » hypertextuelle.

A trop se diluer dans le miroitement de ses fonctions, à force de courir le risque de son effacement, l'œuvre pourrait se dissoudre si elle ne trouvait ailleurs les ressources qui lui assurent sa cohérence et son homogénéité. Pour autant que ses fonctions se diversifient et quels que soient les masques qu'il choisit de revêtir, l'auteur demeure, sous certaines conditions, une force motrice de la création littéraire. On sort ici de la sphère énonciative – qui se veut au plus près du texte – pour entrer dans la dimension sociologique. De ce point de vue, l'aspect téléologique de toute création, littéraire ou non, reste pertinent et il est sous-tendu par cette incarnation d'une volonté à l'œuvre qu'est la figure de l'Auteur.

« *L'auteur est véritablement un créateur, mais en un sens tout différent de ce qu'entend par là l'hagiographie littéraire ou artistique. Manet, par exemple, opère une véritable révolution symbolique, à la façon de certains grands prophètes religieux ou politiques. Il transforme profondément la vision du monde, c'est-à-dire les catégories de perception et d'appréciation du monde, les principes de construction du monde social, la définition de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas, de ce qui mérite d'être représenté et de ce qui ne le mérite pas.* » [Bourdieu 87 p.176].

Les individualités à pouvoir revendiquer le titre d'auteur tel que l'entend Bourdieu ne sont évidemment pas légion. A moins bien entendu que l'on entende par auteur, la somme de ces individualités que draine dans son sillage la notion d'« *hypercortex* » dont parle Lévy. Mais cela équivaldrait à retomber dans une autre mythologie, et quand bien même celle-ci serait un réconfort commode pour la pensée, la construction du sens sur les réseaux nous semble relever de processus plus pragmatiques qui seront analysés au fur et à mesure de ce travail. Il reste que la plupart des œuvres hypertextuelles collaborent effectivement à l'érection de « *nouveaux principes de construction du monde social* », qu'elles offrent – à des degrés de qualité divers – une vision « transformée » du monde, et qu'elles altèrent de manière parfois radicale nos catégories de perception – par l'utilisation qu'elles font des images, par les composantes temporelles et cinétiques qui deviennent des matériaux à la disposition de l'auteur ... –.

Même lorsque, dans ces hypertextes, la figure de l'auteur est un programme informatique faisant office de générateur de texte, même lorsque ne lui est plus dévolue que la fonction « d'ingénieur » de texte, les contraintes qu'il définit et l'horizon de signification qu'il dessine sont, à ce jour, des raisons suffisantes pour ne pas pouvoir extraire définitivement de l'œuvre la composante humaine.

une topique de ce discours critique inadéquat devient infondée, dès lors qu'elle est remplacée par l'effort conjugué de deux entités distinctes : celle de l'auteur et celle du commentateur par exemple.

2.4. Marques et masques de l'énonciation.

« celui qui parle ne peut se dire. Ils sont foule mais celui qui parle n'est pas parmi eux ... » Tsvetan Todorov, « L'espoir chez Beckett », p.33 in *Revue d'esthétique*, Hors-Série, 1990.

Si nous ne voulons pas risquer de nous voir reprocher le manque de rigueur que nous venons de condamner, il nous faut étayer cette distribution des facettes de la fonction auteur par un questionnement sur l'énonciation, qui permet de les répartir.

« Première question : qui parle ? Qui, dans l'ensemble de tous les individus parlants, est fondé à tenir cette sorte de langage ? Qui en est titulaire ? Qui reçoit de lui sa singularité, ses prestiges, et de qui, en retour, reçoit-il sinon sa garantie, du moins sa présomption de vérité ? Quel est le statut des individus qui ont - et eux seuls - le droit réglementaire ou traditionnel, juridiquement défini ou spontanément accepté, de proférer un pareil discours ? » [Foucault 69 p.70]

Si l'énonciation se manifeste par les marques qu'elle laisse sur le texte, chacune d'entre elles n'est souvent que l'un des masques dont se pare une subjectivité, une instance du discours ici et maintenant produit. L'auteur – quel que soit l'aspect de son activité, de son interaction avec le texte envisagée – ne se définit que dans la co-présence d'une situation d'énonciation. « *Celui qui écrit l'œuvre est mis à part, celui qui l'a écrite est congédié.* » [Blanchot 55 p.10]

C'est le présent de l'écriture qui seul fait autorité, qui fait « l'autorité ». Dès que cesse ce présent, dès que le texte a fini de s'inscrire pour commencer à s'afficher dans un temps qui est maintenant celui de sa lecture, cesse également d'être opérante toute notion d'autorité, devenue parasitaire pour le déploiement du discours. L'hypertexte rend possible des situations de co-présence entièrement neuves et jusque là impensables, qu'il importe donc d'isoler et de formaliser.

« L'auteur d'un message se voit dépris de son autorité sur celui-ci. Son texte s'engage dans une dynamique provoquée par l'ajout d'autres messages. Comme en peinture ou dans les collages surréalistes en quelque sorte, la mise en présence d'éléments (textes, couleurs, formes) engendre une tension due uniquement à cette mise en présence. Il y a dans les conférences électroniques, comme à l'oral, une co-construction du sens dans l'interaction. Si cette co-construction a également lieu à l'écrit, entre un auteur et un lecteur, le lecteur n'a en général pas la possibilité de poursuivre l'élaboration du texte et d'instaurer un dialogue entre l'auteur et le lecteur (ce dernier passe alors du statut de lecteur à celui d'auteur également). » [Hert 95 p.50]

Cette possibilité est aujourd'hui avérée et en passe de devenir une modalité d'écriture à part entière. Ce qu'il reste à énoncer, ce sont les conditions de ce dialogue entre fonctions. Chacune des facettes précédemment évoquées, dans la mesure où elle se donne à voir dans un présent de l'énonciation, fonctionne comme le miroir de notre propre subjectivité. Il faut alors choisir l'orientation à donner au regard critique, pour qu'il ne s'égare pas dans le jeu de reflets réciproques que s'adressent ces fonctions entre elles et qu'il puisse à son tour nous renvoyer l'image provisoirement stabilisée d'un discours en construction, d'un « work

Citations originales.

- Appel à communication ACM « *Hypertext' 95 will provide a common setting for researchers and practicing professionals to share experiences and to compare notes about their interests in hypermedia authoring, publishing, system construction, human-computer interaction, digital libraries, and electronic literature. Attendees come with backgrounds in computing, psychology, literature, sociology, engineering, law, medicine ... many different fields.* »
- [Burbules 97] « (...) *hypertext itself is event something new, or simply an application in the digital domain of attempts to deconstruct linear narrative that have existed in literature for centuries.* »
- [Carter 97 p.1] « *Both fields [argumentation and hypertext] draw heavily from other disciplines – hypertext from poststructuralism, cognitive psychology, reader-response theory, and literary theory, and argumentation from logic, speech act theory, classical rhetoric and philosophy. Unfortunately, we find no such happy overlap : hypertext literature is focused almost entirely on literary and informational writing, and argumentation literature generally avoids the question of discourse where one cannot know the direction the reader will take.* »

LE LIVRE



« Il en est de même pour la littérature. Ce vers quoi nous allons n'est peut-être aucunement ce que l'avenir réel nous donnera. Mais ce vers quoi nous allons est pauvre et riche d'un avenir que nous ne devons pas figer dans la tradition de nos vieilles structures » [Blanchot 59 p.332]

« En un temps où d'autres media triomphent, dotés d'une vitesse très élevée et d'un rayon d'action très étendu, menaçant de réduire toute communication à une croûte uniforme et homogène, la fonction de la littérature est de faire communiquer le divers avec le divers comme tel ; sans émuquer sa différence, mais en l'exaltant au contraire, selon la vocation du langage écrit. » [Calvino 89 p.81]

est quelqu'un de très différent, c'est quelqu'un dont la production consiste à parler des œuvres des autres. » et de [Bourdieu 87 p.132] « *La tradition médiévale opposait le lector qui commente le discours déjà établi et l'auctor qui produit du discours nouveau. »* L'un des tout premiers volumes à poser la question de l'auteur, le dictionnaire de Furetière – 1690 – met l'accent sur la dichotomie qui existe entre l'imprimé et le manuscrit, et s'en sert comme principe classificatoire discriminant. « *L'écrivain est celui qui a écrit un texte, qui peut rester manuscrit, sans circulation, tandis que l'auteur est ainsi qualifié parce qu'il a publié des œuvres imprimées (selon dict. de Furetière -1690-).* » [Chartier 97 p.32]

Si l'on opère une relecture de ces typologies au vu des mécanismes actuels qui cernent la production de l'écrit, elles mettent en lumière et confèrent un statut à des entités jusque là mal définies. L'activité du « *scriptor* » peut ainsi rendre compte des nombreuses citations intégrales de textes apparaissant *in extenso* ou sous la forme de renvois (liens hypertextuels) au fil des pages qui constituent le web. Ces longues listes de liens, ces réseautographies qui n'ont d'originalité et d'autorité que dans la forme, sont le fait du « *compiler* ». L'activité d'annotation et de commentaire qui consiste à s'approprier un texte existant pour l'enrichir de nouveaux matériaux, de nouveaux liens hypertextuels, correspond à l'activité du « *commentator* » telle que définie par Barthes. Enfin, « *l'auctor* » défini comme donnant ses propres idées en s'appuyant toujours sur d'autres autorités, rend également bien compte de la constitution d'un discours original sur le web, qui ne se fait que dans la continuité et dans l'héritage de discours précédents ou co-occurents.

Si l'on fait de cette typologie une clé pour l'analyse, elle permet non seulement d'avoir une vue originale et exacte de l'organisation réticulée de « l'autorité », de faire émerger un modèle reprenant des paramètres jusqu'ici délaissés faute de formalisation adéquate¹⁶, et de rendre compte de l'émergence de nouvelles disciplines ainsi que de nouvelles approches critiques.

« Ainsi verrions-nous émerger une génétique documentaire de l'ante-génération, ne traitant que les documents servant de matière première au générateur, à côté de laquelle nous trouverions une génétique procédurale ne s'adressant qu'aux diverses versions du générateur et enfin une génétique de la réduction de la surgénération et de la mise en place du texte. Chacune de ces sous-disciplines de la génétique textuelle verrait son objet d'étude légitimé par une facette de la fonction auteur. » [Lenoble 95]

Ces aspects mis en lumière doivent nous permettre de sortir de la confusion qui fausse en le parasitant un certain type de discours critique dans lequel un manque de rigueur terminologique – qui désigne sous le même terme des réalités distinctes – est source d'incompréhension mutuelle et génère de fausses pistes de recherche. Voici une illustration parfaite de ce discours que nous prétendons éviter : « *L'expression sur-utilisée que le lecteur devient le 'co-auteur' de certains jeux d'aventures ou d'hypertextes littéraires comme 'Victory Garden' de Stuart Moulthrop ignore tout simplement le fait que la dichotomie 'émetteur/récepteur' est toujours bien présente.* » [Aarseth 95] Certes la dichotomie « émetteur-récepteur » est toujours présente, mais les fonctions précédemment décrites permettent de faire un choix entre ces deux points de vue, d'isoler la part faite, en chacun d'eux, à l'émetteur et au récepteur. Ainsi, la co-autorité qui est

¹⁶ voir le point 4 de ce chapitre « Emergence de nouvelles subjectivités. »

caractérise, etc. Ainsi sans avoir besoin de prendre parti « pour ou contre » la mort de l'auteur, on peut effectivement parler d'une « autorité par contumace ».

Avec l'hypertexte en revanche, l'auteur est présent à chaque instant, présent à chaque choix, présent derrière chaque forme, derrière chaque nouvel affichage de la page lue ou rencontrée¹⁵. Cette « hyper-présence » est une mise en danger de son autorité – potentielle, supposée ou effective – puisqu'elle instaure le « pacte lectoral » sur la base d'une négociation constante de « ce-qui-a-été-écrit, pensé, organisé » et de « ce-qui-va-se-passer, être-dit, être-écrit, être-affiché ». Ce sont les enjeux de cette nouvelle forme d'autorité que nous allons maintenant étudier.

2.3. La fonction plus que la nature.

Le séculaire débat opposant nature et fonction est tout à fait révélateur de l'enjeu du bouleversement que stigmatise l'évolution de la notion d'auteur. Foucault suggérerait de repérer « *les emplacements où s'exerce sa fonction* », Barthes évoque le « *fonctionnement* » de la linguistique, et les occurrences de cette idée de fonctionnalité sont encore nombreuses. Après avoir pris acte du changement qui affecte la nature de l'auteur, le problème posé dans le cadre de ce travail n'est pas tant « *de se passer de la référence à l'auteur, mais de donner statut à son absence nouvelle.* » [Foucault 94 p.795] Lorsque semble disparaître ou au moins s'effacer l'un des éléments moteurs d'un mécanisme, la place qu'il laisse ainsi vacante met soudainement en lumière et au premier plan de l'analyse le rôle que cet élément jouait dans le fonctionnement et dans l'organisation générale du mécanisme en question. Le vide laissé par l'absence de l'auteur renforce l'empreinte de la fonction que celui-ci occupait. « *La question que je me suis posée était celle-ci : qu'est-ce que cette règle de la disparition de l'auteur ou de l'écrivain permet de découvrir ? Elle permet de découvrir le jeu de la fonction-auteur.* » [Foucault 94 p.817]

C'est paradoxalement quand elle se décline sur le mode du vide et du manque que la nature profondément structurelle de l'auteur se révèle. Elle semble s'être progressivement organisée autour de fonctions plus élémentaires, alors révélatrices de l'organisation sociale qui présidait à l'élaboration de l'écrit.

« *Le Moyen-Age, lui, avait établi autour du livre quatre fonctions distinctes : le scriptor (qui recopiait sans rien ajouter), le compiler (qui n'ajoutait jamais du sien), le commentator (qui n'intervenait de lui-même dans le texte recopié que pour le rendre intelligible), et enfin l'auctor (qui donnait ses propres idées en s'appuyant toujours sur d'autres autorités).* » [Barthes 66 p.76]

La nature intrinsèque de la fonction-auteur n'existe que dans la succession des intervenants de la chaîne, et il est troublant, à ce stade de notre travail, de remarquer l'analogie existant entre les vertus explicatives de cette typologie et la réalité des fonctions auctoriales dans l'organisation littéraire hypertextuelle. Pour compléter cette typologie, on citera les définitions suivantes de [Chartier 85 p.268] « *l'auctor est celui qui produit lui-même et dont la production est autorisée par l'auctoritas (...). Le lector*

¹⁵ Ainsi dans **I Have Said Nothing** et selon l'aveu de son propre auteur, Jan Yellowlees Douglas, « *certain personnages meurent dans un scénario et continuent de vivre dans un autre. C'est la manière dont je conçois le monde réel. (...) L'auteur d'hypertexte aujourd'hui peut exercer un contrôle infiniment plus grand sur ce que le lecteur verra ainsi que sur la séquence dans laquelle s'inscrira sa lecture que ne le peut l'auteur de textes imprimés.* » [Amerika 96]

Section A

1. Le livre.

« Le livre doit fonctionner à l'image de la multiplication des situations de choc. Il doit se fracturer à l'image des éclats de l'hologramme. Il doit s'enrouler sur lui-même comme le serpent sur les collines du ciel. Il doit renverser toutes les figures de style. Il doit s'effacer dans la lecture. Il doit rire dans son sommeil. Il doit se retourner dans sa tombe. » J. Baudrillard, *Cool Memories*. Cité par [Balpe 96].

Tous les concepts qui gravitent autour de l'hypertexte sont affectés par cette notion qui exerce sur eux une attraction d'ordre « gravitationnelle »¹ : elle regroupe, elle « tient ensemble » et elle fédère les forces en présence. Elle établit des distances et des pondérations. Les définitions déjà évoquées² suffisent à montrer que l'ensemble des domaines connexes à celui de la littérature³ sont affectés. Les diverses subjectivités qui lui sont attenantes (auteur, lecteur ...) sont appelées à être redéfinies au même titre que les « fondamentaux » constitutifs de ce champ (texte, genre littéraire ...) ainsi que leurs modalités particulières, qu'elles soient d'ordre technique, rhétorique ou stylistique.

Nous voulons ici montrer en quoi la véritable force de l'hypertexte comme notion n'est pas tant à chercher dans sa capacité intrinsèque de transcendance que dans ses implications environnementales. La première sphère de ce qui constitue notre « réalité littéraire » à être affectée par l'hypertexte est celle du livre. Pour des raisons historiques tout d'abord. Nous vivons en effet dans la civilisation du livre, qui, constitué à la fois comme medium et comme message, est l'incarnation privilégiée de toute littérature tout en entretenant avec elle des rapports métonymiques complexes qui font que si la littérature EST d'ordre livresque, c'est initialement parce que le livre EST la littérature. La forme même de l'objet livre conditionne notre rapport au savoir. Ainsi, le passage du *volumen* au *codex* permet l'instauration de nouvelles formes de lecture, plus critiques, comme l'exégèse par exemple. Cette première révolution⁴ fut suivie par celle de l'invention de l'imprimerie qui lui conféra toute son amplitude [Chartier 96 p.3]. Mais au-delà de ses modalités pratiques, techniques et cognitives, l'héritage culturel dont le livre est porteur l'inscrit dans une mythologie qui conditionne son approche, sa manipulation autant que sa perception. C'est le récit de l'évolution de ces relations individuelles et collectives, au monde du savoir et de la connaissance, au travers de ce filtre que constitue la « forme-support » qu'est le livre, que nous voulons entreprendre ici.

1.1. De l'amalgame des supports à la confusion sémantique.

Au cœur des problématiques actuelles se trouve la notion d'hyperlivre et autres livres numériques, ultimes avatars du Livre fondateur. Preuve semble faite que l'ordinateur – dans sa forme actuelle –, envisagé

¹ « gravitation : Force en vertu de laquelle toutes les particules de la matière pèsent les unes sur les autres en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance. » Dictionnaire Littré.

² voir notre avant-propos.

³ La littérature est définie par [Reichler 89 p.86] comme « L'accent mis sur le message pour son propre compte. »

⁴ [Pang 98] cite l'ouvrage de Frederick Kilgour, *Evolution of the Book*, qui distingue sept étapes décisives dans l'histoire de l'évolution des supports : les tablettes d'argile mésopotamiennes (associant une ressource naturelle abondante avec un système d'écriture), l'apparition du volumen (rouleau de papyrus), le codex, l'invention de l'espace entre les mots et de la pagination culminant avec l'avènement de l'imprimerie, l'offset printing (1970) et enfin la publication électronique (1990).

diffusion → réimpression → ...), la perspective de publication qu'impose le numérique est de l'ordre de l'instantané et du simultané. Et dans cette perspective, l'idée d'auteur ne suffit plus à rendre compte de l'ampleur de l'horizon diffusionnel qui devient une constante intervenant dans l'écriture des œuvres.

Il ne faut cependant pas avoir la prétention de vouloir – et de pouvoir – se défaire d'une notion sous le prétexte qu'elle ne répond plus à la logique du support qui l'a vu naître. Certains des fondements conceptuels qui ont permis de forger cette notion restent non seulement opérants dans les œuvres hypertextuelles, mais plus encore, dans ce monde où les textes évoluent constamment, ils peuvent servir de base à l'élaboration de nouveaux repères – sous certaines conditions d'adaptation – aux assurances de stabilité établies et nécessaires pour contraindre l'appréhension subjective de l'immensité de la masse informationnelle disponible.

« L'auteur rend possible une limitation de la prolifération cancérigène, dangereuse des significations, dans un monde où l'on est économe non seulement de ses ressources et richesses, mais de ses propres discours et de leurs significations. L'auteur est le principe d'économie dans la prolifération du sens. » [Foucault 94 p.811]

La force d'anticipation du discours foucauldien est considérable. En effet, l'étude des solutions les plus innovantes – et tenant compte des contraintes propres aux réseaux – proposées à l'heure actuelle pour arriver à appréhender, de manière individuelle ou collective, la densité sémiotique exponentielle qui se donne à lire sur Internet, montre que le retour à des localisations et à des classifications fonctionnant sur les bases d'une « *autoritas* » identifiée pourrait constituer l'avenir du web. Ainsi, le dernier né des moteurs de recherche¹³ fonctionne sur un principe de classement qui distingue entre pages d'autorité (authorities) et pages pivot (hubs). L'auteur n'est donc plus ici l'incarnation d'une subjectivité, mais la représentation induite, construite *a posteriori*, de principes collectifs de reconnaissance. En tant que tel, il continue d'être un recours précieux et irremplaçable dans l'analyse.

Ainsi, il apparaît qu'à chaque fois que cette notion d'auteur se trouve pensée, discutée, débattue, que cela soit dans une perspective épistémologique (Foucault) ou plus technique et pragmatique (Google), elle s'efface à chaque fois un peu plus. Pourtant, avec l'entrée de l'hypertexte dans le champ du littéraire, cette présence de l'auteur va se trouver paradoxalement réaffirmée. Dans la littérature classique, tout le processus de lecture, d'interprétation et d'appropriation subjective du texte vise à se libérer de la présence de l'auteur au profit de celle du texte. « *Madame Bovary* » doit exister sans Flaubert. L'auteur peut exister parce qu'il se revendique d'abord comme absent¹⁴. Du point de vue de l'écriture, le premier travail de l'écrivain est là encore – sauf cas particuliers comme celui de la littérature autobiographique – d'affranchir le texte de sa présence qui n'est plus tangible que dans des manifestations certes déterminantes et singulières, mais qui n'en sont pas moins des manifestations « de surface » : il s'agit du style de l'auteur, de l'idiolecte qui le

¹³ à l'époque où nous écrivons ces lignes ... Il s'agit du moteur Google (<http://www.google.com>). Nous reviendrons sur ce principe de classement particulier dans notre typologie des liens. (Chapitre second, point 4.5.1.1. « Approches orientées information »).

¹⁴ laissant à une autre figure, celle du narrateur le soin d'incarner l'une des nombreuses modalités possibles de sa présence au texte (focalisation interne, externe, narrateur omniscient ...)

comme une finalité essentielle, comme un enjeu littéraire premier « *L'une des fonctions du langage, et de la littérature comme langage, est de détruire son locuteur et de le désigner comme absent.* » [Genette 69 p.13] L'argumentaire structuraliste est bien entendu à l'origine de la radicalité de la formulation, mais il n'en est pas la seule explication. L'irruption de la linguistique dans le champ des études littéraires y est également pour beaucoup. Là encore, comme ce fut le cas pour le livre, l'avancée des techniques d'analyse et d'investigation et les modélisations théoriques et formelles qui y sont attachées, sonnent le glas de la mythologie sociale dont avait su se parer l'auteur et qui fit de lui l'un des derniers « intouchables » du champ littéraire.

« La linguistique vient de fournir à la destruction de l'Auteur un instrument analytique précieux, en montrant que l'énonciation dans son entier est un processus vide, qui fonctionne parfaitement sans qu'il soit nécessaire de le remplir par la personne des interlocuteurs : linguistiquement, l'Auteur n'est jamais rien de plus que celui qui écrit, tout comme je n'est autre que celui qui dit je : le langage connaît un « sujet », non une « personne », et ce sujet, vide en dehors de l'énonciation même qui le définit, suffit à faire « tenir » le langage, c'est-à-dire à l'épuiser. » [Barthes 84 p.66]

En proie à une herméneutique implacable, l'auteur se vide de sa substance biologique pour devenir un simple relais de la chaîne énonciative. Il ne s'agit bien entendu ici que d'un « point de vue », d'un niveau de focalisation dans l'analyse qui se veut au plus près des mécanismes de génération langagiers, mais ce type d'approche se voit confirmé par l'instrumentalisation croissante de l'ensemble des processus de production de l'ère numérique. Plus précisément, c'est la problématique notion de l'origine qui sert de base à ce nouveau renversement de l'analyse. « Au commencement était le Verbe » : voilà pour l'axiomatique des temps bibliques. « Au commencement du Livre, était l'Auteur. » Voilà pour celle qui se met en place avec l'invention de l'imprimerie. Avec l'entrée dans l'ère numérique et l'assimilation presque complète des techniques informatiques désormais agissantes au cœur même de la textualité, force est de constater que :

« La notion d'origine n'a pas sa place dans la réalité électronique. La production de textes pré suppose leur distribution, leur consommation et leur révision immédiate. Tous ceux qui participent au réseau participent aussi à l'interprétation et au changement de ce flot textuel. Le concept d'auteur ne meurt pas : il cesse simplement de fonctionner. L'auteur est devenu un agrégat abstrait qui ne peut être réduit à la biologie ou à la psychologie de sa personnalité. » [Barnes 95]

C'est parce qu'il devient une « simple » fonction, et au moment même où il le devient, que le concept d'auteur cesse de fonctionner, qu'il bascule de l'axe paradigmatique du modèle à celui syntagmatique de l'expérimentation. La globalité qu'il pût un temps prétendre recouvrir ne peut plus se prévaloir d'aucune indépendance par rapport au texte qu'elle produit. A mesure que l'écriture s'ouvre à ce nouvel espace réticulé de la connaissance, à mesure qu'elle se distribue sur les réseaux, personne ne saurait aujourd'hui l'aliéner à une quelconque individualité. « *Donner un Auteur à un texte, c'est imposer à ce texte un cran d'arrêt, c'est le pourvoir d'un signifié dernier, c'est fermer l'écriture.* » [Barthes 84 p.68] La force centripète que lui confère ce nouveau mode de propagation réticulé, rend vaine toute tentative de clôture. Alors que sous le règne de l'imprimerie, les processus d'inscription et de diffusion de l'écrit avaient pour origine une même réalité machinique qui leur imposait une mise en place successive (impression →

comme medium, comme réceptacle de l'hypertexte, a rencontré les limites que lui fixaient ses détracteurs. S'il semble inadéquat, inapte à permettre l'instauration des schémas cognitifs mis en place lors de toute activité d'ordre lectorale, c'est-à-dire un rapport privilégié à l'émergence et à la co-construction du sens, c'est en partie parce qu'indépendamment de l'angle d'approche choisi pour l'aborder, il est avéré que :

« L'ordinateur, aujourd'hui, est obsédé par le livre, avec ses dispositifs de 'lecture' en amont, avec ses 'imprimantes' en aval, avec ses 'livres électroniques' sur disquettes ou sur disques compacts désormais, qui transforment cet instrument de mémorisation et de classement en une 'machine' à entrées multiples, productrices de 'textes', au sens étymologique de ce terme (ce qui est tissu de mots). » [Donguy 95]

Cette « métaphore cognitive » attachée à l'ordinateur, outre qu'elle est révélatrice, par le vocabulaire qu'elle déploie, de la persistance sémantique des aspects et concepts d'ordre littéraire autour desquels sont construites des disciplines traditionnelles (herméneutique, critique structuraliste ...) ou émergentes (linguistique computationnelle, ...), cet usage métaphorique donc, ne semble pas près d'être remplacé au profit d'un habitus sémantique plus « contemporain » et semble même devoir se renforcer avec l'avancée des recherches. Alors que le grand public commence à peine à s'habituer à l'idée d'un livre électronique – c'est-à-dire d'un support suffisamment calqué sur de l'acquis pour pouvoir être utilisé à l'identique – qui lui permettra de se familiariser avec des modalités d'interaction par contre totalement nouvelles, des concepts comme ceux de l'e-ink (encre électronique) et autres puces de silicium souples pouvant être insérées de manière transparente dans le tramage d'une feuille de papier font leur apparition. Ils laissent augurer que la différence fondamentale entre les moines copistes ou les scribes de la Haute-Egypte et le lecteur ou l'auteur du XXI^{ème} siècle ne se fera pas au niveau de la ritualisation des postures marquant le rapport au sens, mais, de manière plus fine, plus insidieuse, plus transparente et plus déterminante, dans la perception même du sens et de ce qui en demeurera saisissable du fait de la complexification et de la densification exponentielle dans laquelle il est engagé. Il est même tout à fait probable que les bibliophiles de l'ère numérique continueront d'apprécier le gramage d'un papier ou l'empreinte d'une encre.

Si le retour au livre – aussi contradictoire qu'il puisse apparaître dans le siècle du virtuel et du numérique – semble aujourd'hui aussi logique que nécessaire, ce n'est pas tant pour des raisons de commodité cognitive ou de massification commerciale que parce qu'il est une entité pérenne à ce point inscrite dans notre environnement et dans notre « capital » cognitif qu'il détermine dans une certaine mesure la configuration des outils destinés à le remplacer ou à le supplanter. La persistance de l'écrit, du texte – « *ce qui est tissu de mots* » – est un indicateur fort qui suffit à garantir – au moins le temps que se fasse la transition avec les nouveaux modes d'interaction permis par l'hypertexte – la pérennité d'une certaine forme de savoir comme organisation du sens – *ce qui est issu de mots* –.

Il importe de déterminer ce que recouvre réellement l'entité-livre. Si elle est une forme, elle ne peut prétendre à la plasticité nécessaire pour rendre opératoires tous les nouveaux modes d'interaction avec le texte qui constituent sa matière première. Si elle est d'abord et avant tout un vecteur, un « message », il n'y a alors plus aucune justification à ce qu'elle demeure l'origine d'un repère cognitif dont les aspects

protéiformes de ses modalités ne sauraient être rendus au travers d'une forme fixe. Il semble dès lors délicat de se réfugier derrière un quelconque immanentisme livresque. Et si l'on ne peut lui contester sa réalité sociale, économique ou matérielle, sa réalité littéraire n'est-elle pas de l'ordre de l'imaginaire, du fantasmé voire même du fantastique ?

1.2. Le livre comme entité ?

« La littérature commence quand ce paradoxe se substitue à ce dilemme ; quand le livre n'est plus l'espace où la parole prend figure (figures de style, de rhétorique, de langage), mais le lieu où les livres sont tous repris et consumés : lieu sans lieu puisqu'il loge tous les livres passés en cet impossible « volume » qui vient ranger son murmure parmi tant d'autres - après tous les autres, avant tous les autres. » [Foucault 94 p.261]

Poser la question du livre, c'est se mettre dans la plus inconfortable des postures discursives : celle que Foucault détermine entre « *paradoxe* » et « *dilemme* ». Le paradoxe, le discours contre l'opinion répandue, c'est le renversement qui s'opère dans l'étendue et la diversité des modes d'appropriation de l'objet-livre. Le dilemme c'est celui qui consiste dans un premier temps à identifier les vecteurs de cette transformation, pour trouver, derrière leur mode de fonctionnement apparemment exclusif, des logiques complémentaires qui seules peuvent expliquer cette transformation.

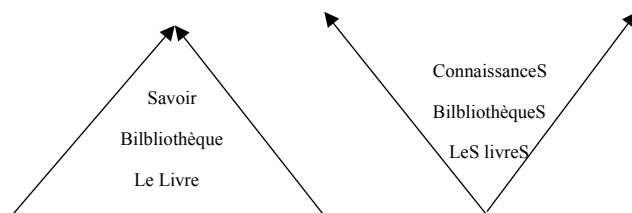


Fig.1 : Du dilemme au paradoxe.

Dans ce passage du dilemme au paradoxe, le livre, de l'unicité qui en faisait le socle inébranlable d'un savoir constitué en tant que somme (*summa*), devient, par l'affirmation de sa pluralité d'objet, le point d'appui et le pivot de ramifications qui le dépassent mais qui seules peuvent rendre compte d'un ensemble de connaissances désormais disponibles.

S'il est une constante avérée – tant historiquement que sociologiquement – dans l'histoire de l'humanité et de son rapport à la connaissance, c'est celle de l'alternance structurelle entre des périodes de sacralisation des objets de connaissance et d'autres de remise en cause, de basculement de ces mêmes objets vers la sphère du profane. Ainsi, bien qu'érudit et humaniste, c'est d'abord un bibliothécaire – un homme des livres – Gabriel Naudé, qui est l'un des premiers à stigmatiser ce basculement : dès 1644, son **Advis pour dresser une bibliothèque** vise clairement à la désacralisation de l'objet-livre [Damien 95 p.307], répercutant en cascade cette désacralisation sur les savoirs dont il est porteur, et ouvrant ainsi la voie aux encyclopédistes à venir.

un dictionnaire encyclopédique⁹, l'auteur est tour à tour : « *celui qui est la cause première de quelque chose. (...) Celui qui a fait un ouvrage de littérature, de science ou d'art. (...) Dans le langage des sciences, de la médecine, celui qui soutient telle ou telle opinion. (...) Celui de qui l'on tient quelque droit.* » La richesse des aspects que l'auteur paraît englober est déjà très vaste et l'hypertexte, selon une procédure qui le caractérise, amplifie cette richesse définitoire avant de la spécifier plus précisément. Sur le site du Consortium W3¹⁰ qui est l'organisme notamment en charge des normalisations techniques afférentes aux spécificités des divers modes d'écriture hypertextuels on trouve la définition suivante de l'auteur : « *Un auteur est une personne ou un programme qui écrit ou génère des documents HTML*¹¹. Un outil-auteur constitue un cas particulier, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un programme qui génère du code HTML. » S'il n'est pas étonnant de constater que la composante biologique n'est plus une condition *sine qua non* de l'écriture¹², il est en revanche problématique d'attribuer le statut d'auteur à un programme informatique et cela ne peut être fait qu'après avoir retracé le parcours qui mène de l'invention de la page de titre à celle des générateurs de textes.

2.2. Chroniques d'une mort annoncée.

Le rôle en même temps que le statut de l'auteur tel que nous les connaissons, semblent voués à une prompte disparition, certains n'hésitant d'ailleurs pas à affirmer que celle-ci a déjà eu lieu. L'origine de ce changement n'est pourtant pas à chercher dans l'irruption des nouveaux modes d'écriture qu'autorise l'hypertexte. En effet, dès 1970, alors que la littérature électronique n'en est encore qu'à ses balbutiements et qu'elle est bien loin du champ de préoccupation de la critique, « *L'effacement de l'auteur est devenu, pour la critique, un thème désormais quotidien. Mais l'essentiel n'est pas de constater une fois de plus sa disparition ; il faut repérer, comme lieu vide - à la fois indifférent et contraignant - les emplacements où s'exerce sa fonction.* » [Foucault 94 p.789]. En l'espace de deux phrases, la nuance de « *l'effacement* » cède la place à l'irrévocable de la « *disparition* ». Comme pour atténuer la brusquerie de cette disparition, Foucault incite cependant à faire de cette dernière un nouveau point de départ pour la mise en place d'une herméneutique encore diffuse, qui vise à repérer les improbables espaces où demeure en permanence tangible la présence et l'influence de la « *fonction-auteur* ». Cette logique, cette direction de la recherche, ne sera plus démentie et n'ira qu'en se confirmant. Une fois avérée la place de la littérature électronique dans le champ littéraire, on pourra lire en 1995 : « *Le concept d'auteur est relié à une conception de la littérature un tant soit peu démodée, comme l'a mis en évidence le débat littéraire de ces trois dernières décennies (Barthes, Calvino, Foucault, Kristeva ...).* » [Aarseth 95].

Non seulement passée de mode, point de convergence de l'argumentaire critique développé par les diverses chapelles épistémologiques alors influentes, la suppression de l'auteur est clairement désignée

⁹ Dictionnaire encyclopédique Quillet.

¹⁰ <http://www.w3c.org>

¹¹ Un document HTML (Hypertext Markup Language) est un document écrit selon les règles spécifiées dans ce langage propre à Internet qu'est HTML, et qui permet principalement de baliser, d'étiqueter les éléments structurels d'un document (titres, paragraphes ...) pour permettre son affichage via une interface de navigation.

¹² Comme en témoigne l'utilisation courante de traitements de textes.

2. Auteur(s) et autorité.

« [...] thèse, à mon sens simpliste, qui voudrait que l'on passe, dans le contexte de la cyberculture, d'un auteur sans collectif (version romantique où l'auteur exprime une intériorité close) à un collectif sans auteur (anonymat par indifférence à l'individuation). D'où l'hypothèse suivante : nous assistons à un renforcement simultané des deux pôles individuel et collectif, ainsi qu'à l'apparition de formes auctoriales inédites, ce qui vise la notion « d'auteur en collectif ». » [Weissberg 01]

2.1. Définitions ?

Une perspective moderniste pourrait laisser croire que l'auteur est à l'origine du livre. Que le livre est d'abord et avant tout le produit d'un ou de plusieurs auteurs, qu'il a besoin pour exister, de s'inscrire dans cette filiation. Pourtant, l'histoire des techniques littéraires oblige à renverser cette opinion. « *Le commanditaire d'un tableau ou d'une fresque ne veut plus une Crucifixion ou une Nativité mais un Bellini ou un Raphaël. L'artiste naît en même temps que l'auteur, création tardive et typographique de la page de garde du livre imprimé.* » [Debray 92 p.325]. C'est donc bien le livre-objet dans ce qu'il a de plus pragmatique qui inaugure l'existence de l'auteur.

Les traités d'histoire littéraire ainsi que la plupart des ouvrages de bibliophilie s'accordent pour situer l'apparition de la page de titre vers 1480, quelques années après l'invention de l'imprimerie, alors qu'un « savoir livresque » est déjà constitué en tant que tel, qu'il produit de la connaissance, à son tour commentée, analysée. Cette absence d'auteur – au sens moderne du terme – remonte au livre fondateur qui n'en a nul besoin puisqu'il est l'incarnation originelle de la Parole, et dans lequel figurent pourtant déjà, au titre de commentateurs et d'exégètes, les apôtres des évangiles. La figure de l'auteur n'apparaîtra vraiment et ne se stabilisera dans son sens qu'à compter du basculement dans la civilisation de l'imprimé. Tant que l'oralité demeure le mode prédominant de transmission et de communication, toute mention d'autorité paraît superflue : la parole racontée se régénère de manière spécifique, l'une de ses conditions premières est précisément de s'enrichir des ajouts de ceux qui la transmettent, et il importe, pour que cette chaîne de la communication ne soit pas brisée, que toute référence à une autorité stabilisée soit, sinon absente, à tout le moins dissimulée et non contraignante.

A partir du moment où la trace que laisse cette parole se déplace de l'inscription corporelle de la mémoire pour basculer dans celle, matérielle, du livre, à compter du moment où elle cesse d'être un relais pour devenir un repère, le besoin d'identifier de manière stable et définitive celui qui en est l'origine se fait toujours plus contingent. L'auteur existe sur un plan immanent pour ce qui est de l'identification des œuvres, et sur un plan transcendant pour ce qui est de leur différenciation.

L'hypertexte nous offre l'occasion de saisir le déroulement complexe et historiquement enchevêtré de cette notion en même temps qu'il inaugure, comme pan fondateur de la textualité qui prend corps, une distribution originale des différents aspects de cette notion plurielle. En effet, selon la définition qu'en donne

En revenant sur cette période charnière de transformation des modes de constitution et d'accès à la connaissance, [Damien 95 p.64] qualifie les livres de « *cathédrales de l'indiscernable* ». Cette image fait écho aux paroles de Frolo dans **Notre-Dame de Paris** : « *Ceci tuera cela. Le livre tuera l'édifice.* » Le vocabulaire choisi par Damien est révélateur de l'inscription profonde de son discours dans l'héritage religieux judéo-chrétien. A son tour, il renverse la perspective : les cathédrales sont l'émanation du Livre, origine de toutes choses. La circularité qui se dessine ici de manière implicite, en remplaçant le livre au centre de l'édifice qu'il a servi à ériger, dans l'enceinte cloisonnée et offerte au regard des « hommes du livre », consume le sens dont il est porteur en lui offrant une nouvelle résonance. Le livre devient l'origine et la raison de toutes choses, ce par quoi l'architecture de l'édifice qui le contient devient potentiellement accessible. L'appareillage critique peut se mettre en place ; le dogme peut – doit – céder la place à l'herméneutique. Le nouvel édifice qui se construit alors, le nouvel espace qui prend forme n'est plus celui du sens mais celui des significations. L'unicité du premier fait place à la multiplicité des secondes. La posture devient mouvement. « *D'impénétrables voies* » deviennent d'indiscernables chemins.

Le livre doit désormais supporter tout le poids des implications qu'il était sensé contenir, et la forme seule du *liber* ne suffit plus. S'il veut être à même de juguler la fissure qu'il a fait naître et qui s'étend inexorablement, il doit s'ouvrir, s'étendre, se ramifier pour ne pas éclater, pour ne pas s'effondrer sous son propre poids. « *Le livre c'est la totalité insoutenable.* » [Jabès 75 p.17]. S'impose alors la nécessité de briser cette forme fixe pour trouver de nouvelles modalités.

Pour continuer à déverser sa parole sur le monde, il doit faire le choix du réseau comme mode de propagation. Les évangiles sont les premières manifestations de ce niveau réticulaire qui travaille le Livre, qui est en cours au cœur de l'œuvre. Avec la glose et l'exégèse, ils sortent de cette forme fixe pour trouver de nouveaux vecteurs d'expansion, de nouveaux relais de propagation. Au même moment, avec la physique galiléenne et copernicienne, le monde entre, avec les difficultés que l'on connaît, dans l'ère de l'héliocentrisme. La terre, support physique de l'humanité, n'est plus au centre de l'univers, et l'humanité n'est pas encore prête (le sera-t-elle jamais ?), du point de vue socio-historique de l'évolution, à faire l'économie du centre. Privée de son premier support physique, elle fait alors déjà le choix de la virtualité, de l'immatériel. Elle place le livre au centre de ce nouveau repère et elle n'aura dès lors de cesse de tout faire pour aggraver sa masse, pour augmenter sa pondération, pour alourdir d'abord de gloses, de commentaires et ensuite de nouveaux et d'innombrables textes, ce nouveau noyau atomique, dans un effort désespéré aux allures sisyphéennes pour le stabiliser dans son rôle de centre, pour continuer à s'étendre, à se multiplier, à se réticuler ; pour continuer à exister, tout simplement.

1.3. Entre mythologie et bibliocentrisme.

« Un livre : un livre parmi d'autres, ou un livre renvoyant au Liber unique, dernier et essentiel, ou plus justement le Livre majuscule qui est toujours n'importe quel livre, déjà sans importance ou au-delà de l'important. (...) »

C'est le mourir d'un livre en tous livres qui est l'appel auquel il faut répondre : non pas en prenant seulement réflexion sur les circonstances d'une époque, sur la crise qui s'y annonce, sur le bouleversement qui s'y prépare, grandes choses, peu de choses, même si elles exigent tout de nous (...). Réponse qui pourtant concerne le temps, un autre temps, un autre mode de temporalité qui ne nous laisse plus être tranquillement nos contemporains. » [Blanchot 80 p. 190]

Dès l'inscription des premiers, les livres et les hommes ont toujours cheminé ensemble. A la fois réceptacle, reflet et socle de l'histoire et du savoir des hommes, l'histoire du livre et des civilisations sont en interaction constante. Ces deux histoires relevant de la même temporalité, il est troublant de constater à quel point leur similarités intègrent jusqu'à leurs contradictions les plus profondes.

Au commencement de cette évolution parallèle, les livres s'agrègent le plus souvent au sein d'un seul : le Livre fondateur. Les peuples quant à eux, occupent l'espace de la civilisation qu'ils construisent de deux manières : nomade ou sédentaire. Mais dans l'un et l'autre cas, ils puisent dans le Livre la force d'asseoir leur sédentarité ou celle d'accompagner leur nomadisme. Comme le fait remarquer [Moulthrop 97a] : « *Le codex est ainsi une forme essentiellement conservatrice, une manière de répéter exactement le savoir et les récits validés à travers le temps. C'est par excellence l'expression discursive de la sédentarité, de l'établi, du légitime.* »⁵

Pourtant, ce qui est de l'ordre du sédentaire, de l'inscription immuable dans le Livre, est bien souvent la marque des peuples nomades comme le souligne [Eco 96] :

« (...) Régis Debray fit remarquer que le fait que la civilisation hébraïque soit fondée sur un Livre n'était pas indépendant du fait qu'elle soit une civilisation nomade. (...) Si vous voulez traverser la mer rouge, un rouleau est un instrument plus pratique pour enregistrer la connaissance. Une autre civilisation nomade – la civilisation arabe – était fondée sur un livre, et privilégia l'écriture sur les images. »

Seule une forme capable de résoudre ou tout au moins d'absorber la contradiction entre nomadisme et sédentarisation, peut prétendre rendre compte d'une connaissance dont la nature est d'être « cumulative » : c'est-à-dire oscillant constamment entre du fixe, du linéaire, de l'avéré et du mouvant, du dynamique, de l'évolutif.

Par bien des aspects, la problématique du Livre est non seulement reliée mais également semblable à celle de la connaissance, c'est-à-dire de l'ensemble des moyens mis à disposition de l'humanité pour comprendre son histoire et son évolution. L'une et l'autre font maintenant face à une contradiction qu'il leur

⁵ Sur ce lien particulier entre le support d'une inscription et l'histoire du peuple l'utilisant on consultera également [Debray 91 p.268] « *A un support dur et lourd, correspond un système de notation rigide : le pictogramme et la pierre vont ensemble. L'idéogramme naît avec l'argile, qui permet de remplacer le poinçon ou le ciseau par le calame (...) d'où l'écriture cunéiforme (...). Quand le support change, la graphie change. (...) l'araméen, qui était la langue du Christ, suppose le papyrus, lequel s'enroule en volumen, se conserve moins bien que l'argile mais se consulte et se transporte mieux.* »

comprend 22), correspond à la quantité de texte que pouvait contenir un rouleau. » [Chartier 96 p.34]

Si nous sommes entrés de plain pied dans l'ère du post-bibliocentrisme, la présence centrale du livre ne saurait être remise en question, tant la prégnance de la forme et des habitudes qu'elle véhicule reste forte et structurante. En revanche, cette position centrale cesse d'exercer une force centrifuge. Elle n'agrège plus l'ensemble des modes d'accès au savoir. Elle ne fédère plus les différentes manières d'organiser la connaissance. Elle n'est plus cet attracteur omnipotent qui assimile et transforme à son image – ou à son reflet – toute l'étendue d'une certaine « culture ». La force d'attraction s'inverse pour devenir « centripète », une force de propagation plus que de rassemblement, une dynamique de forme qui ouvre la voie à d'autres modes d'organisation, d'externalisation de la connaissance, à d'autres processus cognitifs d'engrammation du savoir. Le meilleur moyen d'attester de ce renversement de « tendance gravitationnelle » est d'en étudier ses premiers symptômes au travers de ces deux révélateurs que sont la place de l'auteur et celle du lecteur, entre lesquels le livre s'enferme ou se déploie et en dehors desquels sa seule valeur est celle de l'archive, du support, de la trace.

Si nous sommes entrés de plain pied dans l'ère du post-bibliocentrisme, la présence centrale du livre ne saurait être remise en question, tant la prégnance de la forme et des habitudes qu'elle véhicule reste forte et structurante. En revanche, cette position centrale cesse d'exercer une force centrifuge. Elle n'agrège plus l'ensemble des modes d'accès au savoir. Elle ne fédère plus les différentes manières d'organiser la connaissance. Elle n'est plus cet attracteur omnipotent qui assimile et transforme à son image – ou à son reflet – toute l'étendue d'une certaine « culture ». La force d'attraction s'inverse pour devenir « centripète », une force de propagation plus que de rassemblement, une dynamique de forme qui ouvre la voie à d'autres modes d'organisation, d'externalisation de la connaissance, à d'autres processus cognitifs d'engrammation du savoir. Le meilleur moyen d'attester de ce renversement de « tendance gravitationnelle » est d'en étudier ses premiers symptômes au travers de ces deux révélateurs que sont la place de l'auteur et celle du lecteur, entre lesquels le livre s'enferme ou se déploie et en dehors desquels sa seule valeur est celle de l'archive, du support, de la trace.

l'herméneutique viennent ouvertement la heurter, le fragile équilibre dont il était question se trouve remis en question au profit de forces qui s'affrontent pour le gain d'une autorité, d'un statut de référence soumis aux fluctuations du progrès, de la technique et du partage collectif de ce savoir.

« Je voudrais qu'un livre, au moins du côté de celui l'a écrit, ne soit rien d'autre que les phrases dont il est fait ; (...) Je voudrais que cet objet-événement, presque imperceptible parmi tant d'autres, se recopie, se fragmente, se répète, se simule, se dédouble, disparaisse finalement sans que celui à qui il est arrivé de le produire, puisse jamais revendiquer le droit d'en être le maître, d'imposer ce qu'il voulait dire, ni de dire ce qu'il devait être. Bref, je voudrais qu'un livre ne se donne pas lui-même ce statut de texte auquel la pédagogie ou la critique sauront bien le réduire ; mais qu'il ait la désinvolture de se présenter comme discours : à la fois bataille et arme, stratégie et choc, lutte et trophée ou blessure, conjonctures et vestiges, rencontre irrégulière et scène répétable. » [Foucault 72 p.10]

Les lettres composent la syllabe, les syllabes, le mot ; les mots, la phrase ; les phrases, la ligne ; les lignes, le texte ; les textes, le livre ; et la liste s'arrête là. Il devient impossible de continuer cet inventaire, pourtant bien sécurisant. On est pourtant tenté de poursuivre – comme cela fut un temps le cas : les livres, le Livre. Mais les prophètes, apôtres et autres exégètes ont cessé de gloser pour commencer à écrire et devenir des auteurs. Des auteurs qui, para-doxalement – contre la marche naturelle du discours – réclament et invoquent un anonymat pour que, comme aux immémoriaux temps bibliques, ne puisse rester à nouveau que le texte nu qui se donne à lire dans cet « objet-événement, presque imperceptible ».

Entre texte et discours, l'héritage, la gradation que dessine Foucault est éclairante à plus d'un titre. A le voir ainsi pris entre ces deux sphères d'influence, on pourrait un temps douter de la réussite de l'improbable affirmation de l'existence du livre. A moins qu'il ne faille le voir – et Foucault le suggère – que comme la matérialisation momentanée d'une logique de flux qui relie ces deux points. Son appel à la « désinvolture » est bien loin de l'exigence de rigueur qui se posait aux exégètes. Elle rend pourtant admirablement compte de l'un des aspects récurrents de l'organisation hypertextuelle, avec d'un côté la masse des textes produits par des individualités n'accédant d'ailleurs pas toutes – loin s'en faut – au statut d'auteur, et de l'autre la mécanique discursive qui sous-tend de manière invisible, inconsciente ou transparente la constitution d'une mémoire collective faite des traces laissées par chacun. « On n'écrit jamais le livre mais, seulement, son origine et son terme, ces deux abîmes. » [Jabès 89 p.23]. L'écriture de Jabès est fortement métaphorique, et au delà de la claire allusion à l'incipit et à l'excipit – l'origine et le terme respectifs du volume physique qu'est le livre – ne faut-il pas davantage voir là l'évocation de ces deux attendus de l'écriture que sont le discours et le texte évoqués par Foucault ?

Ainsi, au fur et à mesure de son inscription, le livre n'a de cesse de questionner ses origines. Et ce questionnement était annoncé : aux néologismes modernes qui rendent compte de notre difficulté à appréhender ses nouvelles modalités (hyperlivre, livre numérique, e-book ...) font écho des étymologies et des formes sémantiques différentes qui retracent la même hésitation :

« Dans 'La cité de Dieu' de Saint Augustin, si le terme *codex* nomme le livre en tant qu'objet physique, le mot *liber* est employé pour marquer les divisions de l'œuvre, et ce, en gardant la mémoire de l'ancienne forme puisque le 'livre', devenu ici unité du discours (La cité de Dieu en

faut résoudre, si l'une ne veut pas disparaître au profit de l'autre. Première face de cette réalité double, celle du bibliocentrisme, pour qui :

« La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde et que tous les hommes pussent apprendre par là une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne pût la savoir que par là. » [Pascal 62 p.221]

Le livre est la mémoire de l'humanité. Nos bibliothèques modernes n'ont pas d'autre finalité que celle-là et tous les projets d'engrammation du savoir qui accompagnent l'histoire de l'humanité, même les plus utopistes, de Paul Otlet aux encyclopédistes en passant par Gabriel Naudé ou les plus récents projets de l'UNESCO concernant une bibliothèque mondiale, sont d'ordre bibliocentristes.

A l'inverse, les lectures offertes par le livre de la nature, sont celles de la glose et de l'exégèse, c'est-à-dire celles de la pluralité des significations face à l'unicité fondamentale et fondatrice du sens. « S'il est admis que l'ordre du Livre divin est défectueux, faut-il en conclure que Dieu nous a légué un livre absurde ? A moins qu'Il n'ait voulu marquer que c'est dans l'absurde que réside le mystère ? (...) Dieu, avec son livre raté, nous enseigne, peut-être, que le livre est impossible. » [Jabès 91 p.138]

1.3.1. L'hyperlivre avant l'hypertexte.

Les questions que pose l'hypertexte, encore empreintes de discours techniques le plus souvent parasites, continuent pourtant de faire écho à celles que nous venons de soulever jusqu'ici : l'avènement d'une connaissance nomade est-il compatible avec l'évolution d'une forme destinée à la recueillir sous des modalités essentiellement sédentaires ? Que devient, pour autant qu'il existe ou qu'il ait existé, le discours fondateur quand il est confronté à la multiplication et à la réticulation croissante de sa propre glose ou de son propre commentaire ? Le Livre peut-il continuer d'être le réceptacle d'une parole révélée ou faut-il lui préférer l'inscription dans les livres de paroles profanes mais restant autorisées parce qu'elles sont l'œuvre d'une minorité d'auteurs ? Et à l'heure où chacun dispose de cet accès à l'autorité, cette notion reste-t-elle pérenne ou tend-elle à se dissoudre dans la masse des individualités qui la revendiquent ? « Anonyme par excès d'auteur »⁶ ... Si ces questions continuent de se poser, c'est à notre avis parce qu'elles ne sont pas la marque de l'hypertexte, mais, bien avant lui, celle de l'hyperlivre.

« Dès l'époque de Rembrandt, la question se posait de savoir si la Bible pouvait être publiée en petit format. La sacralisation du texte, disait-on, ne pouvait résister à l'indignité du petit format (libellus). Elle a en fait résisté au passage du rouleau au codex, elle a résisté à l'abandon de l'infolio et, sans doute, elle résistera au passage au texte électronique. » [Chartier 97 p.88].

La question n'est pas tant de savoir s'il y aura ou non « résistance » dans la mesure où il n'est aucun texte qui n'interdise son passage vers une forme hypertextuelle. La question est en revanche celle de savoir si, du fait des processus mis en œuvre dans cette transition (et non du simple fait du changement de support),

⁶ la formule, familière aux bibliothécaires, si elle reste avec l'hypertexte tout aussi justifiée, se double d'un autre genre d'anonymat pointé par [Weissberg 01] à propos des modes de publication sur Internet, pour lesquels il parle d'un « anonymat par incertitude sur la réception ».

il y aura ou non une déperdition de sens et de quel ordre sera cette potentielle déperdition (esthétique, culturelle, cognitive, stylistique, temporelle, etc.). Mais pour juger de cela il faut sortir de l'analyse de la « forme-produite-à-l'issue-de-la-transformation » pour entrer dans celle de l'œuvre comme « work in progress » dont la forme est un épiphénomène déterminant, mais qui n'entretient avec elle aucun rapport de causalité : il est en effet probable que si l'ordinateur avait existé du temps des évangiles, la Bible aurait vu le jour sous une forme hypertextuelle plutôt que linéaire.

1.3.2. L'hyperlivre pour l'hypertexte.

La question du passage du Livre à l'hypertexte n'est pas plus la marque d'une transformation qu'elle n'est celle d'une révolution. La seule révolution est celle qui mène d'une « civilisation de l'atome » à celle du « bit » (Binary digit)⁷. Comme nous avons commencé de le montrer et comme nous continuerons à le faire, l'idée même d'évolution apparaît contestable, tant les questions et les modalités de l'une et l'autre formes, de l'un et l'autre supports, sont équivalentes et peuvent être analysées à l'aune des mêmes principes théoriques, techniques ou philosophiques. Il y a pourtant bien eu « passage » et force est de constater l'actuelle cohabitation des livres et des hypertextes. Ce passage est de l'ordre de la « révélation », non pas au sens biblique mais au sens photographique de ce terme : à l'inverse de la révolution authentique, qui marqua le passage du volumen au codex, tout était prêt dans l'hyperlivre pour aboutir à l'hypertexte.

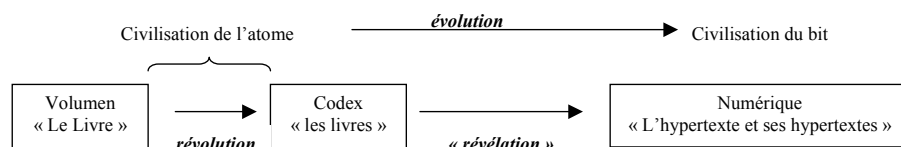


Fig. 2 : Du volumen à l'hypertexte.

Comme cela est souvent le cas dans l'histoire des hommes et dans celle des sciences, une révolution – politique, cognitive, philosophique – donne lieu à nombre de « révélation » qui revêtent toutes les oripeaux de la « nouveauté » : le semblable prend le pas sur l'identique pour permettre aux hommes, aux sciences, aux techniques, aux systèmes ou aux idées de franchir une nouvelle étape, un nouveau seuil. C'est l'éclairage combiné de ces deux aspects – révolution et révélation – qui permet de mesurer à la fois l'ampleur de l'évolution qui mena de la civilisation de l'atome à celle du bit et la nécessité de l'avènement d'une forme – l'hypertexte – qui permet aux deux de co-exister en déployant la nouveauté de l'une dans l'héritage de l'autre.

Si comme l'a écrit [Blanchot 55 p.5] « Un livre, même fragmentaire, a un centre qui l'attire : centre non pas fixe, mais qui se déplace par la pression du livre et les circonstances de sa composition. », il en va de même pour l'ensemble des hypertextes particuliers qui tissent la toile d'Internet, avec une augmentation

⁷ [Negroponte 95]

extraordinaire de la masse de ce centre si l'on se place du point de vue de « l'hypertexte planétaire » d'ores et déjà construit. Mais cette centralité n'offre aucune prise à l'analyse parce qu'en plus d'être mouvante, elle est souvent de l'ordre de l'intime, du personnel, voire du religieux⁸.

Ce qu'il nous faut maintenant questionner, c'est l'ensemble de ces « circonstances » qui font qu'« Auteur et lecteur sont, au même titre, engagés dans l'avenir du livre, qui n'est plus son avenir mais le leur. » [Jabès 89 p.23], circonstances au vu desquelles la part de réel qui s'exprime dans la forme qui lui sert de révélateur, est avant tout une sphère d'influence qui à son tour n'existe qu'au travers des entités qui s'en dégagent et contribuent à la structurer. Il faut tenter de comprendre pourquoi ceux qui, depuis l'origine, ont fait œuvre d'écriture autant que d'inscription, paraissent maintenant engagés dans un processus d'engrammation de la connaissance d'un nouvel ordre. Et pourquoi ils ont, à cette fin, choisi l'hypertexte.

1.4. De l'inscription à la dé-scription du livre.

« Mais surtout les unités qu'il faut mettre en suspens sont celles qui s'imposent de la façon la plus immédiate : celles du livre et de l'œuvre (...) Unité matérielle du livre ? (...) L'unité matérielle du volume n'est-elle pas une unité faible, accessoire, au regard de l'unité discursive à laquelle il donne support ? (...) Le livre a beau se donner comme un objet qu'on a sous la main ; il a beau se recroqueviller en ce petit parallélépipède qui l'enferme : son unité est variable et relative. Dès qu'on l'interroge, elle perd son évidence ; elle ne s'indique elle-même, elle ne se construit qu'à partir d'un champ complexe de discours. »

Quant à l'œuvre, les problèmes qu'elle soulève sont plus difficiles encore. (...) On admet qu'il doit y avoir un niveau aussi profond qu'il est nécessaire de l'imaginer auquel l'œuvre se révèle, en tous ses fragments, même les plus minuscules et les plus inessentiels, comme l'expression de la pensée, ou de l'expérience, ou de l'imagination, ou de l'inconscient de l'auteur, ou encore des déterminations historiques dans lesquelles il était pris. Mais on voit aussitôt qu'une pareille unité, loin d'être donnée immédiatement, est constituée par une opération ; que cette opération est interprétative (puisque'elle déchiffre, dans le texte, la transcription de quelque chose qu'il cache et qu'il manifeste à la fois). (...) L'œuvre ne peut être considérée ni comme unité immédiate, ni comme une unité certaine, ni comme une unité homogène. » [Foucault 69 p.33]

Le livre, dans sa forme, dans son incarnation, dans sa nature si particulière d'objet, mélange de manière indissociable en une entité unique et homogène les strates du contenu et du contenant. Toute la mythologie précédemment décrite qui lui est attachée, la part irréductible de son appréhension, vient précisément des rapports perpétuellement oscillants qu'il entretient avec l'individualité consciente qui le feuillette d'une part, avec l'inscription qu'il recueille et dont il est la trace d'autre part, et enfin du rapport de cette inscription à un héritage culturel partagé. Cette tension qui le structure en profondeur, a un temps constitué un équilibre tel que celui qui se donnait par exemple à lire dans la *Summa Theologiae* de Saint Thomas d'Aquin. Tant qu'il était une « somme », l'auteur et le contenu, l'inscrivant et l'inscription, bénéficiaient d'un statut d'égalité parfaite. Un homme (ou un petit collège d'individus) était le dépositaire d'un savoir – d'un état stabilisé du monde – qu'il pouvait légitimement avoir la prétention de fixer de manière définitive dans la forme du livre. Dès lors que cette indiscutable centralité dans l'espace du savoir est remise en cause par les mécanismes que nous avons décrits, dès lors que la glose, l'exégèse, puis

⁸ chez Jabès par exemple